2.30

John Carter Brown
Library
Brown University

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXIII.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE QUATRIEME.

LES anciens Gaulois, preſque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient de communication entr'eux que celle que forment naturellement les beſoins bornés de quelques peuplades ſauvages. Leurs liaiſons au-dehors étoient encore plus reſſerrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la potterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des eſclaves, de l'étain & des fourrures. Ce qui ne ſe conſommoit pas dans la Gaule même paſſoit à Marſeille, où il étoit payé avec des vins & des marchandiſes que les négociants de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Quoique les Romains n'aimaſſent ni n'eſtimaſſent le commerce, il devint néceſſairement plus conſidérable dans la Gaule après qu'ils l'eurent ſoumiſe, & en quelque ſorte policée. On vit ſe former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut conſtruit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris étonnent encore les imaginations les plus élevées. Toutes les rivieres navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privileges, & qui ſous le nom général de *Nautes*, entretenoient une continuelle circulation.

Les invaſions des Francs & des autres barbares arrêterent cette activité naiſſante. Elle ne reprit pas même ſon cours, lorſque ces brigands ſe furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité ſuccéda une aveugle paſſion des richeſſes. Pour la ſatisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville devoit payer un droit pour ſon entrée, un droit pour le ſalut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour avoir la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer les marchandiſes. Il lui falloit payer encore cinq ou ſix autres droits avant de pouvoir expoſer en vente ce qu'il apportoit. Les voitures de terre n'étoient pas mieux traitées. Ces abus effrayoient les marchands. Ils préféroient l'inaction à une ruine inévitable. Tout étoit obſtrué.

Pour rouvrir les canaux, on imagina les foires dans le ſeptieme ſiecle. C'étoient des marchés annuels & périodiques où les négociants jouiſſoient d'un grand nombre d'immunités attachées au temps & au lieu. Cet uſage commença à

Saint-Denis, & s'étendit bientôt dans le reſte de la monarchie.

Le peu de vigueur que cet expédient mauvais en lui-même, mais utile dans les circonſtances, avoit redonné à l'induſtrie, ne tarda pas à être étouffé de nouveau par les calamités de tous les genres qui affligeoient l'état entier preſque ſans interruption. Chaque révolution perpétuoit la barbarie, & quelquefois y ajoutoit. Enfin Louis XI, dont le caractere méchant ne put heureuſement faire du mal aux particuliers, ſans qu'il en réſultât un bien pour l'état, abaiſſa les grands qui ſe partageoient le Royaume, & donna de la vigueur aux loix.

Les peuples, délivrés de leurs petits tyrans, & protégés par le ſouverain, montrerent de l'activité & de l'induſtrie ſous les regnes de Louis XII & de François I. Les manufactures de la nation firent quelques progrès; & ſes bleds, ſes vins, ſes huiles, ſes eaux-de-vie étoient recherchés & portés dans tous les pays de l'Europe.

Depuis Henri II juſqu'au regne de Henri IV, les guerres civiles, les mépriſables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'eſprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conſeil, l'activité, la fripponnerie toujours barbare & toujours protégée des gens d'affaires, retarderent les progrès de l'induſtrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat ſous le miniſtere œconome de Sully. Elle fut preſque anéantie ſous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitants; l'un occupé de guerre & du projet d'établir violemment l'ordre dans le royaume; l'autre plus avide qu'éclairé ſur les moyens d'enrichir l'état, & favorable aux abus, parce qu'il les faiſoit ſervir à augmenter ſes propres richeſſes.

Aucun Roi de France, aucun de ſes miniſtres n'avoient penſé aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes ; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, des négociants de Rouen s'aſſocierent avec Gerard Leroi, navigateur Flamand, qui avoit fait quelques voyages en Aſie, & firent partir ſucceſſivement pluſieurs vaiſſeaux, avec ordre de pénétrer dans les Indes. Ces tentatives furent toutes malheureuſes. L'unique fruit de ces expéditions répétées fut une haute opinion de Madagaſcar.

En conſéquence de l'idée avantageuſe qu'on avoit priſe de cette iſle, il ſe forma en 1642 une compagnie qui devoit y faire un grand établiſſement, pour aſſurer à ſes vaiſſeaux la facilité d'aller plus loin.

Lorſqu'on l'eut parcourue, on trouva qu'elle étoit ſituée le long des côtes orientales de l'Afrique, qu'elle avoit trois cents trente-ſix lieues de long, cent vingt dans ſa plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence. Sa pointe au ſud s'élargit vers le cap de Bonne-Eſpérance ; & celle du nord, beaucoup plus étroite, ſe courbe vers la mer des Indes. Quoique le terrein en général ſoit montueux, on y voit des plaines agréables, & des forêts remplies d'arbres toujours verds, mais extrêmement durs. L'iſle eſt arroſée dans preſque toutes ſes parties par des rivieres aſſez conſidérables, & par un nombre infini de fontaines, dont l'eau eſt excellente.

Rien ne s'oppoſe autant à la population dans Madagaſcar, que l'uſage établi de diſtinguer des jours heureux ou malheureux pour la naiſſance des enfants, & d'abandonner ſans pitié ceux qui

n'arrivent pas au monde ſous des auſpices favorables. Ceux qui ne ſont pas la victime de cet horrible préjugé ſont grands, agiles, d'une contenance fiere. Ils cachent ſous un air riant le fonds d'un grand deſſein & d'une forte paſſion, avec autant d'art que les fourbes des nations civiliſées. Il y a parmi nous peu de métiers dont ils n'ayent au moins des notions imparfaites.

Quoiqu'ils n'ayent pas d'autres principes que ceux de la nature, ils ſont livrés à mille ſuperſtitions ; & dans leurs idées groſſieres d'aſtrologie, ils ne voyent rien, ils n'imaginent rien à quoi ils n'attachent quelque liaiſon avec l'avenir. L'uſage de la circonciſion, qui eſt aſſez commun parmi eux, doit faire conjecturer que des Juifs ou des Mahométans leur ont porté quelques préjugés de religion.

Les habitants de Madagaſcar ont des loix dont ils ignorent l'origine, mais qui s'obſervent partout avec beaucoup d'uniformité. On perce la main aux voleurs ; on coupe la tête aux meurtriers. C'eſt le Bohandrian ou le grand de chaque province, qui juge avec quelques vieillards. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, & croit aſſez gagner en délivrant le pays d'un malfaiteur. Dans les cauſes civiles, on lui amene un nombre d'animaux proportionné à l'importance des affaires.

Les vaſſaux ne peuvent jamais ſe diſpenſer de ſuivre leur chef à la guerre. Ils ſe battent bien tant qu'ils ſont animés par ſon exemple, mais ils fuyent lorſqu'ils le voyent périr ou reculer. La cruauté eſt le premier effet de la victoire. Le vainqueur extermine ordinairement la race de ſon ennemi.

Les villages ſont toujours ouverts. On ne voit

que quelques pieux autour des bourgs. Les villes ordinairement compoſées de mille caſes, ſont entourées d'un foſſé profond de ſix pieds & d'une forte paliſſade ſur la crête intérieure. La maiſon du Seigneur s'éleve au-deſſus des autres, quoiqu'elle ne ſoit bâtie que de planches & couverte de feuilles comme celles de ſes premiers ſujets.

L'iſle eſt très-fertile. On y voit paître dans des pâturages abondants de nombreux troupeaux de bœufs de la plus grande eſpece, & des bêtes à laine ſemblables en tout à celles de Barbarie. Elles different ſur-tout des nôtres par la groſſeur monſtrueuſe de leur queue, qui peſe quelquefois juſqu'à ſept ou huit livres.

On ne cultive gueres d'autre grain que le riz à Madagaſcar. Les inſulaires le ſement au commencement de la ſaiſon des pluies; ce qui les diſpenſe d'inonder leurs champs. Lorſque le labour a été fait avec la pioche, cinq ou ſix hommes ſe rangent en ligne, & font devant eux de petits trous, dans leſquels des femmes ou des enfants qui ſuivent jettent quelques grains de riz, qu'ils couvrent de terre avec le pied. La terre ainſi enſemencée rapporte quatre-vingt ou cent pour un.

L'expérience a prouvé que le bled comme le riz pouvoit croître à Madagaſcar. Les François le cultiverent autrefois à la pointe méridionale de l'iſle où ils avoient bâti le fort Dauphin. On y trouve encore aujourd'hui de beaux épis de froment, qui, retombant dans la terre quand il eſt mûr, ſe reproduit annuellement de lui-même, & croît confuſément avec les herbes naturelles du pays.

Peut-être n'y a-t-il pas de contrée au monde où les ſubſiſtances ſoient à meilleur marché dans

le temps de la récolte. Les habitants qui ne penſent jamais à l'avenir, & qui ont des deſirs très-impétueux, donnent alors avec joie pour un morceau de toile bleue ou pour d'autres vils objets une quantité de riz très-conſidérable. Après cette diſſipation de leurs moiſſons, ils n'ont plus rien à livrer, ſouvent même il ne leur reſte pas de quoi vivre. On les voit dans pluſieurs provinces chercher pendant la moitié de l'année leur nourriture au milieu des bois.

La liqueur chérie de ces ſauvages eſt une eſpece d'hydromel compoſé d'eau & de miel qu'on fait bouillir enſemble. On fait auſſi du vin de ſucre & de Bannanes. Le premier eſt très-ſpiritueux ; mais le ſecond n'a que de l'agrément ſans force.

Les inſulaires font des pagnes, des tapis de coton qu'ils teignent de pluſieurs couleurs. Ils n'ont pas des métiers dreſſés ; mais étendant leurs filets à terre, ils y paſſent d'autres filets par le moyen de petits bâtons qu'ils levent & qu'ils baiſſent ſucceſſivement. Leur habit le plus ſomptueux eſt un pagne ſur les épaules, & un autre au milieu du corps. Les gens du commun ne portent ordinairement qu'une ceinture qui couvre aſſez mal ce que la pudeur défend de montrer.

Madagaſcar avoit été viſité par les Portugais, les Hollandois & les Anglois, qui, n'y trouvant aucun des objets qui les attiroient dans l'orient, l'avoient dédaigné. Les François, qui ne paroiſſoient pas avoir de but bien arrêté, employerent à le conquérir les fonds qu'ils avoient faits pour étendre leur commerce. Quelque or qu'ils trouverent répandu dans un coin de l'iſle, leur fit préſumer qu'il devoit y avoir des mines. La diminution ſenſible de ce métal, à meſure qu'ils

en tiroient de foibles parties, auroit dû au moins leur faire ſoupçonner, ce qui étoit vrai, qu'il avoit pu y être porté par les Arabes de Zanguebar. Leur avidité écarta de leur eſprit une obſervation ſi ſimple; & ils furent punis de leur aveuglement par la perte entiere de leurs capitaux. A l'expiration de leur octroi, il ne leur reſtoit que quelques habitations ſituées en cinq ou ſix endroits de la côte, conſtruites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & honorées du nom impoſant de forts, parce qu'elles avoient quelques mauvais canons. Leurs défenſeurs étoient réduits à une centaine de brigands, qui, par leurs cruautés, ajoutoient tous les jours à la haine qu'on avoit conçue contre leur nation. Quelques petits diſtricts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, d'où la force arrachoit un tribut en denrées, formoient toutes leurs conquêtes.

Le Maréchal de la Meilleraye s'empara de ces débris, & conçut le deſſein de relever pour ſon utilité particuliere une entrepriſe ſi mal conduite. Il y réuſſit ſi peu, que ſa propriété ne fut vendue que vingt mille francs; encore étoit-ce plus qu'elle ne valoit.

Enfin, en 1664, Colbert préſenta à Louis XIV le plan d'une Compagnie des Indes. La France avoit alors une agriculture ſi floriſſante, tant de productions de ſon ſol, & tant d'induſtrie, qu'il ſembloit que cette branche de commerce lui étoit inutile. Son miniſtre penſa autrement. Il prévit que les nations d'Europe établiroient à ſon exemple des manufactures de toute eſpece, & qu'elles auroient de plus que la France le commerce de l'orient. Cette vue fut trouvée profonde, & on créa une Compagnie des

Indes avec tous les privileges dont jouiſſoit celle de Hollande. On alla même plus loin. Colbert conſidérant qu'il y a naturellement pour les grandes entrepriſes de commerce une confiance dans les républiques, qui ne ſe trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédients propres à la faire naître.

Le privilege excluſif fut accordé pour cinquante ans, afin que la Compagnie fût enhardie à former dc grands établiſſements dont elle auroit le temps de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres, devenoient regnicoles, ſans avoir beſoin de ſe faire naturaliſer.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fuſſent attachés, étoient diſpenſés de réſidence ſans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui ſervoit à la conſtruction, à l'armement, à l'avitaillement des vaiſſeaux, étoit déchargé de tous droits d'entrée & de ſortie, ainſi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandiſes qu'on porteroit de France aux Indes, & ſoixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à ſoutenir les établiſſements de la Compagnie par la force des armes, à eſcorter ſes envois & ſes retours par des eſcadres auſſi nombreuſes que les circonſtances l'exigeroient.

Le gouvernement prenoit ſur lui toutes les pertes que la Compagnie pourroit faire dans les dix premieres années. Il tint parole, & cet engagement lui coûta quatre millions.

La paſſion que l'on connoiſſoit à la nation pour tout ce qui a de l'éclat, détermina à pro-

mettre à tous ceux qui ſe diſtingueroient au ſervice de la Compagnie, des honneurs & des titres qui paſſeroient à leur poſtérité.

Comme le commerce ne faiſoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fonds de la nouvelle ſociété, le miniſtere en prêta trois, les grands, les magiſtrats, les citoyens de tous les ordres furent invités à prendre part au reſte. La nation, jalouſe de plaire à ſon Prince, qui ne l'avoit pas encore écraſée du poids de ſa grandeur, s'y porta avec un empreſſement extrême.

L'obſtination de s'établir à Madagaſcar fit perdre le fruit de la premiere expédition. Il fallut enfin renoncer à cette iſle dont le peuple ſauvage & indomptable ne s'accommodoit ni des marchandiſes, ni du culte, ni des mœurs de l'Europe.

A cette époque, les vaiſſeaux de la Compagnie prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Iſpahan, mais attaché au ſervice de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs dans le Viſapour, à Mazulipatan & ſur le Gange. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offrit de n'y envoyer que des proteſtants; mais les artifices des Hollandois firent refuſer aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refuſer aux Anglois.

Surate avoit été choiſie pour être le centre de toutes les affaires que la Compagnie devoit faire dans l'Inde. C'étoit de cette ville principale du Guzarate que devoient partir les ordres pour les établiſſements ſubalternes : c'étoit-là que devoient ſe réunir les différentes marchandiſes qu'on expédieroit pour l'Europe.

Le Guzarate forme une preſqu'iſle entre l'Indus & le Malabar. Il a environ cent ſoixante milles de long, & une largeur à peu près égale. Les montagnes de Marva le ſéparent du royaume d'Agra. Pluſieurs rivieres qui l'arroſent, contribuent à ſa fertilité. Les pluies y ſont continuelles depuis le milieu de juin juſqu'au milieu de ſeptembre. Le reſte de l'année, le ciel eſt ſi ſerein, qu'on y apperçoit rarement un nuage; mais l'incommodité du ſoleil qui ne ſe couvre jamais dans le jour, eſt réparée par une roſée bienfaiſante, qui tombant chaque nuit, rafraîchit l'air & humecte la terre. La richeſſe d'un ſol abondant en bled, en riz, en ſucre, en coton, en troupeaux, en gibier, en fruits de toute eſpece, qui ſe ſuccedent ſans interruption, jointe à pluſieurs manufactures importantes, ſuffiſoit au bonheur des habitants, lorſque des étrangers leur porterent de nouvelles branches d'induſtrie.

Des Perſans perſécutés pour leurs opinions par les Mahométans, avoient quitté leur patrie, & s'étoient embarqués dans trois grands vaiſſeaux avec le projet de s'établir où on voudroit les recevoir. Ils furent accueillis dans le Guzarate, ſans autre condition que celle de ne point tuer de vaches. L'habitude du travail contractée & perpétuée par une heureuſe néceſſité, fit proſpérer entre leurs mains les terres & les manufactures de l'état. Aſſez ſages pour ne ſe mêler ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonſpection & leur aiſance multiplierent leur nombre. Ils formerent toujours ſous le nom de Parſis un peuple ſéparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point s'allier aux Indiens, & par l'attachement aux principes qui les avoient fait

proſcrire. Ce ſont ceux de Zoroaſtre, mais un peu altérés par le temps, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

La proſpérité du Guzarate, qui étoit en partie l'ouvrage des Perſans réfugiés, excita l'ambition de deux puiſſances redoutables. Tandis que les Portugais le preſſoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faiſoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raiſon, comme le boulevard du royaume, les Mogols, qui avoient pénétré juſqu'à Delhy, & qui jettoient déja les fondements de cette immenſe monarchie qu'ils ont élevée depuis, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzarate, ſentit l'impoſſibilité de réſiſter à la fois à deux ennemis ſi conſidérables. Il ſe reconcilia avec les Portugais. Il leur fit même quelques ſacrifices, pour les déterminer à joindre leurs troupes aux ſiennes contre Akébar, dont ils ne redoutoient gueres moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à combattre les Européens qui paſſoient pour invincibles. Les naturels du pays pleins encore de l'effroi que ces conquérants leur avoient cauſé, les peignoient aux ſoldats Mogols comme des hommes deſcendus du ciel, ou ſortis des eaux, d'une eſpece infiniment ſupérieure aux Aſiatiques en courage, en génie & en connoiſſance. Déja l'armée ſaiſie de frayeur preſſoit ſes généraux de la ramener à Delhy, lorſque le monarque rentre dans le camp dont il étoit ſorti à la tête d'un détachement. Akébar ne craint pas d'aſſurer ſes troupes qu'elles battront

un peuple amolli par le luxe, les richeſſes, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Aſie de cette poignée de brigands leur eſt réſervée. L'armée raſſurée applaudit à l'Empereur, & marche avec confiance. La bataille s'engage; les Portugais mal ſecondés par leurs alliés ſont enveloppés & taillés en pieces. Badur s'enfuit & diſparoit pour toujours. Toutes les villes du Guzarate s'empreſſent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devint en 1565 une province du vaſte empire, qui doit bientôt envahir l'Indoſtan entier.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans ſa force, fit jouir le Guzarate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Les manufactures ſe multiplierent à Cambaye, à Amadabad, à Brodra, dans pluſieurs autres villes. Il s'en établit dans celles qui n'avoient pas connu cette induſtrie. Les campagnes étendirent leurs productions & leur culture. Bientôt la partie du Malabar qui en eſt voiſine, fatiguée depuis long-temps par les vexations des Portugais, y porta ſes fabriques de toiles alors fort conſidérables. On y vit arriver auſſi les marchandiſes des bords de l'Indus, qu'il étoit difficile de déboucher par les haut du fleuve, à cauſe de ſa rapidité, & par le bas, parce que ſes eaux ſe déchargeant dans la mer par un très-grand nombre d'embouchures, ſe perdent pour ainſi dire dans les ſables

Toutes ces richeſſes ſe réuniſſoient à Surate, bâtie ſnr la riviere de Tappi, à quelques milles de l'Océan. Cette ville dut cet avantage à un fort qui faiſoit la ſûreté des marchands, & à ſon port, le meilleur de la côte, ſans être excellent. Les Mogols, qui n'avoient pas alors d'autres places maritimes, y prenoient tout ce qui ſervoit

à leur luxe, à leur volupté, qui commençoient à devenir conſidérables ; & les Européens qui n'avoient pas encore les grands établiſſements qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandiſes des Indes. Elles s'y trouvoient toutes réunies par l'attention qu'avoit eu Surate de ſe procurer une marine ſupérieure à celle de ſes voiſins.

Ses vaiſſeaux, qui duroient des ſiecles entiers, étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient conſtruits d'un bois très-dur qu'on appelle tecke. Le joint des bordages y étoit ſi parfait qu'on ne l'appercevoit pas, & qu'il étoit impénétrable à l'eau. Une huile particuliere au climat qui s'imbiboit dans les planches du fond, les nourriſſoit, & les empêchoit de ſe gâter. On ne lançoit pas les navires en les faiſant gliſſer : ils étoient entraînés par le courant de l'eau qu'on ſavoit introduire dans le chantier. Les cordages faits d'écorce de cocotier étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres ; mais ils avoient autant ou plus de ſolidité. Si leurs voiles de toiles de coton n'étoient ni ſi fortes, ni ſi durables que celles de chanvre, elles étoient plus plian-tes & moins ſujettes à ſe fendre. Au-lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit peut-être mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit ſuffiſante pour les mers, pour les ſaiſons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots appellés Laſcars, les Européens les ont trouvés bons pour leurs voyages d'Inde en Inde. On s'en eſt même quelquefois ſervi avec ſuccès pour ramener dans nos orageux parages des vaiſſeaux qui avoient perdu leurs équipages.

Tant

Tant de moyens réunis avoient attiré à Surate une infinité de Mogols, d'Indiens, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs & d'Européens. Nous ſoupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes, & ils étoient connus, pratiqués à cette extrêmité de l'Aſie. On y trouvoit de l'argent à bas prix. Les lettres de change s'y tiroient pour tous les marchés des Indes. Les aſſurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une pratique générale. Il régnoit tant de bonne foi, que les ſacs étiquetés & cachetés par les banquiers rouloient des années entieres, ſans être ni comptés, ni peſés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'induſtrie. Celles de quatre, cinq, ſix millions de roupies étoient communes; & il y en avoit de beaucoup plus conſidérables.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banquiers, Caſte Indienne, vouée uniquement au commerce. Ils ſe diſtinguoient par la franchiſe avec laquelle ils traitoient. En une demi-heure ils concluoient des marchés de pluſieurs millions avec une bonne foi, qu'on auroit trouvée difficilement ailleurs. Leur facilité à courir les haſards du commerce étoit paſſée en proverbe. Le flegme qu'ils ont naturellement, leur donnoit un grand avantage dans les diſcuſſions. Leur offroit-on beaucoup au-deſſous de ce que valoient leurs marchandiſes; marquoit-on du chagrin de ce qu'ils rabaiſſoient celles des autres, rien ne les rebutoit. Ils laiſſoient évaporer cette ivreſſe comme ils l'appelloient. Quand elle étoit paſſée, ils reprenoient froidement leurs propoſitions; & s'ils s'en relâchoient, ce n'étoit point pour le bruit qu'on venoit de faire, mais uniquement pour l'avantage qu'ils trouvoient à conclure une affaire.

Leurs enfants, qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils un rayon de raiſon, qu'ils étoient initiés dans tous les myſteres du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leurs peres.

Les Banians, qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſinguliere. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendants, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits, par principe de religion, à ſe priver de viande & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits, & de quelques ragoûts ſimples, où entroient des épiceries, qu'ils croyoient propres à ranimer leurs forces. Ils ne s'écartoient de cette économie que pour le mariage de leurs enfants. Dans cette occaſion unique, tout étoit prodigué pour le feſtin, la muſique, la danſe, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir ſe vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent, à deux cents mille roupies.

Leurs femmes même avoient du goût pour les mœurs ſimples, & de l'éloignement pour les ſuperfluités. Toute leur gloire étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour eux venoit de l'attention qu'on avoit eu de les marier de très-bonne heure. On auroit regardé un homme comme mauvais pere, s'il n'avoit ſongé à établir ſes enfants dès l'âge de

trois, quatre ou cinq ans. Ces enfants, liés l'un à l'autre, étoient élevés à regarder leur affection mutuelle comme le point le plus ſacré de leur religion. Le préjugé triomphoit du climat. Avec aſſez de liberté, une créature, naturellement très-foible, reſpectoit inviolablement le lien conjugal. Elle ne ſe permettoit pas le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réſerve n'auroit pas ſuffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux ſexes. Ceux qui leur aſſuroient que ces manieres ne tiroient pas à conſéquence, ne les perſuadoient pas. Ils répondoient, en ſecouant la tête, par un de leurs proverbes, qui ſignifie que *ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.*

A l'exception des Mogols qui poſſédoient toutes les choſes du gouvernement, & qui dépenſoient beaucoup pour leurs écuries, pour leurs bains & pour leur ſerrail, l'économie des Banians étoit devenue celle des autres négociants de Surate, autant que la différence de religion le permettoit. La plus grande dépenſe de tous étoit l'embelliſſement de leurs maiſons.

Leur conſtruction étoit convenable au climat. Les ſeconds étages avançoient en ſaillie ſur les premiers, & les troiſiemes ſur les ſeconds. De cette maniere les toits ſe rapprochoient vers le milieu des rues : ce qui garantiſſoit les habitants des ardeurs du ſoleil, ſans intercepter la circulation de l'air. Les dehors des maiſons étoient lambriſſés de belles boiſeries, comme nos plus beaux appartements. Les murs intérieurs étoient revêtus de carreaux de porcelaines & ornés d'une infinité de vaſes de la même matiere, qui leur

donnoient un grand air de gayeté. Des plafonds richement marquetés en ivoire & en mere perle couronnoient les appartements. Tout autour régnoient de ſuperbes ſophas de la plus grande commodité pour des gens qui ſe tenoient toujours aſſis les jambes croiſées. Ajoutez à ces douceurs une chambre ou jailliſſoit dans un baſſin de marbre une fontaine, dont la fraîcheur & le murmure invitoient au ſommeil.

Dans le temps de leur repos, le plus grand plaiſir, le plaiſir le plus ordinaire des habitants de Surate étoit de s'étendre ſur un ſopha, où des hommes d'une dextérité ſinguliere les pêtriſſoient, pour ainſi dire, comme on pêtrit la pâte. On leur tiroit les extrêmités de tous les membres, ſans leur cauſer le moindre mal, quoique ce fût aſſez fort pour faire craquer les jointures des poignets, des genoux, du col même. Le beſoin de faciliter la circulation des fluides, ſouvent ralentie par la trop grande chaleur, avoit donné l'idée de cette opération, où l'on avoit découvert la ſource d'une infinité de ſenſations délicieuſes. Elle faiſoit éprouver une tendre langueur, qui alloit quelquefois juſqu'à l'évanouiſſement. Cet uſage étoit paſſé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Seneque paroiſſent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains dans le temps où ils raffinoient ſur tous les plaiſirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la ſuite ſur tous les ſupplices.

Il y avoit à Surate un autre genre de délices que notre molleſſes lui eût peut-être encore plus envié: c'étoient ſes danſeuſes ou *balladieres*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Tout ce que la fable & la poéſie ont imaginé d'enchanteur ſur les nymphes & les prêtreſſes de Vénus, qui rendirent le culte de cette Divinité ſi célebre dans l'antiquité, s'eſt trouvé réaliſé par les balladieres de Surate. Elles ſont réunies en troupes dans des ſéminaires de volupté. Les ſociétés de cette eſpece le mieux compoſées ſont conſacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur deſtination eſt de danſer dans les temples aux grandes ſolemnités, & de ſervir aux plaiſirs des Brames. Ces Prêtres, qui n'ont point fait le vœu téméraire de ne rien poſſéder, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultere ; mais ils ſont jaloux des danſeuſes, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs Dieux, juſqu'à ne permettre jamais, ſans répugnance, qu'elles aillent amuſer les Rois & les Grands. Sans doute ils penſent que l'amour, cet encens pur & céleſte de la beauté, ne peut qu'être profané dans les cours, où tout s'achete & ſe proſtitue, où la proſtitution de toute eſpece d'honneur conduit ſouvent aux places les plus honorables.

Mais il eſt des troupes moins choiſies dans les grandes villes pour l'amuſement de tous les gens riches. Les Maures & les Gentils peuvent également ſe procurer le divertiſſement de ces danſeuſes dans leurs maiſons de campagne & leurs aſſemblées publiques. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par des vieilles femmes, qui, d'éleves de ces ſortes de ſéminaires, en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraſte bizarre, & dont l'effet eſt toujours choquant, ces filles traînent à leur ſuite

des muſiciens à gage, eſpece de monſtres vils & difformes, accablés de toutes les diſgraces de la nature. Ils ont des tambourins, des vielles & des fifres, avec leſquels ils exécutent des concerto peu agréables, mais aſſez meſurés. Ces airs inſpirent des pantomimes, dont le ſujet eſt communément une intrigue amoureuſe. L'amour peint dans ces ballets tous ſes caracteres, & ſait les aſſortir au goût des ſpectateurs, que les balladieres veulent enivrer.

Ces danſeuſes reſpectent peu, même en public, la modeſtie, mais ſans expoſer aucune nudité. Dans l'intérieur des maiſons, la liberté prend plus d'eſſor. Les regards laſcifs, les molles poſtures de ces prêtreſſes pleines du Dieu qui les inſpire, font paſſer dans tous les ſens qu'elles agitent à la fois la contagion de l'enthouſiaſme & de la fureur qui les embraſent. Ce n'eſt plus une paſſion, c'eſt un feu électrique qui ſe répand d'un ſeul corps ſur tous les corps qui l'environnent: c'eſt un feu plus ſubtil encore, qui, ſans étincelle viſible, cauſe un ébranlement univerſel dans les organes, une commotion générale dans toutes les perſonnes de l'aſſemblée.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces enchantereſſes volupteuſes : l'art & la richeſſe de leur parure ; l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars ſur leurs épaules, ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamants, & parſemés de fleurs. Leurs colliers, leurs bracelets, les chaînes d'or qu'elles portent à la cheville du pied ſont ſouvent enrichis de pierres précieuſes. Les bijoux mêmes attachés à leurs narines ; cette parure, qui choque au premier coup d'œil, eſt d'un agrément qui plaît & relève tous les autres ornements par le charme de

la ſymmétrie, & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le temps.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein comme un des tréſors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans des étuis d'un bois très-léger, joints enſemble, & bouclés par derriere. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils prêtent à tous les mouvements du corps, ſans applatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau, comme fait la baleine dont on ſe ſert en Europe. Le dehors de ces étuis eſt revêtu d'une feuille d'or parſemée de brillants. C'eſt-là ſans contredit la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté ſinguliere & des graces toujours plus piquantes. Sous cet attirail, le ſein ne perd rien de ſes palpitations; les ſoupirs, les molles ondulations, tout eſt mis à profit pour la volupté.

La plupart de ces danſeuſes croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impreſſion de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur plaire.

Cette art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balladieres. Elles n'y prétendent par cette hardieſſe décidée qui caractériſe nos courtiſannes. Leurs manieres ont une douceur engageante, une aménité qui captive; leurs careſſes ſont aſſez tendres, aſſez bien ménagées pour prévenir, pour éloigner du moins la ſatiété. On réſiſte difficilement à leur ſéduction. Elles obtiennent même la préférence

ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les Georgiennes & les Circaſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſequeſtrées de la ſociété des hommes, lutte en vain, & ne tient point contre les preſtiges de ces courtiſannes exercées. Les ſuccès toujours croiſſants de nos filles de théâtre rendent croyable tout ce qu'on peut dire de la paſſion qu'on a pour les danſeuſes de l'Orient.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à décheoir en 1664. Le fameux Sevagi la ſaccagea, & en emporta plus de douze millions de roupies. Le pillage eût été infiniment plus conſidérable, ſi les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs; & ſi le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'inſulte. Cette perte inſpira des précautions. On entoura la ville de murs pour prévenir un pareil déſaſtre. Il étoit réparé, lorſque les Anglois en 1686 arrêterent ſans autre motif qu'une injuſte & féroce avidité, tous les bâtiments que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut preſque réduit à ſes richeſſes naturelles.

D'autres pirates ont depuis infeſté ſes parages, & troublé à diverſes repriſes ſes expéditions. Ses caravanes même qui tranſportoient les marchandiſes à Agra, à Dheli, dans tout l'empire, n'ont pas toujours été reſpectées par les ſujets des Rajas indépendants, qu'on trouve ſur différentes rou-

tes. On avoit imaginé autrefois un moyen ſingulier pour la ſûreté de ces caravanes : c'étoit de les mettre ſous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race ſacrée chez les ſeuls Gentils qu'on avoit à craindre. Lorſqu'ils approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort ; s'ils perſiſtoient dans leur entrepriſe, & ſi l'on paſſoit outre, il ſe la donnoit effectivement. Ceux qui n'étoient pas arrêtés par l'effuſion d'un ſang révéré de leur nation, étoient accablés à leur retour de toutes les peines civiles & religieuſes, dégradés exclus de leur tribu. Ainſi l'horreur d'un ſacrilege retenoit le plus grand nombre ; mais depuis que tout eſt en combuſtion dans l'Indoſtan, les ſcrupules ont diminué : rien ne peut éteindre la ſoif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate eſt encore une ville de grand commerce. Tout le Guzarate verſe dans ſes magaſins le produit de ſes innombrables manufactures. Une grande partie eſt tranſportée dans l'intérieur des terres. Le reſte paſſe par le moyen d'une navigation ſuivie dans toutes les parties du globe. Les marchandiſes les plus connues ſont les doutis, groſſe toile écrue qui ſe conſomme en Perſe, en Arabie, en Abyſſinie, ſur la côte orientale de l'Afrique, & des toiles bleues qui ont la même deſtination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaye à carreaux bleus & blancs qui ſervent de Mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de groſſieres, il y en a de fines : il y en a même où l'on mêle de l'or pour l'uſage des gens riches.

Les toiles blanches de Brozia, ſi connues ſous le nom de baffetas. Comme elles ſont d'une fi-

neſſe extrême, elles ſervent pour le cafetan d'été des Turcs & des Perſans. L'eſpece de mouſſeline terminée par une raie d'or dont ils font leurs turbans, ſe fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs ſont auſſi vives, auſſi belles, auſſi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perſe, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Beirapour : les bleues ſervent en Perſe, en Turquie, à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus diſtingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en ſervent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de ſoie & de coton, unies, rayées, ſatinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas ſi conſidérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur deſſein, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu; mais c'eſt à quoi l'on ne regarde gueres dans les ſerrails de Turquie & de Perſe, où s'en fait la conſommation.

Quelques étoffes purement de ſoie, appellées tapis. Ce ſont des pagnes de pluſieurs couleurs, fort recherchées dans l'eſt de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, ſi l'obligation d'y employer des matieres étrangeres n'en augmentoit pas trop le prix.

Les chales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils ſervent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perſe, &

dans les contrés de l'Inde, où le froid ſe fait ſentir. On fait avec cette laine précieuſe des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui ſe vendent depuis mille juſqu'à quinze cents roupies. Quoiqu'elle ſoit miſe quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même. C'eſt une vallée délicieuſe, vers l'extrêmité ſeptentrionale de l'Indoſtan, formée par les montagnes d'Attok & par celles du Caucaſe, habitée par les hommes de l'Inde les plus induſtrieux & les plus polis, par les femmes les plus belles & les plus piquantes.

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate employe dans ſes manufactures, elle en envoye annuellement ſept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage lorſque la recolte eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre, tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations des porcelaines de Chine, des ſoies de Bengale & de Perſe ; des mâtures & du poivre de Malabar, des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe, des parfums & des eſclaves d'Arabie ; beaucoup d'épiceries des Hollandois ; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques quinquailleries des Anglois, la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent au moins douze millions de roupies; elle augmenteroit de beaucoup, ſi la ſource des richeſſes de la cour de Dheli n'étoit pas détournée.

Cette balance cependanr ne pourroit jamais re-

devenir auſſi conſidérable qu'elle l'étoit, lorſqu'en 1668 les François s'établirent à Surate. Leur chef ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine françoiſe, qui avoit vieilli au ſervice de la Compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme, qui s'étoit rendu agréable à l'Empereur du Japon, en avoit obtenu la permiſſion de bâtir dans l'iſle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maiſon pour le compte de ſes maîtres. Ce bâtiment devint un château ſans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils ſurprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & inſtruiſirent la cour de ce qui ſe paſſoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de ſa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raiſonnable pour ſa juſtification, il fut traité avec beaucoup de ſévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe : on lui mit un bonnet & un habit de fou ; on l'expoſa en cet état à la riſée publique, & il fut chaſſé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégouter des intérêts qu'il avoit embraſſés, & un motif de vengeance l'attacha à la Compagnie Françoiſe, dont il devint l'agent principal.

Surate, où on l'avoit fixé, ne rempliſſoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établiſſement principal. Il en trouvoit la poſition mauvaiſe. Il gémiſſoit d'être obligé d'acheter ſa ſûreté par des ſoumiſſions. Il voyoit du déſavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus inſtruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croiſſent les épiceries ; ſans quoi il croyoit impoſſible qu'une compagnie pût ſe ſoutenir. La baye de Trinquemale, dans l'iſle de

Ceylan, lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduiſit une forte eſcadre, qu'on lui avoit envoyée d'Europe, ſous les ordres de Lahaye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire, qu'on pouvoit s'y fixer ſans bleſſer le droit des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le ſouverain de l'iſle, avec qui l'on avoit traité.

Tout cela pouvoit être vrai; mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entrepriſe qu'il falloit bruſquer. On ſe laiſſa impoſer par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de haſarder une action. La diſette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laiſſa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à ſe rendre. Avec le reſte on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le déſeſpoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville, long-temps floriſſante, avoit été bâtie il y a plus d'un ſiecle par les Portugais dans un lieu où leur ſuperſtition leur fit croire que repoſoient les cendres de Saint Thomas. Le Roi de Golconde, ayant conquis le Carnate, ne vit pas ſans chagrin dans des mains étrangere une place ſi importante. Il la fit attaquer en 1662 par ſes généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique conſidérables & bien conſervées n'arrêterent pas les François, qui les emporterent d'aſſaut en 1672. Ils s'y virent bientôt inveſtis, & forcés deux ans après à ſe rendre, parce que les

Hollandois, qui avoient appris que leur république étoit en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépenſe que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, ſi Martin n'avoit pas été du nombre des négociants envoyés ſur l'eſcadre de Lahaye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery, qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorſque la Compagnie conçut les plus belles eſpérances d'un nouvel établiſſement qu'on eut occaſion de former dans l'Inde.

Quelques prêtres des miſſions étrangeres avoient prêché l'Evangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, ſans intrigue & ſans avarice, ils ne s'étoient rendus ſuſpects ni au gouvernement, ni aux peuples; & ils leur avoient inſpiré du reſpect & de l'amour pour les François en général, & pour Louis XIV en particulier.

Un Grec, d'un eſprit inquiet & ambitieux, nommé Conſtantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au Prince, & en peu de temps, il étoit parvenu à l'emploi de principal miniſtre, ou Barcalon, charge à peu près ſemblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit deſpotiquement le peuple & le Roi. Ce Prince étoit foible, valétudinaire & ſans poſtérité. Son miniſtre forma le projet de lui ſuccéder, peut-être même celui de le détrôner. On ſait que ces entrepriſes ſont auſſi faciles & auſſi communes dans les pays ſoumis aux deſpotes, qu'elles ſont difficiles & rares dans les pays où le Prince, ayant diſtribué une partie de

l'autorité à des corps puiſſants, l'ennemi du ſouverain paroît être celui de la nation entiere.

Phaulcon imagina de faire ſervir les François à ſon projet, comme quelques ambitieux s'étoient ſervis auparavant d'une garde de ſix cents Japonois qui avoient diſpoſé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 une ambaſſade en France pour y offrir l'alliance de ſon maître, des ports aux négociants François, & pour y demander des vaiſſeaux & des troupes.

La vanité faſtueuſe de Louis XIV tira un grand parti de cette ambaſſade. Les flatteurs de ce Prince, digne d'éloges, mais trop loué, lui perſuaderent que ſa gloire, répandue dans le monde entier, lui attiroit les hommages de l'orient. Il ne ſe borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire uſage des diſpoſitions du Roi de Siam en faveur de la Compagnie des Indes, & plus encore en faveur des miſſionnaires. Il fit partir une eſcadre ſur laquelle il y avoit plus de Jéſuites que de négociants; & dans le traité qui fut conclu entre les deux Rois, les ambaſſadeurs de France, dirigés par le Jéſuite Tachard, s'occuperent beaucoup plus de religion que de commerce.

La Compagnie avoit cependant conçu les plus grandes eſpérances de l'établiſſement de Siam, & ces eſpérances étoient fondées.

Ce royaume eſt ſitué ſous la zone torride, à la même latitude que l'Indoſtan, dont il eſt éloigné de vingt degrés environ de longitude orientale. La nature a donné aux deux pays des chaînes de montagnes, qui, courant du ſud au nord, vont ſe réunir comme des rameaux à la grande maſſe des rochers du Thibet & de la Tartarie. Ces montagnes dans les deux contrées font voir des deux côtés deux ſaiſons différentes en même

temps. Tandis qu'à l'oueſt on a ſix mois de pluie, on ne s'en apperçoit à l'eſt où luit un beau ſoleil, que par la crue du Menan, qui ſe déborde & fertiliſe les campagnes, comme l'Egypte a toujours été fertiliſée par les inondations du Nil.

Cette fertilité eſt ſi prodigieuſe, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même qui, ſans les travaux du laboureur, ſans le ſecours de la ſemence, prodiguent d'abondantes recoltes de riz. Moiſſonné, comme il eſt venu, ſans ſoin & ſans attention, ce grain abandonné, pour ainſi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il eſt né, pour ſe reproduire dans les eaux du fleuve qui traverſe le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée ſur la terre où les fruits ſoient en auſſi grande abondance, auſſi variés, auſſi ſains que dans cette terre délicieuſe. Elle en a qui lui ſont particuliers, & ceux qui lui ſont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une ſaveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre, toujours chargée de ces tréſors ſans ceſſe renaiſſants, couvre encore ſous une légere ſuperficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain ſi recherché dans toute l'Aſie.

Le deſpotiſme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un Prince corrompu par ſa puiſſance même, opprime du fond de ſon ſerrail par ſes caprices, ou laiſſe opprimer par ſon indolence les peuples qui lui ſont ſomis. A Siam, il n'y a que des eſclaves & point de ſujets. Les hommes y ſont diviſés en trois claſſes. Ceux de la premiere compoſent la garde du monarque, cultivent ſes terres, travaillent aux atteliers de ſon palais. La ſeconde

conde eſt deſtinée aux travaux publics, à la défenſe de l'état. Les derniers ſervent les magiſtrats, les miniſtres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'eſt élevé à un emploi diſtingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainſi les gages des grandes places ſont bien payés à la cour de Siam, parce que ce n'eſt pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au Prince. Ces malheureux ſont inſcrits dès l'âge de ſeize ans dans des regiſtres. A la premiere ſommation, chacun doit ſe rendre au poſte qui lui eſt aſſigné, ſous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la baſtonnade.

Dans un pays où les hommes doivent ſix mois de leur travail au gouvernement ſans être payés ni nourris, & travaillent les autres ſix mois pour gagner de quoi vivre toute l'année. Dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des perſonnes aux terres. Il n'y a point de propriétés. Les fruits délicieux, qui ſont la richeſſe des jardins du monarque & des grands, ne croiſſent pas impunément chez les particuliers. Si les ſoldats, envoyés pour la viſite des vergers, y trouvent quelques arbres, dont les productions ſoient précieuſes, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du deſpote ou de ſes miniſtres. Le propriétaire en devient le gardien ; & quand le temps de cueillir les fruits eſt arrivé, il en eſt reſponſable ſous des peines ou des traitements ſéveres.

C'eſt peu que les hommes y ſoient eſclaves de l'homme, ils le ſont même des bêtes. Le Roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphants. Ceux de ſon palais ſont traités avec des honneurs & des ſoins extraordinaires. Les moins diſtingués ont quinze eſclaves à leur ſervice, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des ban-

naniers, des cannes à ſucre. Ces animaux, qui ne ſont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du Prince, qu'il meſure plutôt ſa puiſſance ſur leur nombre, que ſur celui de ſes provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaſter, à moins qu'on ne ſe rédime de cette vexation par des préſents continuels. Perſonne n'oſeroit fermer ſon champ aux éléphants du Roi, dont pluſieurs ſont décorés de titres honorables, & élevés aux premieres dignités de l'état.

Tant d'eſpeces de tyrannie font que les Siamois déteſtent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart ſe dérobent à l'oppreſſion en fuyant dans les forêts, où ils menent une vie ſauvage cent fois préférable à celle des ſociétés corrompues par le deſpotiſme. Cette déſertion eſt devenue ſi conſidérable, que, depuis le port de Mergui juſqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers ſans trouver la moindre population, dans des plaines immenſes, bien arroſées, dont le ſol eſt excellent, & où on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays eſt abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qui avoient ſucceſſivement formé toutes les nations ſituées à l'eſt de l'Aſie. Cet empreſſement tiroit ſon origine du commerce immenſe qui s'y faiſoit. Tous les hiſtoriens atteſtent qu'au milieu du ſeizieme ſiecle il arrivoit tous les ans juſqu'à mille vaiſſeaux dans ſes rades. La tyrannie qui commença peu de temps après, anéantit ſucceſſivement les mines, les manufactures,

l'agriculture. Avec elle diſparurent les négociants étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confuſion & dans la langueur qui en eſt la ſuite. Les François à leur arrivée le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, ſans arts, médiocrement peuplé, ſoumis à un deſpote, qui, voulant faire le commerce de ſes états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornements & de marchandiſes de luxe qui ſe conſommoit à la cour & chez les grands, étoit tiré du Japon. Le Siamois avoit un reſpect extrême pour les Japonois, un goût excluſif pour leurs ouvrages.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque debit aux productions de l'induſtrie Françoiſe. Si quelque choſe pouvoit amener le changement, c'étoit la religion Chrétienne que les prêtres des miſſions étrangeres avoient annoncée avec ſuccès; mais les Jéſuites, trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abuſant de leur faveur à la cour, ſe firent haïr, & cette haine retomba ſur leur religion. Des égliſes furent bâties avant qu'il y eut des Chrétiens. On fonda des maiſons religieuſes, & on révolta ainſi le peuple & les Talapoins. Ce ſont des moines, les uns ſolitaires, les autres intrigants. Ils prêchent au peuple les dogme & la morale de Sommonacodom. Ce légiſlateur des Siamois fut long-temps honoré comme un ſage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la Divinité, un fils de Dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ſes yeux pour le donner à un pauvre, auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna ſa femme. Il commandoit aux

aſtres, aux rivieres, aux montagnes; mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ſes projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indiſpoſé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié, & ils ne pouvoient révérer Jeſus-Chriſt, parce qu'il étoit mort du même genre de ſupplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas poſſible de porter des marchandiſes à Siam, on pouvoit travailler à en inſpirer peu à peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & ſe ſervir de celui qu'on trouvoit en ce moment pour ouvrir des liaiſons avec tout l'orient. La ſituation du royaume entre deux golfes, où il occupe cent ſoixante lieues de côtes ſur l'un, & environ deux cents ſur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers.. La fortereſſe de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remiſe aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire en Chine, aux Philippines, dans tout l'eſt de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Aſie, qu'on leur avoit auſſi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, ſur-tout pour le Bengale. Il leur aſſuroit une communication avantageuſe avec les royaumes de Pegu, d'Ava, d'Arrakam, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, des diamants & de la poudre d'or. Tous ces états offre de même que Siam l'arbre d'où découle cette gomme précieuſe avec laquelle les Chinois & les Japonois compoſent leur vernis, & quiconque poſſédera le commerce de cette denrée,

en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Indépendamment de l'avantage de trouver de bons établiſſements tout formés qui ne coûtoient rien à la Compagnie, & qui pouvoient mettre dans ſes mains une grande partie du commerce de l'orient, elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe, de l'ivoire, du bois de teinture ſemblable à celui qu'on coupe à la baye de Campêche, beaucoup de caſſe, cette grande quantité de peaux de buffle & de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réuſſiſſoit à rien.

Les François ne s'occuperent point de ces objets. Les facteurs de la Compagnie, les officiers, les troupes, les Jéſuites n'entendoient rien au commerce, & ne ſongeoient qu'aux converſions, & à ſe rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal ſecouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ſes deſſeins, ils furent entraîné dans ſa chûte, & les fortereſſes de Mergui & de Bankok défendues par des garniſons Françoiſes, furent repriſes par le plus lâche de tous les peuples.

Pendant le peu de temps que les François furent établis à Siam, la Compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle ſe flattoit de pouvoir négocier avec ſûreté, avec utilité chez une nation que les Chinois avoient pris ſoin d'inſtruire il y avoit environ ſept ſiecles. Le théiſme y domine, c'eſt la religion de Confuſius, dont le dogme & les livres y ſont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas comme à la Chine le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion & les rites.

Auſſi, quoique le Tonquin ait le même légiſlateur, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce reſpect pour les parents, ni cet amour pour le Prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus ſociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'induſtrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une pareſſe exceſſive, à une volupté ſans goût & ſans délicateſſe, vit dans une défiance continuelle de ſes ſouverains & des étrangers, ſoit qu'il y ait dans ſon caractere un fonds d'inquiétude, ſoit que ſon humeur ſéditieuſe vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que ſoit le cours des lumieres, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation, il faut toujours que l'un & l'autre ſe perfectionnent à la fois & de concert, ſans quoi les états ſont expoſés aux plus grandes révolutions. Auſſi dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des Eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces diſſentions; & le mal doit empirer juſqu'à ce que les ſujets ayent forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres ayent achevé d'abrutir leurs ſujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient eſſayé de former quelques liaiſons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négociants particuliers de Madras qui ayent ſuivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des ſoies communes, les ſeules marchandiſes de quelque importance que fourniſſe le pays.

La Cochinchine étoit trop voiſine de Siam pour ne pas attirer auſſi l'attention des François ; & il eſt vraiſemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la ſagacité de prévoir ce que cet état naiſſant devoit devenir un jour. Il n'y avoit pas alors plus d'un demi-ſiecle qu'un Prince du Tonquin, fuyant devant ſon ſouverain qui le pourſuivoit comme un rebelle, avoit franchi avec ſes ſoldats & ſes partiſans le fleuve qui ſert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés chaſſerent bientôt des habitants épars qui erroient ſans loix & ſans ſociété dans un pays où l'homme n'en a pas beſoin pour être heureux. Ils y fondirent un empire ſur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante. Il eut les premiers ſoins de ces nouveaux colons. Les plaines en furent couvertes, parce que les champs ſe trouvoient naturellement inondés par une infinité de ſources qui tombent des montagnes, & dont l'art peut très-aiſément diriger le cours à ſon gré. Ils s'étendirent ſur les plaines de Camboge qui étoient comme abandonnées. La mer & les rivieres attirerent des habitants ſur leurs bords par une profuſion d'excellent poiſſon. On éleva des animaux domeſtiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus néceſſaires ; tels que le cotonnier pour ſe vêtir. On négligea les fruits qui ne fourniſſoient pas à proportion autant de ſubſiſtance que les grains. Les montagnes & les forêts qu'il n'étoit pas poſſible de défricher, donnerent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions ſervirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On conſtruiſit les cent

galères qui défendent conſtamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la ſociété étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, & qui tient en partie des femmes un caractere humain : ſoit que ce ſexe doive un ſi précieux aſcendant à ſa beauté, ou que ce ſoit un effet particulier de ſon aſſiduité au travail & de ſon intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des ſociétés, les femmes ſont les premieres à ſe policer. Leur foibleſſe même, & leur vie plus ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachements domeſtiques, qui ſont les premiers inſtruments & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages les femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtique. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples ſont les plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

Tel eſt celui qu'habitent les Cochinchinois. Auſſi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de ſa police un bonheur qu'on ne ſauroit trop lui envier dans les progrès d'une ſociété plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendiants. Tout le monde y a droit de vivre dans ſon champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maiſon de la peuplade où il ſe trouve, s'aſſeoit à table, mange, boit, ſe retire ſans invitation, ſans remerciment, ſans queſtion. C'eſt un homme, dès-lors il eſt ami, parent de la maiſon. Fût-il

d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curioſité; mais il ſeroit reçu avec la même bonté.

Ce ſont les ſuites & les reſtes du gouvernement des ſix premiers Rois de la Cochinchine, & du contrat ſocial qui ſe fit entre la nation & ſon conducteur, avant de paſſer le fleuve qui ſépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppreſſion. Ils prévinrent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent ſe prémunir contre les abus de l'autorité qui d'elle-même trangreſſe ſes limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de ſe révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juſte, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient ſauvés enſemble. Il ne leur demanda jamais qu'une ſeule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le deſpote Tonquinois qui les pourſuivit long-temps au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entre eux & ſa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieuſement obſervé durant plus d'un ſiecle ſous cinq ou ſix ſucceſſeurs de ce brave libérateur. Cet engagement réciproque & ſolemnel ſe renouvelle encore tous les ans à la face du ciel & de la terre, dans une aſſemblée générale de la nation qui ſe tient en plein champ, où le plus ancien préſide, où le Roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce Prince honore & protege encore l'agriculture, mais ſans donner l'exemple du labourage comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore: *Ce ſont mes enfants*; mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont dits ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilege du *Roi du ciel*. Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant

lui que des inſectes rempants ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines a deſſeché l'agriculture. Il a mépriſé le toit ſimple & modeſte de ſes peres ; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un deſpote. Bientôt on ne le verra plus ſans doute ; & l'inviſibilité qui caractériſe la majeſté des Rois de l'orient, fera ſuccéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts, & le nom d'adminiſtration des finances ne tardera pas à remplacer celui de légiſlation civile & de contrat ſocial. Les tributs ne ſont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont ſurprendre au palais du Roi le privilege de piller les Provinces. Avec de l'or, ils achetent à la fois le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtiſans, ſe dérobent aux magiſtrats, & vexent les laboureurs. Déja les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitants, & des terres négligées. Le Roi du Ciel, ſemblable aux dieux d'Epicure, laiſſe en paix tomber les fléaux & les calamités ſur les campagnes. Il ignore & les maux, & les larmes de ſes peuples. Bientôt ils retomberont dans le néant où ſont enſevelis les ſauvages qui leur céderent leur territoire. Ainſi périſſent, ainſi périront les nations gouvernées par le deſpotiſme. Si la Cochinchine retombe dans le cahos dont elle eſt ſortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ſes ports. Les Chinois, qui ſont en poſſeſſion d'y faire le principal commerce, en tirent au-

jourd'hui en échange des marchandiſes qu'ils y portent, des bois de menuiſerie, des bois pour la charpente des maiſons & la conſtruction des vaiſſeaux.

Quatre-vingt mille tonneaux, chacun de dix mille livres de ſucre tous les ans, le brut à quatre livres de France le cent, le blanc à huit, & à dix le candi.

De la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables, & du pitre, filament d'un arbre reſſemblant au bannanier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais qui ſert à la conſommation du peuple.

De la cannelle ſi parfaite, qu'on la paye trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu; elle ne croit que ſur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer ſi pur, qu'on le forge ſortant de la mine, ſans le faire fondre.

De l'or au titre de vingt-trois karats. Il y eſt plus abondant que dans aucune autre contrée de l'orient.

Du bois d'aigle, qui eſt plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins réſineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette reſine, ſont communément tirés du cœur de l'arbre, ou de ſa racine. On les nomme calumbac, & ils ſont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conſerve avec un ſoin extrême dans des boîtes d'étain, pour qu'ils ne ſechent pas. Quand on veut les employer, on les broye ſur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Les bois d'aigle inférieur qui ſe vend au moins cent francs la livre, eſt

porté en Perſe, en Turquie & en Arabie. On l'y employe à parfumer les habits, & même dans les grandes occaſions, les appartements, en y mêlant de l'ambre gris, tiré le plus ordinairement des côtes orientales de l'Afrique. Il a encore une autre deſtination. Il eſt d'uſage chez ces peuples que ceux qui reçoivent une viſite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la conſidération, lui préſentent à fumer : ſuit le café, accompagné de confiture. Lorſque la converſation commence à languir, arrive le ſorbet qui ſemble annoncer le départ. Dès que l'étranger ſe leve pour s'en aller, on lui préſente une caſſolette, on brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée ſous la barbe, qu'on parfume d'eau de roſe.

Quoique les François, qui ne pouvoient guères porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du ſoufre, à la Cochinchine, euſſent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le ſuivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits ſur les marchandiſes envoyées en Europe, ou qu'on auroit vendues dans l'Inde, auroient fait diſparoître cet inconvénient. Mais il n'eſt plus temps de revenir ſur ſes pas. Un voyage qui, en 1753, a réuſſi à Monſieur de Rabec, dont l'intelligence, l'activité & la vertu ſont ſi connues, prouve ſeulement qu'il eſt poſſible de trouver encore à la Cochinchine une utilité momentanée. Des ſpéculations ſuivies exigent une autre ſûreté que les caprices d'un deſpote. La probité & la bonne foi, qui ſont eſſentiellement la baſe d'un commerce actif & ſolide, diſparoiſſent de ces contrées autrefois ſi floriſſantes, à meſure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conſéquent injuſte. Bientôt on ne verra pas dans leurs

ports un plus grand nombre de navigateurs que dans ceux des états voiſins dont on connoît à peine l'exiſtence.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſervations, la Compagnie Françoiſe, chaſſée de Siam, & n'eſpérant point s'établir aux extrêmités de l'Aſie, commença de regretter ſon comptoir de Surate, où elle n'oſoit plus ſe montrer depuis qu'elle en étoit ſortie ſans payer ſes dettes. Elle avoit perdu le ſeul débouché qu'elle connût alors pour ſes draps, ſon plomb, ſon fer; & elle éprouvoit des embarras continuel dans l'achat des marchandiſes que demandoient les fantaiſies de la métropole, qu'exigeoient les beſoins des colonies. En faiſant face à ſes engagements, elle eut pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui deſiroit une plus grande concurrence dans ſa rade, & qui auroit préféré les François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en preſſa ſouvent. Soit défaut de probité, d'intelligence ou de moyens, elle n'effaça pas alors, elle n'a pas effacé depuis la honte dont elle s'étoit couverte. Toute ſon attention ſe bornoit à ſe fortifier à Pondichery, lorſqu'elle vit ſes projets arrêtés par une guerre ſanglante, dont l'origine étoit éloignée.

Les Barbares ſortis du nord, qui avoient renverſé l'empire Romain, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pouſſer leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ſes limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changements qui en furent les ſuites néceſſaires, expoſerent de nouveau l'univers au danger d'une monarchie univerſelle, lorſque les circonſtances eurent réuni des couronnes ſans nombre ſur la tête de Charles-Quint. Heureuſement pour

le genre-humain, la puiſſance Autrichienne formée par des poſſeſſions ſéparées & fondées ſur des mines, ne réuſſit pas à renverſer les boulevards qui s'élevoient contre elle. Après un ſiecle de travaux, d'eſpérances & de revers, elle fut réduite à céder ſon rôle à une nation que la maſſe de ſes forces, ſa poſition & ſon activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin préparerent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé la procurerent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts & par tous les genres d'induſtrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de ſon ſiecle, que comme celui qui repréſenta ſur le trône avec plus de dignité, eut voulu ne pas précipiter l'uſage de ſes moyens, & tempérer l'éclat de ſa gloire, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé ſa fortune. Sa vanité plus forte que ſon ambition, l'égara. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſujettir ſes voiſins. Par ſon orgueil, il excita leur reſſentiment plus qu'il n'abattoit leur pouvoir par ſes conquêtes. Le goût qu'il ſembloit prendre aux flatteries de ſes panégyriſtes & de ſes courtiſans, qui lui promettoient l'empire univerſel, ſervit plus que l'étendue même de ſon pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une ſervitude générale. Les pleurs & les ſatyres de ſes ſujets Proteſtants, diſperſés par une ſuperſtition honteuſe, mirent le comble à la haine que ſes ſuccès & l'abus de ſes proſpérités avoient inſpirée.

Le Prince d'Orange, génie juſte, ferme, profond, homme auſſi vertueux qu'un ambitieux le peut être, devint le centre de tant de reſſentiments qu'il fomentoit depuis long-temps par ſes né-

gociations & ſes émiſſaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir ; & la France fut par-tout & conſtamment triomphante.

Elle ne fut pas auſſi heureuſe en Aſie qu'en Europe. Les Hollandois eſſayerent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le reſtituer. Le Prince Indien auquel ils s'adreſſerent ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit de ſe prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il conſtamment, *ont acheté cette place, il ſeroit injuſte de les en déloger.* Ce que ce Rajas refuſoit de faire fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils aſſiégerent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riſwick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient priſe.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduiſit les affaires de la Compagnie avec la ſageſſe, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery, & il leur en fit aimer le ſéjour par le bon ordre qu'il y fit régner, par ſa douceur & par ſa juſtice. Il ſut plaire aux Princes voiſins, dont la colonie foible encore, avoit tout à craindre. Il choiſit ou forma des ſujets excellents, qu'il envoya dans les différents marchés d'Aſie & chez les différents Princes. Il avoit perſuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant ſans forces, & n'y ayant aucune eſpérance d'être ſecourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réuſſir qu'en y donnant une idée avantageuſe de leur caractere. Il leur fit perdre ce ton léger & inſolent qui rend ſi ſouvent leur nation inſupportable aux étrangers. Ils furent doux, modeſtes, appliqués. Ils ſurent

ſe conduire ſelon le génie des peuples, & ſuivant les circonſtances. Ceux qui ne ſe bornoient pas aux emplois de la Compagnie répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où ſe fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandiſes les plus précieuſes, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des ſuccès à la Compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le ſoin de lui former des agents, par les connoiſſances qu'il faiſoit prendre, & par le bon ordre qu'il ſavoit maintenir dans Pondichery, où ſe rendoient de jour en jour de nouveaux habitants, c'étoit le ſeul ſervice que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas aſſez pour ſoutenir le commerce de la Compagnie. Privé de ſecours & de conſeils depuis la perte de ſon légiſlateur, il étoit également mal dirigé & mal protégé.

Les financiers furent les ennemis les plus cruels de la Compagnie. Ils obtinrent à diverſes repriſes des augmentations de droits ſur les marchandiſes qu'elle apportoit de l'Inde. Ils la traverſerent, ils la gênerent. Appuyés par ces vils aſſociés qu'ils ont en tout temps à la cour, ils tenterent, ſous le prétexte ſpécieux de favoriſer les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir en prenant une conduite oppoſée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus ſolemnels. Les financiers trouverent des expédients pour rendre inutiles des privileges qu'on ne vouloit pas abolir ; & ſans en être dépouillée, la Compagnie ceſſa d'en jouir.

On commença par lui défendre de vendre aux étrangers des étoffes des Indes, dans la vue, diſoit

ſoit-on, de les forcer d'acheter des étoffes de France. La nation ne pouvoit rien gagner à une ſi bizarre ſpéculation, & la Compagnie y perdit une branche principale de ſon commerce.

L'introduction de la ſoie écrue de la Chine & de Bengale fut prohibée, ſous prétexte qu'elle arrêtoit la plantation des mûriers, quoique, dans la vérité, il n'en reſtât pas la dixieme partie dans l'état, & que le reſte paſſât dans les pays voiſins avec un bénéfice conſidérable.

On portoit des Indes quelques toiles peintes, mais une plus grande quantité de toiles blanches qu'on imprimoit dans le royaume, à la façon des Indes. La paſſion qu'avoit alors l'Europe pour les deſſeins de France, donnoit une grande activité à cette manufacture : l'ignorance & l'avidité l'enſevelirent ſous la défenſe générale des toiles peintes.

Les marchandiſes que la Compagnie pouvoit introduire, devoient par le tarif de 1664 payer des droits ſi modérés, que les plus forts ne montoient pas à trois pour cent. On y ajouta ſix livres pour chaque piece de coton de dix aunes ; vingt livres par aune pour les étoffes brochées d'or & d'argent ; cinquante ſols par aune pour les taffetas & ſatins unis. Peu après, le débit de toutes ces marchandiſes fut interdit dans le royaume, & l'on défendit même pendant un temps l'entrée des mouſſelines. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un pays où tout dépend des caprices d'un miniſtre, des intérêts de ceux qui le gouvernent.

Tant de coups portés à la Compagnie avoient été précédés par des fautes ſans nombre qu'elle avoit faites elle-même. Ses premiers actionnaires

n'avoient pas rempli les obligations de leur ſouſcription avec l'exactitude néceſſaire dans des affaires de commerce. La conduite de ſes adminiſtrateurs, de ſes agents, n'avoit été ni bien dirigée, ni bien ſurveillée. On avoit pris ſur les capitaux des répartitions qui ne devoient ſortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit ſervi de modele à une ſociété de négociants. Les expéditions avoient été faites avec la même ſécurité dans les temps d'un embraſement général, que durant la plus profonde paix. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de Chine, le plus facile, le plus ſûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Aſie. Tous ces événements avoient préparé la chûte de la Compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne précipiterent ſa ruine.

L'impoſſibilité où elle ſe trouva en 1708 de faire aucune expédition, la détermina à conſentir qu'un particulier opulent envoyât deux vaiſſeaux dans l'Inde, ſous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice ſur les marchandiſes. Quatre ans après, elle abandonna entiérement ſon commerce aux négociants de Saint-Malo, en ſe réſervant le même avantage. Le déſordre de ſes affaires étoit extrême; elle devoit plus de dix millions au-delà de ce qu'elle avoit.

Cette ſituation déſeſpérée ne l'empêcha pas de ſolliciter en 1714 le renouvellement de ſon privilege qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-ſiecle. Il lui fut accordé une prorogation de dix ans par un miniſtere qui ne ſavoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit de meilleures meſures à prendre. Ce nouvel arrangement n'eut

lieu qu'en partie par des événements extraordinaires dont il faut développer les cauſes.

Les eſprits, accoutumés à ſuivre la marche des empires, ont toujours regardé la mort de Colbert comme le terme de la vraie proſpérité de la France. Elle jetta encore quelque éclat au-dehors ; mais le dépériſſement de ſon intérieur devenoit tous les jours plus grand. Ses finances adminiſtrées ſans ordre & ſans principes, furent la proie d'une foule de traitants avides. Ils ſe rendirent néceſſaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confuſion, l'uſure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impoſitions, des engagements impoſſibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privileges, les exemptions de toute eſpece, cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la ſuite d'une adminiſtration ſi vicieuſe.

Le diſcrédit devint bientôt univerſel. Les banqueroutes ſe multiplierent. L'argent diſparut. Le commerce fut anéanti. Les conſommations diminuerent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers paſſerent chez l'étranger. Le peuple n'eut ni nourriture ni vêtement. La nobleſſe fit la guerre ſans appointements, & engagea ſes poſſeſſions. Tous les ordres de l'état, accablés ſous le poids des taxes, manquoient du néceſſaire. Les effets royaux étoient dans l'aviliſſement, les contrats ſur l'hôtel-de-ville ne ſe vendoient que la moitié de leur valeur, & les billets d'uſtenſile perdoient quatre-vingt & quatre-vingt-dix pour cent. Louis XIV eut un beſoin preſſant ſur la fin de ſes jours de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reſcriptions.

C'étoit emprunter à quatre cents pour cent.

Tel étoit le déſordre des affaires, lorſque le Duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les gens extrêmes vouloient que, dans l'impoſſibilité de faire face à tout, on ſacrifiât aux propriétaires des terres les créanciers de l'état qui n'étoient tout au plus que comme un à ſix cents. Le régent ſe refuſa à une violence qui auroit imprimé une tache ineffaçable ſur ſon adminiſtration. Il préféra un examen des engagements publics à une banqueroute entiere.

Malgré la réduction de ſix cents millions d'effets au porteur, à deux cents cinquante millions de billets d'état, la dette nationale ſe monta à deux milliards ſoixante-deux millions cent trente-huit mille une livre, à vingt-huit francs le marc, dont les intérêts au denier vingt-cinq montoient à quatre-vingt neuf millions neuf cents quatre-vingt-trois mille quatre cents cinquante-trois livres.

L'énormité de ces engagements qui abſorboient preſqu'entiérement les revenus de l'état, fit adopter l'idée d'une chambre de juſtice deſtinée à pourſuivre ceux qui avoient cauſé la miſere publique, & qui en avoient profité. Cette inquiſition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des miniſtres qui avoient conduit les finances, les ruſes des traitants qui les avoient englouties, la baſſeſſe des courtiſans, qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons eſprits furent affermis par cette nouvelle expérience, dans l'opinion où ils avoient toujours été qu'un pareil tribunal ne ſauroit produire le moindre bien, & eſt toujours la ſource des plus grands maux.

Un empirique Ecoſſois, qui promenoit depuis

long-temps ſes talents & ſon inquiétude, parut en France dans ces circonſtances malheureuſes. Son génie ardent & déciſif étoit fait pour braver les raiſonnements, pour ſurmonter les difficultés. Il fit goûter en 1716 l'idée d'une banque, dont les ſuccès confondirent ſes contradicteurs, ſurpaſſerent même ſes eſpérances. Avec quatre-vingt-dix millions que lui fournit la Compagnie d'Occident, elle redonna la vie à l'agriculture, au commerce, aux arts, à l'état entier. Son auteur paſſa pour un génie juſte, étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit arriver à la poſtérité par des grandes choſes. La reconnoiſſance le jugeoit digne des monuments publics les plus honorables. Cette étonnante proſpérité lui procura une autorité entiere. Il s'en ſervit pour réunir en 1719 les Compagnies d'Occident, d'Afrique, de Chine, des Indes, dans un même corps. Des projets de commerce furent ceux qui occuperent le moins la nouvelle ſociété. Elle porta ſon ambition juſqu'à vouloir rembourſer toutes les dettes de l'état. Le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales, pour la mettre en état de ſuivre un ſi grand projet.

Ses premieres opérations ſubjuguerent toutes les imaginations. Six cents vingt-quatre mille actions achetées la plupart avec des billets d'état, & qui l'une dans l'autre ne coûtoient pas réellement cinq cents livres, valurent juſqu'à dix mille francs payables en billets de banque. Les François, l'étranger, les gens les plus ſenſés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu ſi extraordinaire. L'or & l'argent tomberent dans le plus grand aviliſſement. On ne vouloit que du papier.

Cet enthouſiaſme le fit multiplier à l'infini. Il fut porté à ſix milliards cent trente-huit millions deux cents quarante-trois mille cinq cents quatre-vingt-dix livres en actions de la Compagnie des Indes, ou en billets de banque, quoiqu'il n'y eut dans le royaume que douze cents millions d'eſpeces à ſoixante francs le marc.

Une pareille diſproportion eut été peut-être ſoutenable chez un peuple libre où elle ſe ſeroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoiſſance exacte de ſes facultés, & qu'ils ont de ſa juſtice une idée favorable, fondée ordinairement ſur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y eſt ſouvent porté au-delà des reſſources & des ſûretés. L'Angleterre en eſt la preuve. Il n'en eſt pas ainſi dans les monarchies abſolues, dans celles ſur-tout qui ont ſouvent violé leurs engagements. Si dans un inſtant de vertige on leur accorde une confiance aveugle, elle finit toujours avec la folie qui l'a vu naître. Leur inſolvabilité frappe tous les yeux. La bonne foi du monarque, l'hypotheque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier, revenu de ſon premier éblouiſſement, revendique ſon argent avec une impatience proportionnée à ſes inquiétudes. L'hiſtoire du ſyſtême vient à l'appui de cette vérité.

Pour pouvoir faire face aux premieres demandes, on eut recours à des expédients bien extraordinaires. L'or fut proſcrit dans le commerce. Il fut défendu de garder chez ſoi plus de cinq cents livres en eſpeces. Un édit annonça pluſieurs diminutions ſucceſſives dans les monnoies. Ces moyens n'arrêterent pas ſeulement l'empreſſement qu'on

avoit eu à retirer l'argent de la banque : ils y firent encore porter dans moins d'un mois quarante-quatre millions ſix cents quatre-vingt-ſeize mille cent quatre-vingt-dix livres d'eſpeces à quatre-vingt francs le marc.

Comme cet aveuglement ne pouvoit pas être durable, on penſa que, pour rapprocher le papier de l'argent, il convenoit de réduire le billet de banque à la moitié de ſa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Le marc de l'argent fut porté à quatre-vingt-deux livres dix ſols. Cette opération, la plus raiſonnable peut-être qu'on pût faire dans la criſe où l'on s'étoit mis, acheva de tout confondre. La conſternation fut univerſelle. Chacun s'imagina avoir perdu la moitié de ſon bien, & s'empreſſa de retirer le reſte. La banque manquoit de fonds, & il ſe trouva que les agioteurs n'avoient embraſſé que des chimeres. Les moins malheureux furent les étrangers, qui les premiers avoient réaliſé leur papier, & qui emporterent le tiers des métaux qui étoient dans le royaume. Les eſpérances qu'avoit conçu le gouvernement de payer ſes dettes, diſparurent avec Law, & il ne reſta de monument ſolide du ſyſtême qu'une compagnie des Indes, dont les actions, fixées par la liquidation de 1723 au nombre de cinquante-ſix mille, furent réduites par des événements poſtérieurs à cinquante mille deux cents ſoixante-huit quatre dixiemes.

Malheureuſement elle conſerva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée; & cette prérogative ne ſervit pas à lui donner de la puiſſance & de la ſageſſe. Elle gêna la traite des negres; elle arrêta les progrès des colonies à ſucre. La plupart de ſes privileges ne firent qu'autoriſer des monopoles odieux. Les pays

les plus fertiles de la terre ne furent entre ſes mains ni peuplés, ni cultivés. L'eſprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'eſprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne ſongerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Aſie, à la compagnie. Elle devint une ſociété de fermiers, plutôt que de négociants. Elle ne fit dans l'Inde qu'un commerce foible & précaire, juſqu'au moment ou Orri fut chargé des finances du royaume.

Ce miniſtre dont l'intégrité, le déſintéreſſement formoient le caractere, gâtoit ſes vertus par une rudeſſe qu'il juſtifioit d'une maniere peu honorable pour ſa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, diſoit-il un jour à un de ſes amis qui lui reprochoit ſa brutalité, *ſur cent perſonnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un ſot, & cinquante pour un frippon.* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins auſteres, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le ſoin de la compagnie, qui devoit prendre néceſſairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux, malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejetton du ſyſtême, malgré l'autorité de la Sorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions uſuraire, malgré l'aveuglement d'une nation qu'une déciſion auſſi abſurde ne révoltoit pas, réuſſirent à perſuader au Cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la Compagnie des Indes. Ils engagerent même ce miniſtre, quelquefois trop économe, à prodiguer les bienfaits du Roi à cet établiſſement. Le ſoin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut enſuite confié à pluſieurs ſujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint du Mogol la permiſſion de battre monnoie ; ce qui valut environ deux cents mille roupies par an. Il ſe fit céder le territoire de Carikal, qui donna une part conſidérable dans le commerce du Tanjaour. Quelque temps après, cent mille Marattes, qui ſe propoſoient une invaſion dans le Dekan, voulurent d'abord ſoumettre les Nababs qui en dépendoient. Celui d'Arcate fut vaincu & tué. Sa famille & un grand nombre de ſes ſujets vinrent chercher un aſyle à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dus à des alliés malheureux. Ragogi Bouſola, général des Marattes, les fit demander, & même il exigea cinq cents mille roupies, comme redevance d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient ſoumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la conſidération due à l'une des plus illuſtres nations du monde, & qu'elle ſe faiſoit gloire de protéger à ſon tour ſes bienfaiteurs : qu'il n'étoit pas dans le caractere de cette nation d'abandonner une troupe de femmes, d'enfants, de malheureux ſans défenſe, pour les voir égorger : que les Mogols renfermés avec lui étoient ſous la protection de ſon Roi, qui s'honoroit ſur-tout de la qualité de protecteur des infortunés : que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery, perdroit volontiers la vie pour les défendre ; que quant au tribut que Ragogi diſoit être impoſé depuis long-temps, les François n'avoient jamais payé aucun tribut, ni fait hommage à aucune puiſſance ; qu'il lui en coûteroit la vie, ſi ſon ſouverain ſavoit qu'il eût ſeulement écouté la propoſition de payer un tribut : qu'au

reſte il étoit prêt à défendre Pondichery juſqu'à la derniere extrêmité ; & que ſi la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe ſur ſes vaiſſeaux : que c'étoit à Ragogi à juger s'il étoit de ſa prudence de s'expoſer à perdre ſon armée, pour être repouſſé honteuſement, ou pour ſe rendre maître d'un monceau de ruines & de cendres.

Les François juſqu'alors n'avoient pas accoutumé les Indiens à les entendre parler avec cette dignité. Cette réponſe jetta Ragogi dans l'incertitude : une bagatelle le décida.

Il eſt d'uſage aux Indes de faire des préſents à ceux qui ſont chargés de quelques négociations. Dumas donna à l'envoyé des Marattes quelques bouteilles de liqueurs d'Europe. Celui-ci les offrit à la maîtreſſe de ſon général. Elle les trouva excellentes, & voulut en avoir une proviſion. Ragogi, qui aimoit éperduement cette femme, en fit demander au prix qu'on voudroit y mettre. Dumas, informé de la cauſe de cet empreſſement, répondit que ſes liqueurs n'étoient que pour ſon uſage & pour celui de ſes amis. Ragogi, qui ne pouvoit réſiſter aux deſirs de ſa maîtreſſe, fit de nouvelles inſtances. Deux Bramines, hommes d'eſprit, furent députés au camps des Marattes. Leur chef eut des liqueurs, & Pondichery obtint la paix.

Tandis que Dumas donnoit des richeſſes & de la conſidération à la compagnie, le gouvernement envoya Labourdonais à l'iſle de France.

Au temps de leurs premieres navigations aux Indes, les Portugais découvrirent à l'eſt de Madagaſcar, entre le dix-neuvieme & le vingtieme degré de latitude, trois iſles, qu'ils appellerent Maſcarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent ni hommes, ni quadrupedes, & n'y forme-

rent aucun établiſſement. La plus occidentale de ces iſles qu'ils avoient nommée Maſcarenhas, ſervit d'aſyle vers l'an 1665 à quelques François établis auparavant à Madagaſcar. Leur nouvelle patrie leur offrit un eſpace de ſoixante milles de long ſur quarante-cinq de large, où il n'y avoit point de plaines, mais un grand nombre de hauteurs d'une pente douce, & quelques montagnes eſcarpées ſéparés par des vallons étroits. Ils y éleverent d'abord des troupeaux de bœufs & de moutons qu'ils avoient portés de Madagaſcar avec la nourriture qui convenoit le mieux à ces animaux. Ils cultiverent enſuite des grains, des légumes, les fruits d'Europe, quelques végétaux propres à ce doux climat. La ſanté, l'aiſance, la liberté dont ils jouiſſoient, déterminerent pluſieurs matelots des vaiſſeaux qui y alloient prendre des rafraîchiſſements, à ſe joindre à eux. L'induſtrie augmenta avec la population. En 1718, on tira d'Arabie quelques pieds de café, qui ſe multiplierent utilement, quoique le fruit eut beaucoup perdu de ſon parfum. Leur culture, ainſi que les autres travaux pénibles, devinrent le partage des eſclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagaſcar. A cette époque, l'iſle Maſcarenhas, qui avoit quitté ſon nom pour prendre celui de Bourbon, devint pour la Compagnie un objet important. Sa population en 1763 étoit de quatre mille ſix cents vingt-ſept blancs, & de quinze mille cent quatre-vingt-quatorze noirs, huit mille ſept cents deux bœufs, quatre mille quatre-vingt-quatre moutons, ſept mille quatre cents cinq cabrits, ſept mille ſix cents dix-neuf cochons formoient ſes troupeaux. Sur un eſpace de cent vingt-cinq mille neuf cents neuf arpents de terre mis en valeur, elle récoltoit le manioc néceſſaire à la nour-

riture de ſes eſclaves ; un million cent treize mille cinq cents livres de bled, huit cents quarante-quatre mille cent livres de riz, deux millions huit cents ſoixante-dix-neuf mille cent livres de maïs, & enfin deux millions cinq cents trente-cinq mille cent livres de café que la Compagnie lui achetoit à raiſon de ſix ſols la livre, & qu'en 1767 elle a commencé à payer ſept par ordre du gouvernement.

Malheureuſement cette poſſeſſion précieuſe n'a point de port. Cet inconvénient tourna les yeux des François vers l'iſle de Cerné, où les Portugais, ſelon leur méthode, avoient jetté des cochons, des cabrits, des volailles pour les beſoins des vaiſſeaux de leur nation que les circonſtances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois qui s'y fixerent depuis, l'abandonnerent pour ne pas trop multiplier leurs établiſſements. Elle étoit déſerte, lorſque les François y aborderent en 1720, & changerent ſon nom de Maurice en celui d'Iſle de France qu'elle porte encore.

Les premiers habitants qu'on y fit paſſer étoient partis de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour ainſi dire, qu'un corps-de-garde chargé d'arborer un pavillon qui apprît aux nations que cette iſle avoit un maître. La Compagnie long-temps incertaine ſe décida enfin à la conſerver, & Labourdonnais fut chargé en 1735 de la rendre utile.

Cet homme, depuis ſi celebre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans, il s'étoit embarqué. Rien n'avoit interrompu ſes voyages, & dans tous il s'étoit diſtingué. Il avoit réconcilié les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger dans la rade de Moka. Il avoit pris Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers

des Indes. Son habileté dans la méchanique le mettoit en état de conſtruire des vaiſſeaux parfaits. Il étoit aſſez grand navigateur pour les conduire dans toutes les parties du globe ; & par ſon courage, il les auroit défendus contre toute force égale. Ses projets portoient l'empreinte du génie, & l'eſprit de détail qu'il avoit ſupérieurement ne rétréciſſoit pas ſes vues. Ses plans étoient ſimples, & ſes ordres toujours précis. Les difficultés ne ſervoient qu'à exciter ſon activité naturelle, & à montrer le talent qu'il avoit pour tirer parti des hommes qui lui étoient ſoumis. On ne lui reprocha qu'une paſſion démeſurée pour les richeſſes, & il faut convenir qu'il n'étoit pas délicat ſur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès qu'il fut attaché à l'Iſle de France, il s'attacha à la connoître. Il lui trouva environ quarante-cinq milles de long ſur trente de large, quelques plaines, beaucoup de montagnes hautes & eſcarpées, dont le ſommet étoit couvert d'ébene & d'autres gros arbres, un grand nombre de ruiſſeaux, qui, durant toutes les ſaiſons, l'arroſoient dans toutes ſes parties. Ses côtes attirerent principalement ſon attention, & ce qu'il y obſerva le plus furent les deux ports qu'elles offroient aux navigateurs. Il jugea que celui du ſud-eſt avoit été préféré mal-à-propos. Cette prédilection venoit de ce que les vaiſſeaux pouvoient y aborder facilement en tous temps à la faveur des vents aliſés du ſud-eſt qui ſoufflent dans cette latitude pendant toute l'année, à l'exception de quelques jours dans le ſolſtice d'été, où ils ſont interrompus par des vents frais très-forts, & des ouragans qui viennent du nord. La difficulté de ſortir de ce port lui fit choiſir celui qui eſt au côté ſeptentrio-

nal de l'iſle. On y arrive par un canal, entre deux bas fonds qui s'avancent environ un mille en mer. Le vent du ſud-eſt empêche les vaiſſeaux d'entrer ſous voile, & il faut les touer avec des cables, ou les remorquer avec des chaloupes. L'embarras de cette manœuvre, & le peu de largeur du canal, qui ne permet pas que deux bâtiments puiſſent approcher de front, rendent l'attaque de ce port très-difficile. Il peut contenir trente-cinq à quarante vaiſſeaux.

Labourdonais n'eut pas plutôt fini ces reconnoiſſances néceſſaires, qu'il déploya l'étendue de ſes talents, la vigueur de ſon caractere. On lui vit aſſujettir la pareſſe au travail, la licence à la regle, l'eſprit de révolte au joug de l'obéiſſance. Il fit cultiver le riz & le blé pour la ſubſiſtance des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Bréſil, & qu'on n'adopta d'abord qu'avec une répugnance extrême, eſt devenu la principale reſſource des colons pour la nourriture de leurs eſclaves. Madagaſcar lui fourniſſoit la viande néceſſaire à la conſervation journaliere des navigateurs & des habitants aiſés, en attendant que les troupeaux qu'il en avoit tirés fuſſent aſſez multipliés, pour qu'on pût ſe paſſer de ces ſecours étrangers. Un poſte qu'il avoit placé à la petite iſle de Rodrigue ne le laiſſoit pas manquer de tortue pour les pauvres. Bientôt les vaiſſeaux qui alloient aux Indes trouverent des volailles, des légumes, tous les rafraîchiſſements, toutes les commodités néceſſaires après une longue navigation. Un aqueduc, qui avoit trois mille ſix cents toiſes de long, conduiſit des eaux excellentes du fond des terres juſques dans le port. Ce pont offroit déja des pontons, des gabarres, des canots, tout ce qu'on trouve dans les rades les plus fré-

quentées depuis pluſieurs ſiecles. On vit ſortir de ſes arſenaux trois navires, dont l'un étoit de cinq cents tonneaux. Des batteries placées avec intelligence, des fortifications bien entendues, aſſuroient la durée de ces créations, qui, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéreſſoient les plus. Labourdonais fut réduit à ſe juſtifier. Un des directeurs lui demandoit un jour comment il avoit ſi mal fait les affaires de la Compagnie, & ſi bien les ſiennes. *C'eſt*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires ſelon mes lumieres, & celles de la Compagnie d'après vos inſtructions.*

Dupleix étoit alors plus heureux. Cet homme, un des plus habiles négociants que l'Europe ait montrés à l'Aſie, étoit ſur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établiſſement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entrepriſes de commerce, n'avoit fait que languir juſqu'à ſon adminiſtration. La Compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire paſſer des fonds conſidérables; & ſes agents tranſplantés dans l'Inde ſans un commencement de fortune n'avoient pas pu profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit de ſe livrer à des affaires particulieres. L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richeſſes conſidérables acquiſes par dix ans d'heureux travaux, ſe communiqua à tous les eſprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aiſément du crédit, lorſqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint dans peu un ſujet d'étonnement pour ſes voiſins, & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix, qui avoit aſſocié à ſes vaſtes ſpéculations les autres François, s'ouvrit des ſources de commerce dans tout le Mo-

gol & juſques dans le Thibet. En arrivant, il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma juſqu'à quinze vaiſſeaux à la fois. Ces vaiſſeaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la Mer rouge, pour le golfe Perſique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit poſſible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix ſoutenoit l'honneur du nom François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulieres, lorſqu'en 1742 il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la Compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus floriſſantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elle ne l'ont été depuis, puiſque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si on eût continué à ſe bien conduire, ſi on eut voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & Labourdonais, il eſt vraiſemblable qu'on auroit acquis une puiſſance qui auroit été difficilement ébranlée.

Labourdonais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France, & il propoſa un projet qui devoit donner aux vaiſſeaux de ſa nation l'empire des mers de l'Aſie pendant toute la guerre. Convaincu que celle de deux nations qui ſeroit la premiere en armes dans l'Inde auroit un avantage déciſif, il demanda une eſcadre qu'il conduiroit à l'iſle de France, où il attendroit le commencement des hoſtilités. Alors il devoit partir de cette iſle, & aller croiſer dans le détroit de la Sonde, par lequel paſſent la plupart des vaiſſeaux qui vont en Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtiments Anglois, & ſauvé ceux de ſon pays. Il s'y ſeroit même

même emparé de la petite eſcadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages ; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établiſſements Anglois.

Le miniſtere approuva ce plan. On accorda à Labourdonais cinq vaiſſeaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs, également bleſſés du myſtere qu'on leur avoit fait de la deſtination de l'eſcadre, de la dépenſe où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas aſſez dépendant, renouvellerent les cris qu'ils avoient déja pouſſé ſur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroiſſoient ſi perſuadés de la neutralité qui s'obſerveroit dans l'Inde entre les deux Compagnies, qu'ils en convainquirent le miniſtre, dont la foibleſſe n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de Labourdonais. L'eſcadre fut rappellée. Les hoſtilités commencerent, & la priſe de preſque tous les vaiſſeaux François qui naviguoient dans l'Inde fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieuſe.

Labourdonais fut touché des inepties qui cauſoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne ſongea qu'à les réparer. A force de ſoins, de conſtance, de reſſources de toute eſpece, dont perſonne ne s'étoit aviſé, ſans magaſins, ſans apprêts, ſans équipages, ni officiers de bonne volonté, il parvint à former une eſcadre compoſée d'un vaiſſeau de ſoixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre ; il oſa attaquer l'eſcadre Angloiſe, il la battit, la pourſuivit, la força à quitter la côte de Coromandel, & alla aſſiéger & prendre Ma-

dras, cette premiere des colonies Angloiſes. Le vainqueur ſe diſpoſoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient sûres & faciles; mais il ſe vit contrarié avec un acharnement qui coûta neuf millions cinquante-ſept mille livres, ſtipulées pour le rachat de la ville conquiſe, & les ſuccès qui devoient ſuivre cet événement.

La Compagnie étoit alors gouvernée par deux commiſſaires du Roi brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les ſubalternes avoient pris parti dans cette querelle ſuivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à Labourdonais ſon eſcadre, ne voyoit pas ſans chagrin qu'il eût trouvé des reſſources dans ſon génie pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raiſon pour croire qu'elle le pourſuivit dans l'Inde, & qu'elle verſa le poiſon de la jalouſie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes, faits pour s'eſtimer, pour s'aimer, pour illuſtrer le nom François, pour aller peut-être enſemble à la poſtérité, devinrent les inſtruments des paſſions de gens qui ne les valoient pas. Dupleix traverſa Labourdonais, & lui fit perdre un temps précieux. Après avoir reſté trop tard ſur la côte de Coromandel à attendre les ſecours qu'on avoit différés ſans néceſſité, un coup de vent ruina ſon eſcadre. La diviſion ſe mit dans ſes équipages. Tous ces malheurs cauſés par les intrigues de Dupleix, forcerent Labourdonais à repaſſer en Europe, où un cachot affreux fut la récompenſe de ſes glorieux travaux, & le tombeau des eſpérances que la nation avoit fondées ſur ſes grands talents. Les Anglois, délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par des ſecours conſidérables, ſe virent en état d'at-

taquer à leur tour les François. Ils mirent le ſiege devant Pondichery.

Dupleix ſut réparer alors les torts qu'il avoit eu. Il défendit ſa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de ſe retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hoſtilités ceſſerent entre les Compagnies des deux nations.

La priſe de Madras, le combat naval de Labourdonais & la levée du ſiege de Pondichery donnerent aux nations de l'Inde un reſpect pour les François tout-à-fait nouveau. Ils furent pour les Indiens la premiere des nations de l'Europe, la puiſſance principale.

Dupleix voulut faire uſage de cette diſpoſition des eſprits. Il s'occupa du ſoin de procurer à ſa nation des avantages ſolides & conſidérables. Pour juger ſainement de ſes projets, il faut avoir ſous les yeux un tableau de la ſituation où étoit alors l'Indoſtan.

Cette belle & riche contrée tenta, ſi l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, les conquérants des temps les plus reculés. Bacchus, Sémiramis, Séſoſtris, Darius la traverſerent comme des torrents, & laiſſerent par-tout de funeſtes traces de leur paſſage.

Alexandre, à qui il falloit des mondes à conquérir, ſuivit leurs traces ſans imiter leur conduite. Il montra un ſi grand reſpect pour les loix, les coutumes & la religion du pays, que ſon nom eſt encore en vénération dans l'Inde. Son invaſion rapide y fut même regardée comme un bien, parce qu'elle donna naiſſance au riche commerce que les Macédoniens, les Grecs & les Syriens y firent dans la ſuite.

Depuis cette époque célebre, les Indiens vécurent tranquilles, ne furent pas du moins troublés par des étrangers juſqu'au commencement du treizieme ſiecle. Alors Gengiskan, qui, à la tête des hordes de Tartares qu'il avoit ſu réunir ſous ſes drapeaux, avoit ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie, porta ſes armes victorieuſes ſur les rives occidentales de l'Indus. On ignore également quelle part ce conquérant & ſes deſcendants prirent aux affaires de l'Indoſtan. Il eſt vraiſemblable qu'elles les occuperent peu, puiſqu'on vit peu de temps après les Patanes régner dans le nord de ce beau pays.

On croit communément ſur la foi douteuſe de quelques étimologies, que ces nouveaux ennemis deſcendoient d'une colonie d'Arabes qui avoient bâti Mazulipatam. Ayant pouſſé depuis leurs conquêtes au nord, ils fonderent, dit-on, Patna ſur le Gange, ſubjuguerent tout le pays qui eſt au couchant, & s'emparerent enſuite de Delhy, ville immenſe ſituée ſur la riviere de Gemma, où ils établirent le ſiege de leur empire. Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer que ces conquérants ſortoient des montagnes de Candahar, où on trouve encore aujourd'hui un grand peuple qui porte le même nom? Leur mahométiſme ne détruit pas cette conjecture, puiſqu'on trouve long-temps auparavant ce culte établi parmi les nations ſeptentrionales de l'Inde, les ſeules qui ayent jamais changé de religion. Quoiqu'originairement idolâtres, elles avoient ſi peu de ſuperſtitions, en comparaiſon des habitants des contrées méridionales, qu'il ne leur avoit pas été difficile d'en faire le ſacrifice.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, la grandeur Patane avoit jetté de profondes racines, lorſqu'en 1398 elle fut attaquée par Tamerlan.

Ce féroce Tartare parti de Samarcande entra dans l'Inde par le Caucaſe, maſſacra tout ce qui s'oppoſoit à ſon ambition, ſoumit toutes les provinces ſeptentrionales juſqu'au Thibet, tandis que ſes généraux pilloient les méridionales. Il alla enſuite vaincre Bajazet, & ſe trouva par la réunion de toutes ſes conquêtes, le maître de l'eſpace immenſe qui s'étend depuis Smirne juſqu'aux bords du Gange. Des guerres ſanglantes ſuivirent ſa mort. Ses riches dépouilles échapperent à ſa poſtérité. Babar, ſixieme deſcendant d'un de ſes enfants, conſerva ſeul ſon nom.

Le jeune Prince, chaſſé de Samarcande par les Tartares Usbeks, ſe refugia dans le Cabuliſtan. Il y fut reçu par Ranguildas, qui en étoit gouverneur, & lui inſpira cet intérêt tendre que des ſujets prennent aſſez naturellement à leurs ſouverains malheureux. Une armée, levée par les ſoins de ce ſerviteur fidele, fit eſpérer au Roi détrôné un prompt rétabliſſement. « Ce n'eſt pas du côté » du nord où t'appelleroit la vengeance, que tu » doit porter tes pas, lui dit cet homme ſage ; » des ſoldats, amollis par les délices des Indes, » n'attaqueroient pas ſans témérité des guerriers » célebres par leur courage & par leurs victoi- » res. Le ciel t'a conduit ſur les rives de l'Indus, » pour placer ſur ta tête une des plus riches cou- » ronnes de l'univers ; jette les yeux ſur l'Indoſ- » tan : cet empire, déchiré par les guerres con- » tinuelles des Indiens & des Patanes, attend un » maître. C'eſt dans ces délicieuſes régions qu'il » faut former une nouvelle monarchie, & te cou- » vrir d'une gloire égale à celle de ton aïeul Ta- » merlan, qui en a ſi heureuſement entamé la » conquête ».

Un conſeil ſi judicieux, fit ſur l'eſprit de Babar

une forte impreſſion. On traça, ſans perdre de temps, un plan d'uſurpation, qui fut ſuivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le ſuccès le couronna. Les provinces ſeptentrionales, Delhy même, ſe ſoumirent après quelque réſiſtance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puiſſance des Tartares Mogols qui exiſte encore.

La conſervation de la conquête exigeoit un gouvernement. Babar choiſit celui que ſes paſſions & l'ignorance offrent à tous les conquérants, c'eſt-à-dire, le deſpotiſme.

Ranguildas fut long-temps le témoin de la puiſſance de Babar. Il s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour placer ſur le trône le fils de ſon maître, rempliſſoit ſon ame de ſatisfaction. Un jour qu'il faiſoit ſa priere dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit : « O Dieu ! tu vois les mal-
» heurs de mes freres. Nous ſommes la proie d'un
» jeune homme qui nous regarde comme un bien
» qu'il peut diſſiper & conſumer à ſon gré. Parmi
» les nombreux enfants qui t'implorent dans ces vaſ-
» tes contrées, un ſeul les opprime tous : venge-
» nous du tyran ; venge-nous des traîtres qui l'ont
» porté ſur le trône, ſans examiner s'il étoit juſte ».

Ranguildas étonné, s'approcha du Banian, & lui dit : « O toi qui maudis ma vieilleſſe, écoute.
» Si je ſuis coupable, c'eſt ma conſcience qui m'a
» trompé. Lorſque j'ai rendu l'héritage au fils de
» mon ſouverain, lorſque j'ai expoſé ma fortune
» & ma vie pour établir ſon pouvoir, Dieu m'eſt
» témoin que j'ai cru me conformer à ſes ſages
» décrets, & qu'au moment où j'ai entendu ta
» priere, je béniſſois encore le ciel de m'avoir ac-
» cordé dans mes derniers jours les deux plus
» grands biens, le repos & la gloire ».

» La gloire, dit le Banian ? Apprenez Ranguil-
» das, qu'elle n'appartient qu'à la vertu, & non
» à des actions qui ſont éclatantes ſans être utiles
» aux hommes. Eh ! quel bien avez-vous fait à
» l'Indoſtan ? Quand vous avez couronné le deſ-
» cendant d'un uſurpateur, aviez-vous examiné
» s'il feroit le bien, s'il auroit la volonté & le
» courage d'être juſte ; ſes lumieres qui ſont diſ-
» cerner la vérité à travers les paſſions, les pré-
» jugés & les courtiſans ? Vous lui avez, dites-
» vous, rendu l'héritage de ſes peres, comme ſi
» les hommes pouvoient être légués & poſſédés
» à la façon des terres & des troupeaux. Ne pré-
» tendez pas à la gloire, ô Ranguildas ! ce ſe-
» roit vouloir que de foibles agneaux béniſſent les
» mains avares qui les livrent à des bouchers im-
» pitoyables. Que ſi vous voulez de la reconnoiſ-
» ſance, allez la chercher dans le cœur de Ba-
» bar ; il vous la doit. Vous l'avez achetée aſſez
» cher par le bonheur de tout un peuple ».

Cependant, en établiſſant le deſpotiſme, Babar avoit été obligé de ſe ſoumettre à quelques formes qui en modéroient l'atrocité. Le Prince devoit rendre publiquement la juſtice. Il n'y avoit gueres de loix que celles de Mahomet. Elles ſont en très-petit nombre, il eſt vrai, ce qui rend la plupart des jugements arbitraires, mais moins cependant que la multiplicité de nos loix. Du reſte, les Empereurs Mogols ſembloient s'impoſer la néceſſité d'être juſtes, & même d'être bons, en ce que le ſecret étoit banni de leurs déciſions, & que les affaires étoient diſcutées par leur conſeil dans la place publique. Pouvoient-ils faire des loix barbares, établir des impôts onéreux en préſence de leur peuple ? Ils ne connoiſſoient donc point ce

qu'on appelle myſteres d'état, qui ne ſont ordinairement que des myſteres d'iniquité.

Le gouvernement étoit entiérement militaire; ce qui avilit le peuple ſans donner de meilleurs ſoldats. On avoit inſtitué un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers eſclaves du Prince. C'eſt de ce corps dont ſe tiroient les Omrahs, eſpeces de nobles qui formoient les conſeils de l'Empereur, qui avoient de grands priviléges, & à qui on donnoit des terres amovibles. Le Prince étoit l'héritier de ces eſpeces de feudataires. Perſonne, depuis le Viſir juſqu'au dernier officier, n'obtenoit aucune place de confiance qu'à cette condition; & à ſa mort, tout ce qu'on pouvoit trouver de ſes biens étoit ſaiſi au profit de l'Empereur, qui n'en rendoit aux parents que ce qu'il vouloit. Ces barrieres élevées contre l'agrandiſſement des familles avoient été jugées néceſſaires dans un gouvernement où l'on étoit forcé d'accorder une grande confiance à des particuliers.

Malgré ce déſavantage, les places d'Omrahs étoient fort recherchées, parce qu'eux ſeuls devenoient Nababs. Ces Nababs étoient chargés du gouvernement d'une province communément conſidérable, qui renfermoit pluſieurs principautés Indiennes. Des forces partagées en petits diſtricts avoient paru inſuffiſantes pour contenir les pays déja conquis, pour étendre la domination, pour prévenir l'abus qu'un ambitieux pouvoit être tenté de faire d'une grande autorité, d'une nombreuſe armée. On donnoit à chaque Nabab des ſurveillants qui ne dépendoient pas de lui. Le ſouverain ſe réſervoit le droit de vie & de mort. Les affaires civiles étoient du reſſort du Cadi. Le Duan avoit l'inſpection des revenus, des dé-

penſes, & prenoit poſſeſſion au nom de l'Empereur des fiefs qui devenoient vacants. On confioit les plus fortes places de chaque province à des gouverneurs particuliers qui n'étoient point aſſujettis au Nabab. On rappelloit cet officier à la cour; on l'y retenoit, ou on l'envoyoit ailleurs, ſelon qu'on jugeoit ces changements néceſſaires. Il y eut un temps où ils devinrent ſi fréquents, qu'un nouveau Nabab ſortit de Delhy ſur ſon éléphant le viſage tourné vers la ville d'où il partoit, *pour voir*, diſoit-il, *venir ſon ſucceſſeur.*

Cependant tout l'empire n'étoit pas adminiſtré dans cette forme de gouvernement. On avoit laiſſé un grand nombre de Princes Indiens en poſſeſſion même héréditaire de leurs ſouverainetés. Quoique ſubordonnés au Nabab dans le reſſort duquel ils ſe trouvoient, il leur étoit permis de gouverner ſelon leurs loix. On exigeoit ſeulement qu'ils payaſſent le tribut qui leur étoit impoſé, & qu'ils ne s'écartaſſent en aucune maniere des conditions auxquelles eux & leurs ancêtres s'étoient ſoumis.

Ces principautés plus ou moins grandes n'étoient habitées que par les naturels du pays. Ces peuples conquis ſont encore les plus nombreux dans les parties de l'empire immédiatement ſoumiſes au Mogol. Eux ſeuls ils ont toujours cultivé les terres, & toujours travaillé aux manufactures. On voyoit des Mahométans dans les capitales, dans les villes commerçantes, dans les places fortes, dans les camps & dans les armées : on n'en trouvoit pas, on n'en trouve pas encore d'autres dans les campagnes que ceux qui y levent les contributions, ou ceux qui ſont revêtus de quelque autorité. Leur nombre peut s'élever à dix millions, & celui des Indiens à cent millions.

Il paſſa pour conſtant que le conquérant, pour établir plus ſolidement ſa puiſſance, ſe réſerva la propriété des terres qu'il laiſſoit aux uns, & de celles qu'il confioit aux autres. Cette opinion n'eſt pas tout-à-fait exacte. Dans tous les pays que les Princes Indiens continuerent à régir ſous l'autorité Mogole, le laboureur fut maintenu dans l'uſage de diſpoſer à ſon gré des champs qu'il arroſoit de ſes ſueurs. S'il en étoit chaſſé, comme on le voit ſouvent encore par le rentier chargé de recevoir une portion des fruits, & de rendre une ſomme fixe au gouvernement, c'étoit un acte de tyrannie qui ne manqua jamais d'attirer l'exécration publique ſur celui qui l'exerçoit ou l'autoriſoit. Dans les cantons même abſolument aſſujettis, le cultivateur ne fut pas dépouillé du droit de vendre & de teſter, ſoit que l'Empereur donnât leurs héritages en fief, ſoit qu'il ſe contentât de les affermer. La politique Indienne & Mogole fut toujours également d'empêcher qu'aucune famille ne pût mettre dans ſes mains de vaſtes domaines. Comme toutes les acquiſitions des terres ſont aſſujetties à de grandes formalités, ſi quelqu'un eût eſſayé de ſe rendre maître d'un terrein un peu étendu, on lui auroit refuſé les certificats néceſſaires pour s'en mettre en poſſeſſion, & ſa tête auroit été marquée comme une victime qu'il falloit ſacrifier à la tranquillité de l'état.

La machine d'un gouvernement ainſi conſtitué n'étoit pas aſſez parfaite pour aller d'elle-même par des reſſorts une fois montés. Il falloit ſuivre continuellement l'impulſion qui lui avoit été communiquée. Ainſi le deſpote, auſſi-tôt que la ſaiſon des pluies étoit paſſée, quittoit ſa capitale, & ſe rendoit dans ſon camp. Il y appelloit les Nababs, les Rajas, les principaux officiers, & ſe portoit avec une ar-

mée dans les parties de l'empire qu'il avoit réſolu de viſiter. Il écoutoit les plaintes, il châtioit les adminiſtrateurs négligents, les oppreſſeurs & les infideles. Il ſe ſervoit d'un grand pour en opprimer un autre. Il recevoit le tribut de l'empire, qui, autant qu'on en peut juger, n'a jamais paſſé deux cents millions de roupies dans les meilleurs temps. Il deſtituoit ceux qui manquoient d'exactitude & de célérité dans le payement. Il étoit averti des déſordres par des délateurs qu'il entretenoit publiquement à ſa cour & dans tout l'empire. Cette fonction étoit toujours remplie par des hommes du rang le plus diſtingué, qui, dans les gouvernements corrompus, ſe trouverent toujours honorés des fonctions que le ſouverain leur confie, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Chaque année il reçommençoit ſes courſes plutôt en conquérant qu'en ſouverain, allant rendre la juſtice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenir ſon autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoiqu'avec des formes, eſt bien dangereuſe pour un deſpote. Tant que les peuples n'éprouvent ſes injuſtices que par le canal des dépoſitaires de ſon autorité, ils ſe contentent de murmurer, en préſumant que le ſouverain les ignore, & ne les ſouffriroit pas; mais lorſqu'il vient les conſacrer par ſa préſence & par ſes propres déciſions, il perd la confiance, l'illuſion ceſſe. C'étoit un dieu, c'eſt un imbécille ou un méchant.

Cependant les Empereurs Mogols ont joui long-temps encore de l'idée ſuperſtitieuſe que la nation s'étoit formée de leur caractere ſacré. Pour ſoutenir le preſtige, ils ne négligerent rien de ce

qui peut en impoſer au peuple par la magnificence qui le ſéduit bien plus que la juſtice. Ce qu'on raconte du luxe des plus faſtueuſes cours de l'univers, n'approche pas de l'oſtentation du Mogol dans ſes voyages. Les éléphants, dont l'utilité à la guerre a diminué depuis que l'uſage des armes à feu eſt devenu commun, lui donnoient ſurtout un air de grandeur, dont on n'a pas même l'idée dans nos pays ſeptentrionaux. Le maître d'un empire immenſe majeſtueuſement aſſis dans un trône éblouiſſant d'or & de pierreries, ſur ce monſtrueux animal ſuperbement caparaçonné, ne pouvoit manquer de porter dans les armes d'une multitude imbécille, une impreſſion de reſpect, dont l'imagination des eſprits les plus libres a de la peine à ſe défendre même de loin. Ceux de ſes premiers eſclaves auxquels cette diſtinction étoit permiſe à ſa ſuite, ajoutoient encore à l'idée qu'on ſe faiſoit du deſpote dont ils portoient les fers.

Avec ce double reſſort de la terreur & de l'admiration, les Mogols ne conſerverent pas ſeulement l'empire qu'ils avoient fondé, ils l'étendirent. L'acquiſition de pluſieurs provinces groſſit ſucceſſivement la maſſe de leur puiſſance. Les Indiens, toujours lâches, toujours partagés en pluſieurs petites ſouverainetés, dont aucune en particulier n'étoit en état de faire une grande réſiſtance, toujours également éloignés de ſe réunir pour leur défenſe, ſe laiſſoient aſſervir à une facilité extrême. Enfin Aurengzeb, ce dévot cruel & ambitieux, parvenu au trône par le meurtre d'un pere, de trois freres, de pluſieurs neveux, acheva la conquête de la peninſule. A la réſerve d'une langue étroite ſur la côte de Malabar, tout l'Indoſtan reconnut ſes loix maintenues par des Na-

babs ou des Rajas, tels qu'il lui plut de les choiſir.

La mort de ce deſpote terrible, mais vigilant & laborieux, fut le terme de la grandeur Mogole. Cette époque mémorable dans l'hiſtoire du monde ouvrit le commencement de ce ſiecle. Le déſordre éclata par la multitude des prétendants au trône. Il n'y avoit point de loi qui réglât la ſucceſſion. Juſqu'alors chaque Empereur avoit diſpoſé de ſa couronne ſelon ſon goût, ſans égard à l'ordre de la naiſſance. Il ſuffiſoit, pour que ſon choix ne fut pas conteſté, qu'il fût fait dans la famille de Tamerlan. Cet arrangement, ſujet lui-même à de grands inconvénients, étoit devenu plus dangereux depuis que les Mogols s'écartant des principes ſuivis inviolablement dans les états deſpotiques, avoient confié le gouvernement des provinces à leurs enfants. Il n'étoit pas poſſible que ces Princes devenus dépoſitaires d'un grand pouvoir & de grandes forces, ne viſſent croître leur orgueil & leur ambition. On en avoit eu autrefois des preuves. Elles ſe multiplierent à la mort d'Aurengzeb. Ses deſcendants, pleins de mépris pour les diſpoſitions d'un tyran qui n'étoit plus, ſe diſputerent ſa magnifique dépouille avec un acharnement qui mit en feu tout l'Indoſtan, qui l'inonda de ſang.

L'intérêt que chacun d'eux avoit de multiplier le nombre de ſes partiſans, fit fermer les yeux ſur le relâchement de tous les principes. La milice, qui étoit de plus de douze cents mille hommes, fut ſans diſcipline, ſans uniformité dans le ſervice, ſans attachement au prince, & ſur-tout à l'état.

Les Nababs devinrent moins dépendants, & plus conſidérables. Ces gouverneurs, qui juſqu'alors n'avoient eu pour prix de leurs travaux qu'un

fief appellé Jacquier, ſe livrerent à leur avidité. Avant cette époque, les droits qu'on levoit dans toute l'étendue de l'empire ſur les marchandiſes qui entroient & qui ſortoient, ſur les terres & ſur les maiſons, ſur les denrées qui ſe vendoient dans les marchés publics, étoient fixés invariablement, & inſcrits dans les livres de la chancellerie. Ces tributs alloient tout entiers dans les tréſors du Prince. Ils continuerent à y être envoyés; mais on s'écarta par-tout du tarif. Le Nabab voulut gagner ſur l'Empereur, le fermier ſur le Nabab, & les peuples furent opprimés.

Le même eſprit régnoit à la cour, & le deſpotiſme faiſoit ſentir d'un bout de l'empire à l'autre toute ſon atrocité & toute ſa foibleſſe. Le caprice du Prince & de ſes prépoſés étoit la loi. Toutes les idées du juſte & de l'injuſte ſe confondirent dans la tête du peuple & des magiſtrats.

On peut juger à quel point un ſemblable gouvernement corrompoit les mœurs. L'éducation ajoutoit encore à la corruption des Mogols.

Les enfants des Princes & des grands étoient d'ordinaire juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans entre les mains des femmes. On leur donnoit quelques inſtructions qui ſe bornoient preſque à des dogmes, à des préceptes de religion. On leur faiſoit apprendre quelques exercices, & on les livroit enſuite à l'oiſiveté & aux délices du ſerrail. Cette précaution paroiſſoit néceſſaire dans un pays où il étoit ordinaire de voir des enfants tramer des conſpirations contre leurs peres. Ils vivoient dans une continuelle défiance les uns des autres; ce qui a fait à dire à un poëte oriental, que *les peres, durant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendreſſe à leurs petits-fils, parce qu'ils voyent en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes & pures qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Pour réparer en quelque ſorte la nation, & lui rendre ſon ancien eſprit, les Empereurs faiſoient ſouvent venir des hommes de leur religion, qui, de quelque contrée qu'ils fortiſſent, valoient mieux que ceux qui étoient nés dans l'Inde. Les préférences qu'on donnoit à ces étrangers encourageoient des aventuriers Tartares, Perſans & Turcs, à quitter leur patrie pour un pays qui leur offroit des honneurs & des richeſſes qu'ils ne trouvoient pas chez eux. Mais ces nouveaux ſoldats s'amoliſſoient bientôt dans le délicieux Indoſtan. Leurs chevaux même y perdoient leur force & leur courage.

Tel étoit l'état de l'empire, lorſqu'il fut attaqué en 1739 par Thamas Koulikan. Avec une armée de cinquante mille hommes, il diſſipa aiſément les innombrables & foibles milices qu'on lui oppoſa; & il porta ſes armes victorieuſes juſqu'à Delhy, où régnoit alors Muhammet. Ce Prince que l'aſcendant de ſes miniſtres avoit réduit à ne commander qu'aux femmes de ſon ſerrail, fut traité par ſon vainqueur avec le mépris qu'il méritoit. Après avoir levé des contributions énormes, & s'être fait céder celles des provinces qui convenoient le mieux à la Perſe, Koulikan ſe retira, & laiſſa le trône à Muhammet, perſuadé qu'un tel Prince avec de tels ſujets ne pourroit jamais penſer à ſe venger.

Cette conduite du vainqueur eut un effet qu'il n'avoit pas prévu lui-même. Muhammet devint l'objet du mépris de ſes moindres Omrahs, qui ceſſerent de le craindre. L'autorité d'un deſpote ne tient qu'à la crainte qu'il inſpire. Les Mogols ne virent plus dans leur Empereur que le vaſſal

du Roi de Perſe. Tous les grands qui cabaloient auparavant pour ſe diſputer la faveur, aſpirerent dès-lors à l'indépendance.

Muhammet parut bientôt conſentir lui-même à la révolution, & trouver bon que ſon gouvernement deſpotique devint féodal. Il n'impoſa plus aux Nababs qu'un léger tribut, au-lieu des revenus réels de leurs provinces qu'ils avoient dû faire paſſer juſqu'alors dans ſon tréſor, & un foible contingent de troupes à la place de toutes leurs forces dont il avoit toujours ſouverainement diſpoſé. Il voulut ſeulement que les Nababies reſtaſſent amovibles; mais ceux qui en étoient revêtus avoient intérêt de les rendre héréditaires. A la mort d'un Nabab, l'Empereur nommoit un ſucceſſeur, & l'envoyoit avec un Firman prendre poſſeſſion. Il étoit rare que la famille de celui qui venoit de mourir ne diſputât la ſouveraineté. Un gouverneur de province n'avoit pas plutôt prêté ſerment de fidélité, qu'il s'occupoit des moyens de le violer avec ſûreté. Tous les ordres partis de Delhy cauſoient une révolte, occaſionnoient une révolution. Ceux qui périſſoient dans ce bouleverſement n'étoient regardés que comme des victimes ordinaires de la guerre. On ne pourſuivoit point leur mémoire au-delà du tombeau, comme on déshonore celle des rébelles.

Il n'étoit pas même néceſſaire d'avoir une patente du Prince, où d'être l'héritier d'un homme qui en avoit eu, pour être en droit d'aſpirer à un gouvernement. Dans un pays où il n'y a de nobleſſe héréditaire que celle du ſang royal, où il faut un acte du ſouverain pour ennoblir le fils même du grand Viſir, où le champ de la fortune eſt ouvert à quiconque a de l'eſprit ou du

courage

courage, où plus de la moitié des grands de l'empire ſont ſortis du plus vil état : dans ce pays, tout homme qui avoit de l'argent pouvoit avoir l'ambition de devenir Nabab. Dès que ſes intentions étoient publiques, des chefs de guerre indépendants, qui menoient leurs troupes où elles pouvoient ſubſiſter, venoient ſe ranger ſous ſes drapeaux. En peu de ſemaines il ſe trouvoit à la tête d'une nombreuſe armée. Si la fortune lui étoit favorable, la cour impériale ne manquoit jamais de ſe déclarer pour un homme qui ſouvent même n'attendoit pas ſon conſentement. Le mépris pour le chef de l'empire étoit porté ſi loin, qu'on contrefaiſoit ſes ordres. Les prétendus députés qui les portoient étoient reçus avec appareil. On s'humilioit, on ſe proſternoit devant eux. Ils remettoient publiquement leurs lettres de créance, & les Firmans dont ils ſe diſoient chargés. Cette comédie étoit néceſſaire pour ſe concilier l'eſprit des peuples. Ils conſervoient toujours un ſi grand reſpect pour le ſang de Tamerlan, qu'un uſurpateur n'auroit jamais eu d'établiſſement ſolide, s'il n'étoit parvenu à ſe faire regarder comme le favori du Prince dans le temps même qu'il prenoit les armes contre ſon autorité.

Ces guerres, celles que ſe faiſoient entr'eux, les Omrahs, les Rajas, dont l'ambition n'avoit plus de frein, entretenoient l'oppreſſion, les ravages & l'anarchie dans l'Indoſtan.

Ces calamités régnoient avec d'autant plus de force, qu'il n'étoit pas même aiſé d'en connoître les auteurs. Les ſecrets des Seigneurs Mogols ont toujours été impénétrables. Dans les temps les plus heureux, quand il s'agiſſoit d'affaires importantes, ils n'écrivoient qu'en termes équivoques; &

pour celles qui étoient odieuſes, ils ſe contentoient d'employer un agent obſcur, qu'ils déſavouoient s'il le falloit. Depuis que les défauts de leur gouvernement furent arrivés à leur dernier période, ils ajouterent à ces principes d'une politique exécrable, le poiſon & l'aſſaſſinat. Rien n'eſt ſi facile aux Princes de l'Inde, que d'ordonner & de cacher un meurtre dans leurs appartements. On n'y arrive que par des routes obliques, remplies d'affreux ſatellites chargés de veiller à la conſervation de leur maître, & de poignarder ceux qui lui font ombrage. Ces pratiques déteſtables devinrent ſi communes, qu'un homme ne pouvoit pas payer le dernier tribut à la nature, ſans qu'on attribuât ſa mort à ceux qui en retiroient un avantage viſible. Sous une autorité arbitraire, l'homme ne jouit point de ſa perſonne. Sous une autorité foible & chancelante, il ne jouit point de ſa vertu. Dans l'un & l'autre cas, les liens qui pouvoient l'attacher à l'ordre diſparoiſſent, & il s'abandonne à tous les crimes utiles.

Les troupes qui auroient pu arrêter le déſordre, l'augmentoient encore. Quoiqu'enrôlés au nom de l'Empereur, les ſoldats ne connoiſſoient que les Nababs, chargés de les payer ſur les revenus de leur gouvernement. Ceux-ci, qui ne comptoient gueres ſur l'attachement de ces corps raſſemblés ou liés par la vénalité, réformoient ceux dont ils croyoient n'avoir plus beſoin, les renvoyoient de leurs provinces privés de la ſolde qui leur étoit due ; & pour ſe mettre à couvert de leur reſſentiment, les faiſoient tailler en pieces par des troupes plutôt vendues à leur argent, qu'attachées à leurs ordres. Ceux même qui ne ſe portoient pas à ces excès, ne manquoient jamais de laiſſer enarriere une partie de la ſolde de leurs troupes.

Cette pratique étoit regardée généralement comme néceſſaire pour rendre fideles à leurs drapeaux des mercénaires raſſemblés de toutes les parties d'un empire deſpotique. Le premier ambitieux qui pouvoit & vouloit les payer n'avoit qu'à ſe préſenter pour faire une révolution. Indépendamment de ce danger, on couroit le riſque de les voir refuſer de marcher à l'ennemi, ou bien ſe battre négligemment. Leur inaction, leur découragement n'étoient que trop entretenus par la conduite des adminiſtrateurs chargés de veiller à la ſubſiſtance & au bon ordre de la milice. Un goût de luxe & d'oſtentation naturel aux Mogols, une certaine impuiſſance de réſiſter aux fantaiſies qui ſemblent naître d'un climat où toutes les ſenſations ſont vives & peu durables, la molleſſe & tous les vices qui la précedent ou qui la ſuivent, faiſoient ſacrifier à l'achat d'un joyau, d'un ornement de prix, un argent qui auroit ſuffi pour empêcher la défection totale d'une armée.

Des richeſſes accumulées dans l'Indoſtan pendant une longue ſuite de ſiecles, préſerverent pendant quelque temps ce malheureux pays d'un renverſement entier. Peu à peu ces tréſors diſparurent. Le découragement & la défiance en firent rentrer une partie dans les entrailles de la terre. Les troupes étrangeres appellées pour placer, pour affermir des uſurpateurs, en rapporterent beaucoup dans leur patrie. Le reſte ne ſe trouva plus que dans les mains des uſuriers, des courtiers avides. Pour l'en tirer, les Mogols pareſſeux, fiers & voluptueux, ſe ſervoient des Gentils, que leur caractere froid & infatigable rend d'excellents inſtruments d'oppreſſion. Quand leur prodigalité l'emportoit ſur les moyens que le miniſtre de leur tyrannie pouvoit leur fournir, ils

le mettoient à la torture pour l'obliger à révéler où il avoit caché ſes larcins. Si l'argent qu'on lui arrachoit étoit ſuffiſant pour les beſoins ou les caprices du moment, il étoit rétabli dans ſon poſte ; mais ſi ſon avarice ne rendoit pas aſſez à la tyrannie, il lui en coûtoit la tête : un autre avoit ſa place. Ces reſſources d'un gouvernement deſpotique, abſolu, perſonnel, avide, odieux & mépriſable, eurent enfin leur terme, & s'épuiſerent dans l'abyme de diſſipation, où la mauvaiſe adminiſtration avoit fait tomber la proſpérité publique.

Depuis bien des années, des milliers d'hommes périſſoient de faim & de miſere dans ces terres ſi fertiles. Le laboureur n'oſoit plus cultiver, & les tiſſerands, les ouvriers, les marchands abandonnoient leur commerce & leurs métiers. La fuite de ces malheureux interrompoit les travaux, faiſoit languir toutes les affaires. Ces calamités qui ravageoient depuis dix ans la plus grande partie de l'empire, alloient arriver à la côte de Coromandel. Elle avoit été préſervée juſqu'alors de ces fléaux terribles, par l'autorité du Souba du Decan, Nizam-Elmoulouk ; mais ce ſage gouverneur venoit de mourir. On prévoyoit avec chagrin que le commerce des étrangers dans l'Inde alloit tomber avec lui, que nos vaiſſeaux après un long ſéjour dans ces parages dangereux, ſeroient réduits à partir à vuide, ou avec de foibles, de mauvaiſes cargaiſons. Ce déſordre paroiſſoit devoir toujours augmenter, à moins que les peuples de l'Europe qui négocioient aux Indes ne parvinſſent à raſſembler dans un territoire qui leur ſeroit ſoumis un aſſez grand nombre d'ouvriers & de manufacturiers, pour leur fournir une partie conſidérable des marchandiſes dont ils avoient beſoin.

Telle fut l'idée de Dupleix. Elle étoit brillante & encore plus hardie. Les Européens, toujours heureux à la guerre contre les Indiens dans le temps de leurs premiers établiſſements, n'avoient jamais remporté d'avantage conſidérable contre les conquérants de l'Indoſtan. Pluſieurs épreuves, toutes malheureuſes, leur avoient perſuadé que les Mogols étoient des ennemis auſſi braves que formidables. Ces échecs multipliés les avoient accoutumés à ſouffrir les mêmes humiliations que les naturels du pays aſſujettis à la domination la plus deſpotique. Le moindre officier du plus petit Nabab traitoit ces étrangers avec hauteur, leur impoſoit des loix, leur extorquoit à ſon gré des ſommes conſidérables. S'ils oſoient réclamer quelquefois contre ces tyrannies, c'étoit avec une ſoumiſſion ſans bornes, c'étoit avec des préſents. On n'obtient jamais juſtice qu'à ce prix dans un gouvernement où le ſupérieur ne croit rien devoir à l'inférieur, où le Prince corrompt toujours par un vil intérêt ſes propres graces. Des garniſons ſans talent, ſans diſcipline, ſans ſubordination, diminuoient conſidérablement les bénéfices du commerce, ſans qu'on osât s'en ſervir pour arrêter le cours de ces vexations criantes. Parmi ce concours de circonſtances défavorables, les manafactures propres pour l'Occident avoient tellement augmenté de prix, & diminué de qualité, que les profits ſe réduiſoient inſenſiblement à rien.

Une ſituation ſi déſeſpérée faiſoit deſirer vivement un grand changement à toutes les puiſſances de l'Europe intereſſées au commerce de l'Inde. Dupleix fut le premier qui en vit la poſſibilité. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuſes, avec leſquelles il eſpéra de

ſe procurer, par des conquêtes rapides, des avantages plus conſidérables que les nations rivales n'en avoient obtenu par une conduite ſuivie & réfléchie.

Depuis long-temps il étudioit le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis ſur ces objets des lumieres qui auroient fait remarquer un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoiſſances, profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit ſe donner une influence principale dans les affaires de l'Indoſtan, en devenir l'arbitre. La trempe de ſon ame qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ſes réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il ſe diſpoſoit à jouer à ſix mille lieues de ſa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers; il ſoutint toujours que quand on parviendroit à lui démontrer qu'en combattant avec les peuples de l'Inde, on les mettroit en état de chaſſer de leurs provinces les nations étrangeres, il n'en entreprendroit pas moins ce qu'il méditoit. Les François, ajoutoit-il, étoient toujours aſſurés de recueillir long-temps le fruit de leur politique, de n'être que les dernieres victimes de l'inſtruction qu'ils auroient donnée. Peut-être la hardieſſe de ſes principes le mena-t-elle plus loin? Peut-être ſe dit-il à lui-même : Les peuples de l'Europe qui n'ont point de manufactures, s'habillent la plupart des étoffes de ſoie, des toiles de coton qu'on leur apporte des Indes. Si ces reſſources leur manquoient, ils auroient néceſſairement recours à la nation qui leur fourniroit des équivalents de meilleur goût, & à meilleur marché. Les productions de la France, celles de ſes colonies, la perfection de ſes deſſeins,

le penchant qu'on a à l'imiter, lui donneroient cet avantage de l'induſtrie ſur les nations rivales. Les François doivent donc regarder comme un des pivots de leur conduite, le projet de faire exclure avec eux de l'Inde toutes les puiſſances Européennes. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, Dupleix ne tarda pas à réduire ſa théorie en pratique. Il oſa diſpoſer de la Soubabie du Decan, de la Nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les ſacrifices qu'il exigeroit.

La Soubabie du Decan eſt une vice-Royauté compoſée des provinces qui formoient autrefois les royaumes de Golconde, de Narſingue & de Viſapour. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange, & peut être regardée comme la quatrieme partie de la domination Mogole. Sa premiere deſtination fut de veiller ſur les Nababs répandus dans l'étendue de ſa juriſdiction, de les remplacer lorſqu'ils mouroient, avant que la cour leur eût donné un ſucceſſeur, de recevoir de leurs mains les revenus annuels de la couronne. Les Nababs étoient tenus d'accompagner le Souba dans toutes les expéditions militaires, qui ne paſſoient pas l'étendue de ſon territoire, mais non au-delà de ces limites. Cette combinaiſon les rendoit dépendants de leur ſupérieur dans tout ce qui pouvoit ſervir aux intérêts de l'empire, & les laiſſoit en même-temps dans un état d'indépendance qui empêchoit le Souba de ſe ſervir de leurs ſecours pour braver le trône.

Cette grande place étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événements & de révolutions dont il ſeroit trop long de rendre compte, en mit en poſſeſſion, au commencement de 1751, Salabetzingue, un des fils du

dernier vice-Roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſements François répandus ſur la côte de Coromandel ; mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée ſur le territoire d'Arcate, a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le Nabab de cette riche contrée, qu'on crut néceſſaire de placer dans le gouvernement de cette province un homme ſur l'affection & la dépendance duquel on put entiérement compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb.

Pour prix de leurs ſervices, les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions du côté du midi, étoit l'iſle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette iſle longue & fertile, eſt célebre dans l'Inde par la grande pagode qui lui donne ſon nom, & qui eſt fortifiée comme tous les édifices deſtinés au culte public. Le temple eſt fermé par ſept enclos quarrés, renfermés les uns dans les autres, dont les murs ont trente-cinq pieds de hauteur, & quatre d'épaiſſeur. Ces enclos ſont à trois cents cinquante pieds de diſtance les uns des autres, & chacun a quatre portes chargées de figures emblématiques avec une haute tour au-deſſus. Le mur le plus intérieur a quatre lieues de circuit. Les chapelles ſont renfermées dans cette derniere clôture, & doivent le concours que la vénération leur attire à l'opinion généralement établie qu'on y conſerve l'image du dieu Witshnou, à laquelle le dieu Brama rendoit ſon culte. Un ſeul temple de cette eſpece, avec ces fortifications, les myſteres & les richeſſes qu'il renferme, eſt plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres diſperſés dans les villes avec

les ſacrifices, les cérémonies, les prieres, les diſcours que leur nombre, leur publicité, leur fréquente répétition expoſe au rebut des ſens fatigués, au mépris de la raiſon clairvoyante, à des profanations dangereuſes, ou à un oubli & un abandon que le clergé redoute encore plus que des ſacrileges. Les prêtres de l'Inde, auſſi ſages que ceux de l'Egypte, ont la politique de ne laiſſer pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'hiſtoire de ce temple, il y a apparence qu'un philoſophe ſavant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblêmes, la forme & la conſtruction de l'édifice, dans les pratiques ſuperſtitieuſes & les traditions particulieres à cet enclos, des ſources d'inſtructions, & des lumieres ſur l'hiſtoire des ſiecles les plus reculés. Des pélerins de tout l'Indoſtan y viennent chercher l'abſolution de leurs péchés, & ne ſe préſentent jamais ſans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore ſi conſidérables au commencement du ſiecle, qu'ils faiſoient ſubſiſter dans les douceurs d'une vie oiſive & commode, des Brames, qui, avec leurs familles, formoient une population de quarante mille ames. Leur ſituation, malgré la gêne d'une aſſez grande ſubordination, leur plaiſoit ſi fort, qu'ils ne quittoient jamais la tranquillité de leur retraite pour ſe jetter dans le tumulte des affaires d'état, & qu'ils n'ont jamais tiré le feu de l'autel pour incendier les provinces. Indépendammant des autres avantages que Scheringham offrit aux François, ils trouvoient à ſon voiſinage une poſition qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voiſins, & un empire abſolu ſur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand

ils le voudroient, des eaux néceſſaires pour la culture de ſes riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacun leur territoire d'un eſpace de dix lieues & de quatre-vingt villages. Si ces acquiſitions n'étoient pas auſſi conſidérables que celle de Scheringham pour la force politique, elles étoient bien plus avantageuſes au commerce.

Les unes & les autres paroiſſoient bien peu de choſe au prix du territoire qu'on gagnoit au nord. Il embraſſoit le Condavir, Mazulipatam avec ſes dépendances, l'iſle de Divy, & les quatre Carkars ou provinces d'Elour, de Montafanagar, de Ragimendrie & de Chicakol. Des conceſſions de cette importance rendoient les François maîtres de la côte de Coromandel & d'Orixa, dans un eſpace non interrompu de ſix cents milles depuis Medapilly juſqu'à Jaguernat, la pagode la plus renommée de l'orient. Ces pays ſont bornés par une chaîne de montagnes qui ſuit preſque la même direction que la côte de la mer dont elles ſont éloignées le plus ſouvent de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix milles, mais quelquefois ſeulement de trente. L'intérieur eſt peuplé de tiſſerands qui fabriquent des toiles propres pour l'Europe, fort ſupérieures à celles qui ſortent du reſte de l'Indoſtan, & que l'abondance des vivres leur permet de donner à meilleur marché. A la vérité, les François ne devoient jouir des quatre Carkars, qu'autant qu'ils entretiendroient au ſervice du Souba le nombre de troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit gueres. Leur ambition dévoroit d'avance les tréſors accumulés dans ces vaſtes contrées depuis tant de ſiecles. Cependant les nombreux & puiſſants Rajas qui partageoient ces ri-

cheſſes, devoient naturellement, du fond de leurs forts & de leurs forêts impénétrables, refuſer à des étrangers un tribut que l'empire même n'avoit jamais obtenu que les armes à la main. Les Anglois & les Hollandois, dont les comptoirs étoient ſitués ſur ce territoire, ne pouvoient pas conſentir à voir leur rival devenir leur maître, à lui payer des redevances, à n'avoir que le rebut des marchandiſes les plus recherchées. Le Souba lui-même rougiroit un peu plutôt, un peu plus tard, des ſacrifices que les circonſtances lui auroient arrachés, & il trouveroit quelque inſtant favorable pour les rétracter. Ces conſidérations, dont les ſuites ont ſi bien démontré la ſolidité, ne ſe préſenterent pas, ou l'on ne s'y arrêta pas aſſez pour en ſentir l'importance.

Les honneurs qu'on prodiguoit perſonnellement à Dupleix paroiſſoient devoir être encore une nouvelle ſource de proſpérités. On n'ignoroit pas que toute colonie étrangere eſt plus ou moins odieuſe; qu'il eſt dans les principes d'une politique judicieuſe de chercher à diminuer cette averſion, & que le plus puiſſant moyen pour arriver à ce but, eſt d'adopter autant qu'il eſt poſſible les uſages du pays où l'on veut vivre. Le penchant que le chef des François avoit pour le faſte Aſiatique, lui faiſoit goûter toutes ces conſidérations. Il fut au comble de la joie, lorſqu'il ſe vit revêtu du titre de Nabab. Cette qualité le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit juſqu'alors à mendier la protection. Il ſe voyoit un des principaux membres d'un grand empire, & en quelque maniere ſouverain. Une ſituation ſi favorable lui aſſuroit toutes les facilités qu'il pouvoit déſirer pour ſe faire des créatures parmi les principaux Maures, parmi les principaux Indiens,

& pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Toutes les dignités qu'il avoit reçues paroiſſoient concourir à l'agrandiſſement de la Compagnie ; mais celle dont on ſe promettoit de plus grands avantages, étoit le gouvernement de toutes les poſſeſſions Mogoles ſituées au ſud de la riviere de Khriſnha, c'eſt-à-dire, d'un terrein preſqu'auſſi étendu que la France entiere. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au Souba même.

Quoique ces arrangements faits par des marchands ne duſſent pas plaire naturellement à la cour de Delhy, on craignit peu ſon reſſentiment. Son impuiſſance devenoit tous les jours plus grande. Privée des ſecours d'hommes & d'argent, que les Soubas, les Nababs, les Rajas, ſes moindres prépoſés, ſe permettoient de lui refuſer, elle ſe voyoit aſſaillie de tous côtés.

Les Rajeputes, deſcendants de ces anciens Indiens que combattit Alexandre, chaſſés de leurs poſſeſſions par les Mogols, ſe ſont réfugiés dans des montagnes ſituées au centre de l'Indoſtan. Leurs diſſentions perpétuelles les empêchent d'entreprendre des conquêtes ; mais dans les courts intervalles de repos que leur laiſſent ces troubles domeſtiques, ils font des incurſions qui travaillent le corps épuiſé de l'empire.

Les Patanes ſont des ennemis encore plus redoutables. Ils habitent au pied du mont Immaüs, qui eſt une branche du Caucaſe, & ſont ſans difficulté les plus braves de tous les ſoldats Mahométans qu'on leve dans l'Indoſtan. La connoiſſance qu'ils ont de cette ſupériorité rend ceux qui ſont diſperſés au ſervice de différents prin-

ces, d'une audace & d'une violence extrême. De quelques crimes qu'ils ſe ſoient rendus coupables, on ne ſe détermine à les punir que rarement, & avec la plus grande circonſpection. L'eſprit de vengeance leur rend familier l'aſſaſſinat. Ils ne balancent gueres à ſe le permettre lorſqu'ils ſont en trop petit nombre pour lever l'étendart de la révolte : doublement redoutables à l'état, & comme ſoldats, & comme brigands. Le corps de la nation a ſecoué peu à peu le joug des Mogols depuis leurs derniers malheurs. Ses généraux ont même pouſſé il y a peu d'années leurs ravages juſqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Mais, de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas de plus redoutables que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque temps ſi célebres, occupoient, autant que l'obſcurité de leur origine & de leur hiſtoire permet de le conjecturer, pluſieurs provinces de l'Indoſtan, d'où ils furent chaſſés par les Mogols. Ils ſe refugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate juſqu'à la hauteur de Goa, & y formerent pluſieurs petits états indépendants les uns des autres, qui, avec le temps, ſe fondirent dans un ſeul. Leur chef fixa ſa demeure à Sattarah. Il régnoit ſur des provinces où l'on voyoit une culture floriſſante, des troupeaux nombreux, quelques manufactures. Ceux de ſes ſujets pour qui ces occupations paiſibles n'avoient nul attrait, ne reſpiroient que le brigandage. Cette paſſion devint contagieuſe. Bientôt la plupart porterent le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a ſecoué le joug des préjugés, ſans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Leur ambition ſe bornoit cependant à détrouſſer les ca-

ravanes, lorſque le Coromandel, preſſé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leurs ſecours. A cette époque, leur avidité prit un plus grand eſſor. On les vit ſortir en foule de leurs rochers, montés ſur des chevaux petits, mais robuſtes, faits à la fatigue, sûrs dans les plus mauvais chemins, accoutumés à ſe nourrir en marchant, des pâturages & des herbes qu'ils moiſſonnoient ſur pied, vivant comme leurs maîtres de pillage & de butin, ayant au-lieu de ſelle un panneau pareil à celui que le Maréchal de Saxe recommande ſi fortement. Un turban autour de la tête, une ceinture pour couvrir la nudité, un mauvais manteau jetté ſur les épaules pendant le jour, & ſervant de couverture pour la nuit, formoient tout l'équipage du cavalier. Ses proviſions conſiſtoient en un petit ſac de riz & en une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour toutes armes qu'un ſabre; mais d'une trempe ſi parfaite, que ceux d'Europe, au prix du ſien, n'étoient bons, diſoit-il, que *pour couper du beurre.* Obſervateurs rigides des deux points de la religion de Brama, qui leur interdiſoient de rien manger de ce qui avoit eu vie, & d'écraſer le plus vil inſecte, ces brigands croyoient ſur la foi de leurs prêtres, expier par le ſacrifice d'un buffle, le ſang de leur propre eſpece verſé dans leurs courſes, & les tortures affreuſes qu'ils faiſoient ſouffrir aux Mogols pour les forcer à déclarer où ils avoient enterré leur or.

Ces horreurs qui s'étendoient d'un bout de l'empire à l'autre, ne ſervirent de rien aux Princes qui en avoient fourni le prétexte. Ils furent forcés de ſubir le joug d'Aurengzeb; mais leur vainqueur vit les deux tiers de ſon regne empoiſonnés par ces cruelles dévaſtations. Le déſeſpoir de vaincre,

d'arrêter même des troupes irrégulieres qui laiſſoient toujours un déſert entre leur camp & celui de leur ennemi, & qui faiſoient juſqu'à quarante milles en un jour ſi elles y étoient forcées, le détermina à un traité qui auroit été honteux, ſi la néceſſités, plus forte que les préjugés, les ſerments & les loix, ne l'avoient dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaye, ou la quatrieme partie des revenus du Decan, Soubabie formée de toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans la peninſule.

Cette eſpece de tribut fut réguliérement payé tout le temps que vécut Aurengzeb. Après ſa mort, on le donna, on le refuſa, ſuivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le ſoin de le lever attira les Marattes en corps d'armée juſques dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. La décadence entiere de la puiſſance régiſſante augmenta leur audace. Ils firent trembler la cour de Delhy; ils dépoſerent des Empereurs; ils étendirent leurs frontieres; pluſieurs de leurs chefs ſe formerent loin de leur patrie des états indépendants. Les Rajas, les Nababs qui vouloient ſe rendre abſolus dans leurs gouvernements, les appellerent à leurs ſecours. On ne ſe diſſimuloit pas que cette cavalerie étoit une reſſource dangereuſe; elle ſoutient rarement une attaque vive; elle eſt tellement accoutumée au pillage, qu'elle ſe le permet juſques dans les pays qui l'ont armée pour leur défenſe; elle change ſouvent de parti pour des offres & des capitulations plus avantageuſes. Mais, d'un autre côté, c'eſt la cavalerie de l'Inde qui ſoutient le mieux la fatigue avec le moins de ſubſiſtance; celle qui ſait le mieux harceler un ennemi, & lui couper le mieux ſes vivres; celle enfin qui, par des mou-

vements d'une extrême rapidité, détruit le plus sûrement une armée battue & miſe en déroute.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec déſavantage contre tant d'ennemis acharnés à ſa ruine, Monſieur de Buſſy, qui, avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabat, ſa capitale, s'occupoit avec ſuccès du ſoin de l'affermir ſur le trône où il l'avoit placé. L'imbecillité du Prince, les conſpirations dont elle fut la cauſe, l'inquiétude des Marattes, des Firmans accordés à des rivaux, d'autres obſtacles traverſerent ſes vues ſans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paiſiblement que les circonſtances ne permettoient de l'eſpérer, & il le maintint dans une indépendance abſolue du chef de l'empire.

La ſituation de Chandaſaeb, nommé à la Nababie d'Arcate, n'étoit pas ſi heureuſe. On lui avoit ſuſcité un rival nommé Mametalikan. Leur nom ſervit de voile aux Anglois & aux François pour ſe faire une guerre vive. Les deux nations combattoient pour la gloire, pour la richeſſe, pour ſervir les paſſions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire paſſa ſouvent de l'un à l'autre camp. Les ſuccès auroient été moins variés, ſi le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractere d'inflexibilité, finiroit par donner la loi; mais on étoit bien aſſuré qu'aucun ne la recevroit tout le temps qu'il lui reſteroit un ſoldat ou une roupie pour ſe ſoutenir. Cet épuiſement même, malgré leurs efforts exceſſifs, paroiſſoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie des reſſources

que

que les plus habiles ne ſoupçonnoient pas. Il étoit manifeſte que les troubles ne ceſſeroient point dans le Carnate à moins que la paix n'y arrivât d'Europe, & on pouvoit craindre que le feu concentré depuis ſix ans dans l'Inde, ne ſe communiquât au loin. Les miniſtres de France & d'Angleterre diſſiperent ce danger en ordonnant aux deux Compagnies de ſe rapprocher. Elles firent un traité conditionnel, qui commença par ſuſpendre les hoſtilités dès les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entr'elles une égalité entiere de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la ſanction des cours de Londres & de Verſailles, lorſque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations.

La nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique ſeptentrionale ſe communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un temps où la ſituation des Anglois étoit très-fâcheuſe, & pouvoit le devenir encore davantage. Depuis quelque temps, il s'étoit introduit dans ces contrées éloignées un uſage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établiſſement Européen ſe permettoit de donner aſyle aux naturels du pays qui craignoient des vexations ou des châtiments. Les ſommes ſouvent très-conſidérables qu'il recevoit pour prix de cette protection, lui faiſoient fermer les yeux ſur le danger auquel il expoſoit les intérêts de ſes commettants. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoiſſoit cette reſſource, ſe réfugia chez les Anglois à Calicota pour ſe ſouſtraire aux peines que ſes infidélités avoient méritées. Il fut accueilli avec une diſtinction calculée ſur les préſents que ſes immenſes richeſſes

le mettoient en état d'offrir. Le Souba bleſſé, comme il le devoit être, ſe mit à la tête de ſon armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jetter la garniſon dans un cachot étroit où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en reſta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes ſommes à la garde qui étoit à la porte de leur priſon pour qu'on fît avertir le prince de leur ſituation. Leurs cris, leurs gémiſſements l'apprenoient au peuple. Il en étoit touché, mais perſonne ne vouloit aller parler au Souba. *Il dort*, diſoit-on aux Anglois mourants, & il n'y avoit peut-être pas dans le Bengale un homme qui penſât que pour ſauver la vie à un grand nombre de malheureux, il fallût ôter un moment de ſommeil à ſon tyran.

L'amiral Watzon, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une eſcadre, & le Colonel Clive qui s'étoit fort diſtingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à en venger leur nation. Ils ramaſſerent les Anglois diſperſés & fugitifs, ils remonterent le Gange dans le mois de décembre 1756, reprirent Calicota, s'emparerent de pluſieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complette ſur le Souba, qu'ils obligerent à un traité honteux.

Si les François avertis que les hoſtilités étoient commencées ſur la fin de l'année précédente entre leur patrie & l'Angleterre, avoient eu l'eſprit qui les animoit quelques années auparavant, ils n'auroient pas vu ces événements avec indifférence. Prévoyant que l'oppreſſion de Sourajah-doula décideroit leur perte, ils l'auroient aidé ſecretement de conſeils & de ſecours, ou même ouvertement, s'il eût fallu de toutes leurs forces. Une paſſion déplacée pour la paix leur fit

deſirer d'aſſurer par une convention formelle une neutralité que la crainte du gouvernement & l'intérêt réciproque des parties avoient fait obſerver juſqu'alors ſur les bords du Gange, ſans aucun engagement des parties. On la leur laiſſa eſpérer, tant qu'on craignoit qu'ils ne ſe joigniſſent aux naturels du pays. Lorſqu'on crut qu'ils n'étoient plus à temps, on les attaqua dans le centre de leur puiſſance, à Chandernagor. Cette place entraîna dans ſa chûte la ruine de tous leurs comptoirs. Le Souba, laiſſant percer le chagrin qu'il reſſentoit d'avoir imité l'inaction des François, fut détrôné, mis à mort, & remplacé par Meerjaffer, qui livra aux Anglois les immenſes tréſors de ſon prédéceſſeur, & ſes plus belles provinces.

Cette étonnante révolution conduite avec beaucoup de hardieſſe, de ſageſſe & de vivacité par deux hommes d'un mérite rare, eut des ſuites très-heureuſes. Elle mit les Anglois en état de faire paſſer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaiſſeaux à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de terre & de mer.

Ces forces, deſtinées à couvrir les établiſſements de leur nation, à détruire ceux de l'ennemi, étoient plus que ſuffiſantes pour ces deux objets. Il s'agiſſoit ſeulement d'en faire un uſage raiſonnable; & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en eſt bien ſenſible.

Avant le commencement des hoſtilités, la Compagnie poſſédoit aux côtes d'Orixa & de Coromandel, Mazulipatam, avec cinq grandes provinces, un arrondiſſement autour de Pondichery qui n'avoit eu long-temps qu'une langue de ſable, un territoire à-peu-près égal, près de Karikal, & l'iſle de Sheringham. Ces poſſeſſions, ſéparées les

unes des autres, formoient quatre maſſes principales. On leur trouvoit l'inconvénient de ne pas s'étayer mutuellement, de n'être pas ſuſceptibles d'une bonne adminiſtration à cauſe de l'éloignement des chefs, d'exiger de trop grandes dépenſes pour leur défenſe. Elles portoient l'empreinte de l'eſprit un peu découſu, & de l'imagination ſouvent giganteſque de Dupleix qui les avoit acquiſes.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix, qui rachetoit ſes défauts par de grandes qualités, avoit ramené les affaires au point de ſe faire offrir le gouvernement perpétuel de la province d'Arcate. Cet état, malgré l'inſtabilité des places & des affaires dans l'Indoſtan, avoit été gouverné ſucceſſivement par trois Nababs d'une même famille qui s'étoient accoutumés peu-à-peu à regarder leur ſouveraineté comme héréditaire. Cette perſuaſion les avoit empêché de ſe conduire dans leur adminiſtration avec cet eſprit de rapine & de deſtruction, qui eſt la ſuite naturelle d'une poſſeſſion incertaine & paſſagere. Ils avoient été plus loin. Voyant leurs revenus fondés en grande partie ſur la récolte des grains, qui dépend de la quantité d'eau qu'on amaſſe, pour ſuppléer au défaut de pluie dans la ſaiſon ſeche, ils avoient conſtruit de grands réſervoirs. Le progrès des manufactures avoit également fixé leur attention. La félicité générale avoit été la ſuite d'une conduite ſi douce & ſi généreuſe. Les revenus publics étoient montés à cinq millions de roupies. On en auroit donné la ſixieme partie à Salabetzingue, & le ſurplus ſeroit reſté à la Compagnie.

Si le miniſtere & la direction qui vouloient & ne vouloient pas être une puiſſance dans l'Inde,

avoient été capables d'une réſolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établiſſement. Seul, il devoit donner aux François une exiſtence inébranlable, un état ſerré & contigu, une quantité prodigieuſe de marchandiſes, des vivres pour l'approviſionnement de leurs places fortes, des revenus plus que ſuffiſants pour entretenir un corps de troupes qui les mettroit en état de braver la jalouſie de leurs voiſins, & la haine de leurs ennemis. Malheureuſement pour eux, l'Europe ordonna qu'on refusât l'Arcate, & les affaires reſterent ſur le pied où elles étoient avant cette propoſition.

La ſituation étoit délicate, & ne ſe ſoutenoit que par des reſſorts très-déliés. Peut-être n'y avoit-il que l'auteur du ſyſtême qui pût le défendre, ou à ſon défaut, l'officier célebre qui étoit entré le plus avant dans ſa confidence, qui avoit eu le plus de part à ſes combinaiſons. On en jugea autrement. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverſer un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des temps de troubles, & il publia ſes idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ſes réſolutions. Un mécontentement univerſel, la défiance, l'incertitude dans les opérations, des factions furent les ſuites de ces variations. Mais quand même il auroit régné un accord parfait parmi les eſprits; quand même la conduite du chef eût été auſſi ſuivie qu'elle fut folle & découſue, le changement ſeul du ſyſtême politique devoit entraîner la ruine des affaires.

L'évacuation de l'iſle de Sheringham fut la principale cauſe des malheurs de la guerre du

Tanjaor. On perdit Mazulipatam & les provinces du nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puiſſances du Carnate ne reſpectant plus dans les François le caractere de leur ancien ami le Souba du Dekan, acheverent de tout perdre en embraſſant d'autres intérêts. La conduite ſupérieure des Anglois ſur terre & ſur mer précipita les évènements. Après le 15 janvier 1761, qui fut l'époque de la reddition de Pondichery, il ne reſta pas à leur ennemi un pouce de terrein dans l'Inde.

Cette révolution, qui a étonné l'Europe & l'Aſie, avoit été prévue par les philoſophes qui ſuivoient les progrès de la corruption des mœurs Françoiſes, depuis la capitale de la métropole, juſques dans l'Amérique & l'Aſie. Elles avoient ſur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres avoient commencé un aſſez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduiſirent triomphant dans ſa capitale, & l'affermirent ſur le trône, les multiplierent & les augmenterent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, chercherent à ſe conſoler de leur malheur en réduiſant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la ſolde, parce qu'on leur en laiſſoit la manutention. Les commis, à qui ces reſſources étoient interdites, débitant les marchandiſes envoyées d'Europe, ne rendoient à la Compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui vendoient eux-mêmes fort cher celles qu'elle auroit dû recevoir de la premiere main. Ceux qui étoient

chargés de l'adminiſtration de quelque poſſeſſion, l'affermoient eux-mêmes ſous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification conſidérable ; ſouvent même ils retenoient tout le revenu de ces poſſeſſions, en ſuppoſant des violences & des ravages qui avoient rendu impoſſible le recouvrement. Toutes les entrepriſes, de quelque nature qu'elles fuſſent, s'accordoient clandeſtinement : elles étoient la proie des employés qui avoient ſu ſe rendre redoutables, ou de ceux qui jouiſſoient de plus de faveur & de fortune. L'abus ſolemnel aux Indes de faire & de recevoir des préſents à chaque traité, avoit multiplié les engagements ſans néceſſité. Les agents de la Compagnie ne craignoient pas de la précipiter dans ces dépenſes ruineuſes, parce qu'il leur en revenoit des ſommes immenſes, dont ils n'ont jamais rendu compte, quoique les loix de 1751 & de 1756 les y obligeaſſent formellement. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaiſſeaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richeſſe qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à ſon comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui ſur ce qu'ils voyoient, ſur ce qu'ils entendoient dire, vouloient paſſer en Aſie, dans l'eſpérance d'y rétablir leurs affaires, ou d'y continuer avec impunité leurs déréglements. La conduite perſonnelle des directeurs les mettoit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur tous ces déſordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, la conſidération qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les

poſtes les plus importants à des parents ſans mœurs, ſans application, ſans capacité ; on leur reprochoit de multiplier ſans ceſſe & ſans meſure le nombre des facteurs, pour ſe ménager des protecteurs à la ville & à la cour. On leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, ſoit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer, il fut par ſon aveuglement ou par ſa foibleſſe, complice en quelque ſorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même ſans injuſtice l'accuſer d'en avoir été la cauſe principale par les inſtruments foibles ou infideles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante que ſa corruption mettoit dans un auſſi grand danger que les armées & les flottes Angloiſes.

Le poids des malheurs qui accabloient la Compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation où elle ſe trouvoit en Europe. Ses finances étoient dans un déſordre extrême, & y avoient toujours été depuis ſon origine. Ses premiers fonds furent bientôt plus qu'abſorbés par des établiſſements faits ſans intelligence, par des répartitions prématurées, par des droits de préſence onéreux, par des intérêts exceſſifs, par des emprunts à la groſſe, à cinq pour cent par mois, qui emportoient au-delà des bénéfices de commerce. L'impuiſſance où elle ſe trouva ſouvent de continuer ſes expéditions, la détermina plus d'une fois à conſentir que des particuliers négociaſſent en concurrence avec elle.

Le ſyſtême qui parût la relever lui fit jetter un éclat funeſte, & ne lui donna point de force. A ſa chûte, elle ſe trouva avec des droits im-

menſes qui la rendoient odieuſe, & un revenu de trois millions qui lui provenoient de la vente excluſive du tabac qu'on lui avoit aliénée pour quatre-vingt-dix millions qui lui étoient dus, mais ſans aucun fonds. Le peu qu'elle put s'en ménager, fut employé à éteindre dans l'Inde quelques dettes de l'ancienne compagnie, & à payer les directeurs de ſes comptoirs, qui, depuis des temps infinis, ne recevoient pas leurs appointements. Son inaction la rendoit la fable de l'Europe. Elle en ſortit en 1726. La célébrité de ſes progrès étonna toutes les nations. L'eſſor qu'elle prenoit paroiſſoit devoir l'élever au-deſſus des Compagnies les plus floriſſantes. Cette opinion qui étoit générale, enhardiſſoit les actionnaires à ſe plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le tréſor du Prince s'enrichiſſoit de leurs dépouilles. Le profond myſtere, ſous lequel on enſeveliſſoit le ſecret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoſtilités entre la France & l'Angleterre en 1744, rompit le charme. Le miniſtere trop gêné dans ſes affaires pour donner des ſecours à la Compagnie, l'abandonna à elle-même. Sa ſituation devint alors publique. On vit avec étonnement prêt à s'écrouler ce coloſſe qui n'avoit point éprouvé de ſecouſſes, & dont tous les malheurs ſe réduiſoient à la perte de deux vaiſſeaux d'une valeur médiocre. La fureur de donner de la grandeur, de la force, de la magnificence à ſes établiſſements d'Aſie ; la paſſion de rendre ſon port de l'Orient rival de Breſt & de Portſmouth avoient porté ſur le bord du précipice une ſociété qui de quelques membres qu'elle fût compoſée, n'étoit après tout qu'un corps marchand.

Il ſeroit tombé malgré la reſſource d'un très-gros emprunt, ſi le gouvernement ne ſe fût reconnu en 1747 débiteur envers la Compagnie de cent quatre-vingt millions, dont il s'obligeoit à lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente excluſive du tabac, eſt un point ſi important dans ſon hiſtoire, qu'on ne le trouveroit pas aſſez éclairci, ſi nous ne reprenions les choſes de plus haut.

L'uſage du tabac introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La conſommation en étoit ſi bornée, que le premier bail, qui commença le premier décembre 1674, & qui finit le premier octobre 1680, ne rendit au gouvernement que cinq cents mille francs les deux premieres années, & ſix cents mille les quatre dernieres, quoiqu'on eût joint à cette ſuperfluité le droit de marque ſur l'étaim. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales juſqu'en 1691, qu'elle y reſta encore unie ; mais elle y fut compriſe pour un million cinq cents mille livres par an. En 1697, elle redevint ferme particuliere aux mêmes conditions juſqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de cent mille francs par an juſqu'en 1715. Elle ne fut renouvellée alors que pour trois années, dont les deux premieres doivent rendre deux millions, & la derniere deux cents mille livres de plus. A cette époque, elle fut élevée à quatre millions vingt mille livres par an ; mais cet arrangement ne dura que du premier octobre 1718, au premier juin 1620. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & reſta ſur ce pied juſqu'au premier ſeptembre 1721. Les particuliers en firent dans ce court intervalle de ſi grandes proviſions,

que lorſqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail qui étoit le onzieme devoit durer neuf ans, à commencer du premier ſeptembre 1721, au premier octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois treize cents mille livres, dix-huit cents mille francs pour la ſeconde année, deux millions cinq cents ſoixante mille francs pour la troiſieme, & trois millions pour chacune des ſix dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieu, parce que la Compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit quatre-vingt-dix millions portés au tréſor royal en 1717, demanda la ferme du tabac qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont les événements particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juſte, & des arrêts du conſeil du vingt-deux mars, du premier ſeptembre 1723 lui adjugerent ce qu'elle ſollicitoit avec une vivacité extrême.

Elle régit par elle-même cette ferme depuis le premier octobre 1723, juſqu'au trente ſeptembre 1730. Le produit durant cet eſpace fut de cinquante millions quatre-vingt-trois mille neuf cents ſoixante-ſept livres onze ſols neuf deniers, qui fait par an ſept millions cent cinquante-quatre mille huit cents cinquante-deux livres dix ſols trois deniers; ſur quoi il faut déduire chaque année pour les frais d'exploitation trois millions quarante-deux mille neuf cents ſoixante-trois livres dix-neuf ſols ſix deniers.

Ces frais énormes firent juger qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus conſidérable, ſeroit mieux entre les mains des fermiers généraux, qui la conduiroient avec moins de dépenſe, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres objets. La Compagnie leur en fit un bail pour

huit années. Ils s'engagerent à lui payer ſept millions cinq cents mille livres pour chacune des quatre premieres, & huit millions pour chacune des quatre dernieres Ce bail fut continué ſur le même pied juſqu'au mois de Juin 1747, & le Roi promit de tenir compte à la Compagnie de l'augmentation de produit lorſqu'elle ſeroit connue & conſtatée.

A cette époque, le Roi réunit la ferme du tabac à ſes autres droits, en créant & aliénant au profit de la Compagnie neuf millions de rente perpétuelle, au principal de cent quatre-vingt millions. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de quatre-vingt dix millions, pour l'excédent du produit de la ferme du tabac depuis 1738 juſqu'en 1747, & pour l'indemniſer des dépenſes faites pour la traite des negres, des pertes ſouffertes pendant la guerre, de la rétroceſſion du privilege excluſif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouiſſance du droit du tonneau, dont le payement avoit été ſuſpendu depuis 1731. Ce traitement paroît cependant inſuffiſant à quelques actionnaires qui ſont parvenus à découvrir que depuis 1758, il s'eſt vendu annuellement dans le royaume onze millions ſept cents onze mille livres de tabac, à trois livres quatre ſols la livre, quoiqu'il ne coûte d'achat que vingt-ſept francs le cent.

La nation penſe bien différemment. Elle a accuſé les adminiſtrateurs qui ont déterminé le gouvernement à ſe reconnoître débiteur de cent quatre-vingt millions envers la compagnie, d'avoir ſacrifié la fortune publique aux intérêts d'une ſociété particuliere. Un écrivain, qui examineroit de nos jours ſi ce reproche étoit ou n'étoit pas fondé, paſſeroit pour un homme oiſif; peut-être

nous permettra-t-on d'obſerver que ſi les protecteurs de la Compagnie avoient été moins aveuglés par leurs préventions, ils auroient procuré à la nation quelques dédommagements pour la dette immenſe qu'ils lui faiſoient contracter. Rien n'étoit plus facile : il n'auroit fallu pour cela que la dépouiller du monopole odieux qui faiſoit paſſer le caſtor du Canada dans les mains des Anglois ; rendre à l'état le Sénegal dont elle ne tiroit annuellement que ſept ou huit cents eſclaves ; décharger le gouvernement & le commerce du tribut extravagant qu'ils lui payoient pour la traite de Guinée ; la ramener enfin à l'eſprit de ſon inſtitution, & l'y retenir, ſans lui jamais permettre d'en franchir les bornes.

Ceux qui ont ſuivi la marche de la Compagnie ſont inſtruits que ſon commerce fut peu de choſe dans le dernier ſiecle. Des mémoires ſur leſquels on peut compter ſont foi, que, depuis 1664 juſqu'en 1684, il ne s'éleva pas en totalité au-deſſus de neuf millions cent mille livres. Ses progrès furent peu conſidérables dans la ſuite, parce que la France ne fut occupée que de l'ambition de reculer ſes frontieres. Il commença à prendre quelques accroiſſements après 1720 ; mais ce ne fut que cinq ou ſix ans après qu'il devint un objet important. On eſpéroit encore davantage de ſa fortune, lorſque deux guerres ruineuſes interrompirent ou ruinerent ſes opérations.

Il eſt prouvé que les ventes faites à l'Orient depuis 1726, juſques & y compris 1756, époque de la derniere guerre, n'ont monté qu'à 437, 376, 284 liv. On a gagné réguliérement de l'achat à la vente, cent deux pour cent depuis 1740 juſqu'en 1756 ; de ſorte qu'en ſuppoſant les bénéfices toujours les mêmes, les exportations d'argent

ont dû ſe réduire à 216, 522, 912 livres. Il ſeroit naturel de diſtraire de cette ſomme le produit des marchandiſes portées d'Europe en Aſie ; mais les troubles où la Compagnie s'eſt engagée ont plus fait ſortir de métaux de la métropole que l'exportation de ſes marchandiſes n'y en a retenu.

Si on veut examiner à combien s'eſt élevé le commerce annuel de la Compagnie durant cet eſpace de temps, on trouvera qu'il n'a pas paſſé 14, 108, 912 l. Des retours de vingt-quatre millions auroient été à peine ſuffiſants pour la ſeule conſommation du royaume, & ils auroient dû être beaucoup plus conſidérables pour pouvoir fournir aux beſoins des états voiſins.

Ces importantes conſidérations devoient fixer l'attention du gouvernement & des actionnaires au moment où le retour de la paix permettoit à la France de reprendre le commerce des Indes. Ce moment arriva ; mais la perte de tous les établiſſements de l'Inde, les événements qui l'avoient précédée, ceux qui l'avoient ſuivie, jetterent le déſeſpoir dans l'ame des actionnaires, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des moments qui devenoient tous les jours plus précieux pour agir, ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur étoit l'ame des délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient, lorſqu'un jeune négociant, d'un génie hardi & lumineux, ſe fit entendre. A ſa voix, les orages ſe calment, les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance ; il n'y a qu'un avis, & c'eſt le ſien. La Compagnie, que les eſprits ennemis de tout privilege excluſif deſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient

juré la ruine, eſt maintenue; & ce qui étoit indiſpenſable, on la reforme.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la Compagnie des Indes dans l'abyme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une que le public & les actionnaires regardoient depuis long-temps comme la ſource de toutes les autres, & ſur laquelle on inſiſta fortement dans ce moment de criſe où l'on n'avoit plus rien à ménager : c'eſt la dépendance, ou plutôt la ſervitude dans laquelle le gouvernement tenoit la Compagnie depuis près d'un demi-ſiecle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choiſi les directeurs. Elle jugea en 1730 que ce n'étoit pas aſſez de faire régir la fortune des actionnaires par des hommes indépendants d'eux, puiſqu'ils n'étoient point à leur nomination. Un commiſſaire du Roi fut introduit dans l'adminiſtration de la Compagnie. Dès-lors plus de liberté dans les délibérations, plus de relation entre les adminiſtrateurs & les propriétaires; aucun rapport immédiat entre ces mêmes adminiſtrateurs & le gouvernement. Tout ſe dirigea par l'influence, & ſuivant les vues du commiſſaire du Roi. Le myſtere, ce voile dangereux d'une adminiſtration arbitraire, couvrit toutes les opérations; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on aſſembla les actionnaires pour la premiere fois depuis vingt ans. On leur montra la vérité, parce qu'on n'avoit plus de reſſource à eſpérer dans le menſonge. Ils furent autoriſés à nommer des Syndics. On fit tous les ans une aſſemblée générale : on leur y communiqua un bilan, mais ce bilan n'étoit propre qu'à les égarer. Le Roi continua à nommer les directeurs, & au-lieu d'un commiſſaire qu'il avoit eu juſqu'alors dans l'adminiſtration de la Compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment il y eut deux partis. Chacun des commiſſaires forma des projets différents, adopta des protégés, & chercha à faire prévaloir ſes vues. Delà les diviſions, les intrigues, les délations, les haines dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent juſqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere ſi funeſte pour la nation.

Le miniſtere, frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troiſieme commiſſaire : il ne fit qu'augmenter le mal. On avoit vu le deſpotiſme régner lorſqu'il n'y en avoit qu'un ſeul, la diviſion lorſqu'il y en eut deux ; mais dès l'inſtant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put, & il n'y en avoit même qu'un en 1764, lorſque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la Compagnie à ſon eſſence en lui rendant ſa liberté.

Ils oſerent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la Compagnie, puiſque les actionnaires n'avoient pris aucune part à l'adminiſtration de leurs affaires ; qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile & pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le ſeroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & leurs adminiſtrateurs, entre les adminiſtrateurs & le gouvernement : que toutes les fois qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part & les repréſentations faites de l'autre recevroient néceſſairement en paſſant par ſes mains l'impreſſion de ſes vues particulieres & de ſa volonté perſonnelle ; en ſorte qu'il ſeroit toujours le véritable & l'unique adminiſtrateur de la Compagnie ; qu'un adminiſtrateur de cette nature, toujours ſans intérêt,

térêt, ſouvent ſans lumiere, ſacrifieroit perpétuellement à l'état paſſager de ſon adminiſtration & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une adminiſtration libre, choiſie par les propriétaires, éclairée par eux, agiſſant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit conſtamment toute idée de gêne & d'influence.

Ces raiſons furent ſenties par le gouvernement. Il aſſura à la Compagnie ſa liberté par un édit ſolemnel ; & ce même négociant qui venoit de lui donner une nouvelle exiſtence par ſon génie, forma un projet de ſtatuts proviſoires pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit que la Compagnie ne fût plus conduite par des hommes qui ſouvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs, que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également préſervée & de la ſervitude ſous laquelle elle gémiſſoit, & de l'eſprit de myſtere qui y perpétuoit la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les adminiſtrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouiſſent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'inſtruire du commerce dans des aſſemblées libres & paiſibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées juſtes de ce lien puiſſant de tous les peuples, & qu'il apprît en s'éclairant ſur les ſources de la proſpérité publique, à reſpecter le négociant qui la nourrit, ainſi qu'à mépriſer les profeſſions qui la détruiſent.

Les événements qui ont ſuivi ces inſtitutions ont paru dépoſer en faveur de leur ſageſſe. En quatre années qui ſe ſont écoulées ſous le régime de la liberté, l'adminiſtration nouvelle a liquidé

& payé moitié en contrats, moitié en argent, ſoixante millions de dettes contractées dans l'Inde pendant la derniere guerre, ou même dans des temps antérieurs. Elle a fait quatre expéditions ſucceſſives au moyen deſquelles les ventes ſe ſont ſucceſſivement élevées à un degré égal ou même ſupérieur à celui auquel elles étoient parvenues dans les temps de la plus grande ſplendeur de la Compagnie. La premiere, c'eſt-à-dire celle de 1766, a monté net à la ſomme de 14, 798, 336 liv.; celle de 1767 à la ſomme de 16, 913, 826 liv., & celle de 1768 à la ſomme de 24, 006, 506 liv.; en tout 55, 717, 608 liv. D'un autre côté, on a fait des réglements ſages pour les divers comptoirs, & l'on a rétabli l'ordre & l'économie dans différentes parties d'adminiſtration. Mais ces premiers ſuccès qui ont ſurpaſſé l'attente des actionnaires & du public, n'ont point changé eſſentiellement l'état de la Compagnie. On en jugera facilement par une expoſition exacte & préciſe de ſa ſituation actuelle.

Il exiſtoit avant 1764 cinquante mille deux cents ſoixante-huit actions. A cette époque, le gouvernement, qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné à la Compagnie le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, lui a ſacrifié les billets & les actions mêmes, les uns & les autres au nombre de onze mille huit cents trente-cinq, pour l'indemniſer des avances qu'elle avoit faites à l'état durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en eſt reſté que trente-huit mille quatre cents trente-deux. Le nombre s'eſt même trouvé réduit depuis à trente-ſix mille neuf cents vingt-une, & voici comment.

Les beſoins de la Compagnie ont fait décider

un appel de quatre cents francs par action. Trente-huit mille quatre cents trente-deux devoient produire la ſomme de 15, 372, 800 liv.; mais comme trente-quatre-mille quatre cents trente-deux actions ſeulement ont fourni l'appel, la Compagnie n'a reçu que 13, 772, 800 liv. L'édit qui a autoriſé l'appel a diviſé les actions en huit portions égales appellées huitiemes d'action, chacun deſquels huitiemes a un capital de huit cents livres produiſant dix livres par an. Cela doit s'entendre des actions qui ont ſatisfait à l'appel; car les quatre mille qui s'en ſont diſpenſées ne ſont réputées que pour cinq huitiemes d'action. Il réſulte de ce calcul que la Compagnie ne reſte chargée que de deux cents quatre-vingt quinze mille trois cents ſoixante-quatorze huitiemes; ce qui fait trente-ſix mille neuf cents vingt-une action entieres & ſix huitiemes.

Le dividende des actions de la Compagnie de France a varié comme celui de toutes les autres Compagnies, ſelon les circonſtances. Il fut de cent francs en 1722. Depuis 1723 juſqu'en 1745, de cent cinquante. Depuis 1746 juſqu'en 1749, de ſoixante & dix. Depuis 1750 juſqu'en 1758, de quatre-vingt. Depuis 1759 juſqu'en 1763, de quarante. Il ne fut que de vingt en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours étoient néceſſairement aſſujettis au haſard du commerce & au flux & reflux de l'opinion publique. Delà ces écarts prodigieux, qui tantôt élevoient, tantôt abaiſſoient le prix de l'action; qui de deux cents piſtoles la réduiſoient à cent dans la même année; qui la reportoient enſuite à dix-huit cents livres pour la faire retomber à ſept cents quelque temps après. Cependant au milieu de ces révolutions,

les capitaux de la Compagnie étoient preſque toujours les mêmes. Mais c'eſt un calcul que le public ne fait jamais. La circonſtance du moment le détermine, & dans ſa confiance comme dans ſa crainte, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement expoſés à voir leur fortune diminuée de moitié en un jour, ne vouloient plus courir les haſards d'une pareille ſituation. En faiſant de nouveaux fonds pour la repriſe du commerce, ils demanderent à mettre à couvert ce qui leur reſtoit de leur bien, de maniere que dans tous les temps, l'action eût un capital fixe & une rente aſſurée. Le gouvernement conſacra cet arrangement par ſon édit du mois d'août 1764. L'article 13 porte expreſſément, que pour aſſurer aux actionnaires un ſort fixe, ſtable & indépendant de tout événement futur du commerce, il ſera détaché de la partie du contrat de cent quatre-vingt millions qui ſe trouvoit libre alors, le fonds néceſſaire pour former à chaque action un capital de ſeize cents livres & un intérêt de quatre-vingt, ſans que cet intérêt & ce capital ſoient tenus de répondre *en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, des engagemeuts que la Compagnie pourroit contracter poſtérieurement à cet édit.*

Indépendamment de ces avantages qui ne doivent ſouffrir aucune altération, & qui ont mis les actions au nombre des dettes hypothécaires de la Compagnie, les actionnaires ont conſervé un intérêt général dans ſes propriétés & dans les bénéfices de ſon commerce, quels qu'ils puiſſent être. Cependant les actions n'ont point de faveur. Le peublic ne veut prendre aucune confiance en un établiſſement qui a été conſtamment ſi mal dirigé, qu'il a coûté des ſommes immenſes au gouverne-

ment & aux actionnaires, tandis que des inſtitutions ſemblables étoient ailleurs aſſez floriſſantes pour payer chérement la faveur de leur privilege excluſif. A cette conſidération, s'en joint une autre qui eſt d'un grand poids dans l'eſprit de beaucoup de ſpéculateurs. La fortune de la Compagnie, diſent-ils, n'a d'autre baſe qu'une créance bien ou mal fondée ſur l'état. Si le tréſor public eſt ſi obéré qu'il ne puiſſe pas long-temps faire face à tous ſes engagements, celui qu'il a pris avec la Compagnie ne ſera pas plus reſpecté que les autres; par conſéquent, les actions ne doivent pas avoir une plus grande valeur que les effets royaux. Inutilement veut-on leur faire obſerver que le miniſtere, quels que ſoient ſes embarras, eſt trop pénétré de l'importance du commerce des Indes, pour en procurer lui-même la chûte par une infidélité : ils répondent que la rente payée aux actionnaires n'a nul rapport avec ce commerce, qui ne s'eſt jamais fait, & qui ne ſe fera jamais qu'avec les fonds qui ſont en circulation.

Sans chercher à examiner juſqu'à quel point cette opinion eſt fondée, nous croyons devoir placer ici l'état détaillé des dettes hypothécaires de la Compagnie.

Elle paye un intérêt de deux cents cinquante-huit mille ſix cents vingt-cinq livres pour dix mille trois cents quarante-cinq billets qui reſtent de l'emprunt fait en 1745, au denier vingt-cinq. Un intérêt de quinze cents mille francs pour des promeſſes de paſſer contrat, créées en 1751 & 1755 au denier vingt. Un intérêt de neuf cents ſoixante-quatre mille neuf cents quatre-vingt-cinq livres pour diverſes promeſſes de paſſer contrat au denier vingt-cinq depuis 1764. Deux millions neuf cents cinquante-trois mille ſept cents quarante livres

pour trent-ſix mille neuf cents vingt-une actions & ſix huitiemes à quatre-vingt francs par action. Ces rentes ſont perpétuelles, & forment un total de cinq millions ſix cents ſoixante-dix-ſept mille trois cents cinquante livres, au capital de cent dix-huit millions trois cents ſoixante-onze mille neuf cents quarante-ſix livres.

Les rentes viageres ſont moins conſidérables. La Compagnie doit un million cent quarante-ſix mille trois cents ſoixante-huit mille livres pour la loterie compoſée de 1724. Neuf cents neuf mille trois cents ſoixante-une livres pour les rentes créées ſur deux têtes en 1748. Quatre cents ſoixante-dix mille ſix cents ſoixante-huit livres provenant de la loterie de 1765. Quatre cents dix-neuf mille cent deux livres d'un emprunt fait à neuf pour cent dans la même année. Cent vingt-neuf mille quatre cents livres pour des penſions ou quelques arrangements particuliers. Les rentes viageres en tout montent à trois millions ſoixante-quatorze mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf livres, qui, jointes aux cinq millions ſix cents ſoixante dix-ſept mille trois cents cinquante livres de rentes perpétuelles, élevent la dette de la Compagnie à huit millions ſept cents cinquante-deux mille deux cents quarante-neuf livres.

Il réſulte de ce calcul qu'il reſte à la Compagnie ſur ſon contrat de cent quatre-vingt millions, un revenu libre de deux cents quarante-ſept mille ſept cents cinquante-une livre, qui peut paroître ſuffiſant pour faire face aux prétentions encore mal éclaircies de quelques particuliers, & aux demandes de la Compagnie Angloiſe pour la nourriture des priſonniers François durant la derniere guerre.

Outre les dettes hypothécaires en perpétuel &

en viager, la Compagnie en a encore de deux natures. Les dettes anciennes, c'eſt-à-dire celles contractées avant l'époque du premier juillet 1764, montant à 12, 458, 678 livres, & les dettes contractées depuis le premier juillet 1764, montant à 69, 677, 860 livres, ce qui fait en tout 82, 136, 538 livres. Mais d'un autre côté la Compagnie a dans ſon commerce ou dans ſa caiſſe, ſoit en argent, ſoit en recouvrements à faire, 83, 113, 842 livres, ſomme ſuffiſante pour balancer la maſſe de ſes dettes anciennes & nouvelles.

Ses effets mobiliers & immobiliers s'élevent à environ vingt millions. Cette portion du bien de la Compagnie comprend ſon hôtel de Paris; trente vaiſſeaux en état de naviguer; les édifices de l'Orient & les munitions navales qu'ils renferment; treize cents quarante neuf têtes de Noirs reſtants aux iſles de France & de Bourbon; les bâtiments civils que la Compagnie à conſervés dans ces deux iſles, & ceux qui ont été reconſtruits aux Indes. On oublie tout ce que ces objets ont coûté pour les réduire à leur valeur actuelle.

Une propriété bien plus importante, c'eſt un fonds d'environ ſoixante millions, qui eſt actuellement hypothéqué ſur le contrat de cent quatre-vingt millions pour sûreté du payement de trois millions de rentes viageres que la Compagnie paye actuellement. Pour peu qu'on veuille faire attention au temps qui s'eſt écoulé depuis la conſtitution d'une partie de ces rentes, on ſentira que la propriété de ce fonds vaut au moins aujourd'hui trente millions ou quinze cents mille francs de rentes perpétuelles.

En récapitulant les divers articles qui conſtituent l'actif & le paſſif de la Compagnie, & en

évaluant les rentes viageres ſur le pied de dix pour cent, on trouvera que les dettes hypothécaires montent en capital à la ſomme de 149, 120, 936 livres, & les autres dettes anciennes & nouvelles à la ſomme de 82, 136, 538 livres ; ce qui porte le paſſif à 231, 257, 474 livres.

On trouvera d'un autre côté que le contrat de cent quatre-vingt millions, les fonds que la Compagnie a dans ſon commerce ou dans ſa caiſſe, ſoit en argent, ſoit en recouvrements à faire, montant à 83, 113, 842 livres, & ſes effets mobiliers & immobiliers eſtimés vingt millions, forment un total de 283, 113, 842 livres ; & en comparant ces deux réſultats, on trouvera définitivement que l'actif ſurpaſſe le paſſif de 51, 856, 368 livres.

Indépendamment de ces propriétés, la Compagnie jouit de quelques droits qui lui ſont extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce excluſif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des iſles de l'Amérique ſortît de ſon privilege en 1736. Il lui fut accordé en dédommagement une ſomme annuelle de cinquante mille francs qui lui eſt encore payée. Le gouvernement l'a dépouillée auſſi au mois de janvier 1767 du monopole du café de Moka, mais ſans lui donner aucune gratification.

Un an auparavant, il étoit arrivé une plus grande révolution dans les affaires de la Compagnie. Elle avoit obtenu en 1720 le droit de porter ſeule des eſclaves dans les colonies de l'Amérique. Le vice de ce ſyſtême ne tarda pas à ſe faire ſentir, & il fut décidé que tous les négociants du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une piſtole par tête de Negre aux treize livres qu'avoit accordé le

tréſor royal. En ſuppoſant que les iſles Françoiſes recevoient quinze mille Noirs par an, il en réſultoit un revenu de trois cents quarante-cinq mille livres pour la Compagnie. Cet encouragement qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faiſoit pas, a été ſupprimé ; mais il a été remplacé par un équivalent. On va voir comment.

La Compagnie, au temps de ſa formation, avoit obtenu une gratification de cinquante francs pour chaque tonneau de marchandiſes qu'elle exporteroit, & une gratification de ſoixante-quinze livres pour chaque tonneau de marchandiſes qu'elle importeroit. Le miniſtere, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des Nègres, a pouſſé la gratification de chaque tonneau d'exportation à ſoixante-quinze livres, & à quatre-vingt celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à ſix mille tonneaux, & on trouvera pour la Compagnie un produit de plus d'un million, en y comprenant les cinquante mille francs qu'elle reçoit pour les cafés.

En conſervant ſes revenus, la Compagnie a vu diminuer ſes dépenſes. L'édit de 1764 a fait paſſer la propriété des iſles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'eſt impoſé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arrangement, la Compagnie s'eſt trouvée déchargée de la dépenſe annuelle de deux millions; ſans que le commerce excluſif dont elle jouiſſoit dans ces deux colonies ait reçu la moindre atteinte.

Avec tant de moyens de proſpérité, la Compagnie languit & languira long-temps, parce qu'elle manque d'argent & de crédit. Le vuide de ſa caiſſe la met dans l'impoſſibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand qui ne fait pas

travailler ; & par ſon canal, à l'ouvrier, qui ne travaille pas ſans cet encouragement. On reſte dans l'inaction une partie de l'année. Les fonds arrivent : ils ſont diſtribués, & tout ſe reſſent de la précipitation avec laquelle on les emploie. La néceſſité d'expédier les vaiſſeaux dans un temps convenable, fait fermer les yeux ſur les vices de la fabrication. Cette facilité qui décrie en Europe les ventes Françoiſes, a encore une autre cauſe. L'impoſſibilité où l'on ſe trouve à la fin de chaque traité de ſolder avec les fourniſſeurs Indiens, met indiſpenſablement dans leur dépendance, ſans qu'on en ſoit moins obligé de leur payer un intérêt de douze pour cent pour toutes les ſommes qui leur reſtent dues.

Ce déſordre durera juſqu'à ce que la Compagnie ſoit en ſituation de laiſſer des fonds d'avance dans ſes comptoirs, & il paroît difficile, peut-être impoſſible dans la ſituation actuelle, qu'elle ſe les procure. Sous le régime de la liberté, elle auroit pu attendre plus de zele de la part de ſes actionnaires ; plus de confiance de la part du public ; mais ni le public, ni les actionnaires ne verſeront dans une entrepriſe de cette nature des fonds conſidérables, ſur la foi d'une adminiſtration, qui, depuis les nouvelles lettres patentes du mois de juin 1768, ne peut ni ſe diriger elle-même, ni ſe laiſſer diriger par les propriétaires, & qui, néceſſairement aſſujettie à l'influence d'un commiſſaire, doit faire craindre pour l'avenir les mêmes inconvénients qu'on a éprouvés par le paſſé. Comme tout ſon capital ſe trouve abſorbé, ou par les dettes qu'on a contractées, ou par le parti qu'on a bien ou mal pris d'aſſurer aux actionnaires une rente fixe, il ne lui reſte aucune ſûreté à donner à des prêteurs. Nous n'ignorons

pas qu'à la rigueur, elle pourroit aliéner ce que l'extinction des rentes viageres laiſſe à ſa diſpoſition, & qui, ſelon toutes les probabilités, doit s'élever annuellement à cinquante mille francs; mais nous doutons beaucoup que les propriétaires de l'argent fiſſent des prêts conſidérables ſur cette hypotheque.

Si on cherchoit à les tenter par l'appas ſéduiſant d'un fort intérêt, ils ſeroient ramenés à leur défiance naturelle par les révolutions arrivées dans le commerce qui ne peuvent plus faire eſpérer les mêmes profits, par les obſtacles de toute nature qu'il éprouve, & qui ne permettent pas d'élever les ventes au-deſſus de vingt ou vingt-cinq millions, tandis qu'il faudroit les porter à trente ou trente-cinq, pour donner à la conſommation qui ſe fait dans le royaume des marchandiſes d'Aſie, & à l'exportation qui peut s'en faire au-dehors, toute l'étendue dont ces objets ſont ſuſceptibles.

Ils ſeroient encore ramenés à leur défiance naturelle par l'obligation où eſt la Compagnie d'approviſionner les iſles de France & de Bourbon pour acquitter les devoirs de ſon privilege, tandis que ces iſles, ſi l'on en excepte pour environ un million de café, n'ayant que des lettres de change ſur les tréſoriers des colonies, à donner en payement des marchandiſes d'Europe qu'on leur apporte, il en réſulte pour la Compagnie la néceſſité de faire ſucceſſivement des avances de douze ou quinze millions, & d'acquérir ſur le Roi une créance que les circonſtances publiques rendent toujours incertaine, ſoit pour la nature, ſoit pour l'époque du payement.

Un autre principe de défiance très-fondé naît de l'énormité des dépenſes auxquelles la Compa-

gnie eſt aſſujettie. Nous ne prétendons pas dire qu'elles ne ſoient pas néceſſaires, qu'elles ne ſoient pas même en général réglées avec économie : mais elles s'élevent à huit millions par an, ſuivant les derniers relevés qui en ont été faits ; & elles peuvent même ſe porter plus loin, la Compagnie étant chargées des dépenſes de ſouveraineté, dépenſes qui, par leur nature, ſont ſuſceptibles de s'étendre & de s'accroître à l'infini, ſuivant les vues politiques du gouvernement qui eſt l'unique juge de leur néceſſité & de leur importance.

Ce ſont toutes ces circonſtances qui nous font penſer, que, ſi le Roi ne ſe charge pas des dépenſes de ſouveraineté, que s'il ne prend pas des arrangements qui rendent l'approviſionnement des iſles de France & de Bourbon moins onéreux pour la Compagnie, que s'il ne lui aſſure pas de nouveau & d'une maniere plus inviolable toute la liberté qui fait l'eſſence d'une entrepriſe de commerce, celui de la Compagnie dépérira tous les jours, & finira par s'anéantir. Ces changements, qui ne ſont au fonds que le retour à l'ordre naturel, deviennent encore plus indiſpenſables pour mettre la Compagnie en état de ſurmonter les obſtacles de toute nature qui naiſſent de la ſituation où elle ſe trouve dans l'Inde.

Ce corps a eu pendant quelques années dans les mers d'Aſie des poſſeſſions immenſes, que, ſur la foi de ſes agents, il croyoit une ſource intariſſable de richeſſes. On le flattoit que quelque extenſion qu'il voulût donner à ſon commerce, il ne ſeroit plus obligé d'envoyer des métaux dans l'Orient. Il eſt démontré aujourd'hui que le Condavir & les quatre Cerkars qui formoient ce grand territoire dont on attendoit tant de tréſors,

n'ont rendu durant les cinq ans qu'on les a occupés, que treize millions ſept cents ſoixante-treize mille quatre cents ſoixante-ſix roupies, & que leur adminiſtration ou leur défenſe en ont coûté quatorze millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille ſix cents quatre-vingt-quatre. La dépenſe a donc excédé le revenu d'un million deux cents vingt-ſix mille deux cents dix-huit roupies. A quoi il faut ajouter les frais ſupportés par la Compagnie pour le tranſport ou le renouvellement des hommes dans ces régions éloignées, & environ douze cents mille francs qu'il a fallu payer à M. de Buſſy, que ſes négociations, appuyées par les troupes dont il avoit le commandement, avoient mis à portée d'obtenir la premiere des cinq provinces en 1752, & en 1753 les quatre autres.

Les calculs qu'on vient de voir, & dont aucun homme inſtruit ne conteſtera la juſteſſe, ſont bien propres à conſoler la Compagnie de la perte qu'elle a faite de la grande acquiſition dont nous avons parlé, & de quelques autres qui ne lui étoient pas moins à charge. Les Anglois ont profité de leur ſupériorité pour la réduire au territoire qu'elle poſſédoit avant 1749; ce qu'on peut regarder comme un avantage; mais ce qui eſt un mal peut-être irréparable, ils ne lui ont reſtitué en 1763 ſes établiſſements que totalement détruits. Parcourons rapidement ces ruines, en commençant par le Malabar, où elle n'avoit qu'une colonie.

Entre le Canara & le Calicut eſt une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue ſur la côte, & ſept ou huit au plus dans les terres. Le pays eſt beau quoiqu'inégal, couvert de bois preſque juſqu'au ſommet des montagnes, mais ſur-tout de

cocotiers & de poivriers qui font ſa richeſſe. Il eſt partagé en pluſieurs petits diſtricts ſoumis à des Seigneurs Indiens, tous vaſſaux de la maiſon de Colaſtry. Le chef de cette famille Bramine peut bien porter ſon attention ſur ce qui regarde le culte des Dieux; mais il eſt reçu de temps immémorial, qu'il ſeroit au-deſſus de ſa dignité de ſe livrer à des ſoins profanes, & c'eſt ſon plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'empire eſt partagé en deux provinces. Dans la plus conſidérable, nommée l'Irouvenante, on voit le comptoir Anglois de Tallichery, & le comptoir Hollandois de Cananor. Ces deux nations s'en partagent le poivre, de maniere que la premiere en tire ordinairement quinze cents mille livres peſant, & qu'il n'en reſte gueres que cinq cents mille pour ſa rivale.

C'eſt dans la ſeconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François s'établirent en 1725, l'épée à la main, ſur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinſſent du ſeul Prince qui régiſſoit ce canton, le commerce excluſif du poivre. Une faveur ſi marquée donna naiſſance à une colonie, qui, ſans compter la garniſon & une vingtaine d'ouvriers Européens établis dans le pays, renfermoit ſix mille Indiens dont les deux tiers étoient chrétiens. Outre les occupations que la Compagnie donnoit à ces habitants paiſibles, ils avoient trois cents jacquiers, ſix mille trois cents cinquante cocotiers, deux mille quatre cents ſoixante arrequiers, huit cents cinquante poivriers; ce qui leur faiſoit un revenu annuel de douze à treize mille roupies. Telle étoit cette poſſeſſion, lorſque les Anglois s'en rendirent maîtres en 1760.

L'eſprit de deſtruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les ſuivit à Mahé. Leur projet étoit d'en démolir les maiſons pour diſperſer les habitants. Le ſouverain du pays s'oppoſa à cette politique, & il fut aſſez heureux pour être écouté. Tout fut ſauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur établiſſement, les François ont trouvé les choſes telles à peu près qu'ils les avoient laiſſées. Il leur convient d'aſſurer leur état, il leur convient de l'améliorer.

Mahé eſt dominé par des hauteurs placées à des diſtances inégales ſur leſquelles on avoit élevé à grands fraix cinq forts qui n'exiſtent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages; il faut les diminuer pour pouvoir réduire la garniſon qui étoit autrefois de quatre cents hommes; mais il eſt indiſpenſable de prendre quelques précautions. On ne doit pas reſter perpétuellement expoſé à l'inquiétude & aux caprices des Naïrs qui ont été autrefois tentés de détruire, de piller la colonie, & qui pourroient bien l'être encore pour ſe jetter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne ſont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des poſtes que la ſûreté de l'intérieur exige, on a beſoin de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, ils infeſtent la mer Malabare par leurs pirateries. Tous les bâtiments, à l'exception des Anglois, ſont attaqués par eux. Ces brigands tentent même des deſcentes par-tout où ils comptent faire du butin. Mahé ne ſeroit pas à l'abri de leurs entrepriſes, s'il y avoit de l'argent ou des marchandiſes ſans défenſe, qui puſſent exciter leur cupidité.

La Compagnie ſe dédommagera aiſément de

la dépenſe qu'exigeront les conſtructions que nous jugeons néceſſaires, ſi elle conduit ſon commerce avec l'intelligence & l'activité qu'on a droit d'attendre d'elle. Son comptoir eſt le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays lui en fournira au moins deux millions cinq cents mille livres peſant. Ce qu'elle n'en vendroit pas en Europe, elle l'envoyera en Chine, dans la Mer rouge & dans le Bengale. L'entretien de ſa colonie, qui lui coûtoit annuellement environ cent trente mille roupies, & qu'elle peut aiſément réduire à quatre-vingt-dix mille, ne ſera que peu ſenſible, lorſqu'elle prendra la récolte entiere. Dans cet arrangement, la livre de poivre ne lui coûtera que douze ſols, & elle la vendra en Europe de vingt-cinq à trente.

Ce bénéfice conſidérable par lui-même, eſt ſuſceptible d'augmentation par celui qu'on pourra faire ſur les marchandiſes d'Europe qu'on portera à Mahé. Les ſpéculateurs auxquels ce comptoir eſt le mieux connu, jugent, qu'il ſera aiſé d'y débiter annuellement quatre cents milliers de fer, deux cents milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fuſils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres & grapins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une aſſez grande quantité de vif-argent, & environ deux cents barriques de vin ou d'eau-de-vie pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois de Tallichery. Ces objets réunis produiront au moins cent ſoixante mille roupies, dont ſoixante-quatre mille ſeront gain, en ſuppoſant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'eſt qu'elle entretiendra toujours dans ce comptoir des fonds qui le mettront en état de ſe procurer le poivre, le

carda-

cardamone ; le ſandal dans les ſaiſons de l'année où ces productions ſont à meilleur marché. Si, comme le projet en paroît formé, on peut parvenir à attirer à Mahé les navigateurs du golfe Perſique, ce port doit devenir un marché important.

Le plus grand obſtacle que le commerce peut trouver à s'étendre, c'eſt la douane établie dans la colonie. La moitié de cet impôt gênant appartient au ſouverain du pays, & a été toujours un principe de diſſention. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réuſſi à ſe procurer de la tranquillité. On pourroit comme eux ſe rédimer de cette contrainte pour une rente fixe & équivalente. Jamais le Prince ne tiendroit contre quelques préſents faits à propos, ſi on avoit l'attention de lui payer les ſommes qu'il a prêtées, & le tribut auquel on s'eſt engagé pour vivre paiſiblement ſur ſes poſſeſſions. Il n'eſt pas ſi aiſé de diſpoſer favorablement les choſes dans le Bengale.

La France s'eſt obligée par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaſte contrée. Les Anglois, qui, ſous le titre modeſte de fermiers, y exercent la ſouveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de cette dure loi qu'ils ont impoſée ; ainſi Chandernagor, qui, avant la derniere guerre, comptoit environ ſoixante mille ames, & qui n'en a gueres aujourd'hui que la moitié, eſt, & ſera toujours un lieu entiérement ouvert, quoique ſon entretien coûte trois cents cinquante mille roupies, & que ſon revenu ne ſoit que de trente mille.

A ce malheur d'une ſituation précaire, ſe joignent des vexations de tous les genres. Peu con-

tents des préférences que leur aſſure une autorité ſans bornes, les Anglois ſe ſont portés à des excès criants. A leur inſtigation, les naturels du pays ont inſulté les loges Françoiſes. Ils en ont fait enlever les ouvriers qui leur convenoient. Les toiles deſtinées à la Compagnie de France ont été déchirées ſur le métier même. Il a été publiquement ordonné à toutes ces manufactures de ne travailler que pour eux pendant trois mois. Leurs cargaiſons qui deviennent tous les jours plus conſidérables, doivent, diſent-ils, être choiſies & completées avant qu'on ne puiſſe rien détourner des atteliers. On a forcé le Souba de défendre aux particuliers des autres nations de faire aucun commerce, quoique toutes les capitulations leur en euſſent aſſuré le droit. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis de faire un dénombrement exact des tiſſerands, & de ſe contenter enſemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit ſeul du reſte, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a pouſſé ſes prétentions juſqu'à vouloir que ſes facteurs puſſent acheter dans Chandernagor même; & il a fallu ſe plier à cette hauteur pour ne ſe pas voir exclu des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abuſé de l'injuſte droit de la victoire, qu'il ſembleroit intéreſſer les gouvernements à faire des efforts, & les philoſophes mêmes des vœux pour la ruine de ſa liberté, ſi les peuples n'étoient cent fois plus oppreſſeurs & plus cruels encore ſous l'autorité d'un ſeul homme que dans les propriétés d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude.

Les moyens que les agents de la Compagnie de France mettent en uſage pour lutter contre tant de difficultés, ſont aſſurément très-ſages. Ils

ont réformé les marchands Indiens avec leſquels on contractoit à des conditions énormes, & leur ont ſubſtitué des hommes de confiance qui fourniſſent les marchandiſes aux prix des manufactures, moyennant une commiſſion de trois pour cent. Ils ont aſſuré au corps dont ils conduiſent les affaires, les toiles qui ſe fabriquent dans Chandernagor même, & qui étoient autrefois abandonnées aux particuliers, quoique ce fût un objet de grande importance. Enfin, ils ont cherché à diminuer les vexations & à remplir les ordres qui leur venoient d'Europe, en achetant des chefs mêmes des comptoirs Anglois une partie de ce qui devoit entrer dans leurs envois. Malgré ces précautions, les cargaiſons qui arrivent en France ſont cheres, foibles, tardives, de mauvaiſe qualité, & il faut que ſa Compagnie abandonne le Bengale, ou qu'elle y périſſe, à moins qu'elle ne change Chandernagor contre Chatigam.

Chatigam eſt ſituée ſur les confins d'Arrakan. Les Portugais, qui, dans le temps de leur proſpérité, cherchoient à occuper tous les poſtes importants de l'Inde, y formerent un grand établiſſement. Ceux qui s'y étoient fixés, ſecouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fut paſſée ſous la domination Eſpagnole, & ſe firent corſaires plutôt que d'être eſclaves. Ils déſolerent long-temps par leurs brigandages les côtes & les mers voiſines. A la fin les Mogols les attaquerent, & éleverent ſur leurs ruines une colonie aſſez puiſſante pour empêcher les irruptions que les peuples d'Arrakan & du Pegu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obſcurité, & n'en eſt ſortie qu'en 1758, lorſque les Anglois s'y ſont établis.

Le climat en eſt ſain, les eaux excellentes, &

les vivres abondants. L'abord eſt facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'iſle de Sandiva lui forment un aſſez bon port. Les rivieres de Barrempoeter & de l'Ecki, qui ſont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ſes opérations de commerce. Si elle eſt plus éloignée de Patna, de Caſſimbazar, de quelques autres marchés que les colonies Européennes de la riviere d'Ougly, elle eſt plus proche de Jougdia, de Daka, de toutes les manufactures du bas Fleuve. Il eſt indifférent que les grands vaiſſeaux puiſſent ou ne puiſſent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puiſque la navigation intérieure ne ſe fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoiſſance de ces avantages eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigam, nous penſons qu'à la derniere paix elle l'auroit cédé aux François pour être débarraſſée de leur voiſinage, de leur concurrence dans les lieux pour leſquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous préſumons même qu'elle ſe ſeroit déſiſtée pour Chatigam des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment ſur ſes poſſeſſions un opprobre plus nuiſible qu'on ne croit aux ſpéculations de commerce. C'eſt une poſſeſſion libre. La mer, les voyages, les riſques & les viciſſitudes de la fortune, tout lui inſpire l'amour de l'indépendance. C'eſt-là ſon ame & ſa vie. Dans les entraves elle languit; elle meurt. L'occaſion eſt peut-être favorable pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblements de terre qui ont renverſé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroiſſent les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédilection. Si nous ne nous trompons, Chati-

gam, avec cet inconvénient, vaut mieux pour la Compagnie de France, que Chandernagor dans l'état où elle eſt obligée de le laiſſer. Sa ſituation au Coromandel n'eſt pas ſi gênée.

Au nord de cette immenſe côte, elle occupe Yanon dans la province de Reginendrie. Ce comptoir ſans territoire, ſitué à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois floriſſant. De fauſſes vues le firent négliger vers l'an 1748. On s'en occupe aujourd'hui ſérieuſement, & il s'y achete chaque année pour deux cents mille roupies de marchandiſes. Ce commencement de proſpérité doit augmenter avec le temps, parce que la fabrication des toiles, des bonnes, des belles toiles, eſt très-conſidérable dans le voiſinage. Quelques expériences heureuſes prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y ſeroit plus lucratif, ſi l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établiſſement à deux milles ſeulement de celui des François.

Cette concurrence eſt bien plus funeſte encore à Mazulipatam. La Compagnie de France, réduite dans cette ville qui reçut autrefois ſes loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas ſoutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de ſortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la ſouveraineté ; auſſi toutes les ſpéculations des François ſe bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles pour la valeur d'environ cinquante mille roupies. Il faut ſe former une autre idée de Karikal.

Cette ville, ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram, qui peut rece-

voir des bâtiments de cent cinquante tonneaux, fut cédée en 1738 à la Compagnie, par un Roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies, avant la priſe de poſſeſſion, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un Nabab, nommé Sander-Saheb, alla attaquer la place avec ſon armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonſtances, le Prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ſes oncles, & ſon ſucceſſeur qui avoit hérité de ſes ennemis comme de ſon trône, voulut ſe concilier une nation puiſſante en la confirmant dans ſa poſſeſſion. Il lui conſeilla même de s'y fortifier. On ne déféra que trop à ſes avis. Karikal devint un fort quarré avec des ravelins devant chaque courtine, une fauſſe braye demi-circulaire, un foſſé plein d'eau, un chemin couvert paliſſadé, & un glacis avec des logements à l'épreuve de la bombe pour cinq cents hommes. Tous ces ouvrages coûterent deux millions quatre cents quarante-cinq mille ſix cents livres. Il ne reſte plus maintenant qu'un ſouvenir amer de tant de folles dépenſes faites ou ordonnées dans la chaleur du premier enthouſiaſme. Les Anglois, s'étant rendus maîtres de la place, en ont fait ſauter les fortifications, ainſi que les maiſons des Européens & des principaux Indiens attachés au ſervice de la Compagnie. Le reſte de la ville a été conſervé & reſtitué aux François qui y ſont rentrés dans le mois d'avril 1765.

Dans l'état actuel, Karikal eſt un lieu ouvert qui peut avoir quinze mille habitants, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs & des toiles propres à l'uſage des naturels du pays. Son territoire, conſidérablement augmenté par les ceſſions qu'avoit faites en 1749 le Roi de Tanjaour, eſt redevenu ce qu'il étoit dans les premiers temps,

de deux lieues de long ſur une dans ſa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la ſeule digne d'attention ſe nomme Tiroumale Rayenpatnam. Elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. L'induſtrie des Indiens qui forment le plus grand nombre de ces habitants, eſt de faire & de peindre des Perſes médiocrement fines, mais très-convenables pour Batavia & pour les Philippines. Les Choulias Mahométans ſont tous négociants, & ont de petits bâtiments avec leſquels ils font le commerce de Ceylan & le cabotage.

La Compagnie peut tirer tous les ans de cette colonie deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approviſionnement de Pondichery, dont elle n'eſt éloignée que de vingt-deux lieues. Sa ſituation au vent de cette importante place, la met à portée les deux tiers de l'année d'y faire paſſer en temps de guerre des vivres que fourniſſent abondamment les pays voiſins, & toutes les eſpeces de ſecours qui arrivent d'Europe. Ses revenus couvrent d'ailleurs ſes dépenſes.

Toutes les marchandiſes achetées à Karikal, à Mazulipatam, à Yanon, ſont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établiſſements François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencements furent ſi foibles, acquit avec le temps, de la grandeur, de la puiſſance & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Elles étoient formées par quatre mille ſept cents maiſons preſque généralement bâties de brique & couvertes de tuile. Celles qu'occupoient les naturels du pays avoient des cours remplies de vingt-cinq

mille cocotiers qui donnoient un revenu de ſoixante mille roupies, & dont le cœur pouvoit fournir dans le beſoin une nourriture ſalutaire, comme on l'éprouva dans le blocus de 1760. Une moſquée, deux pagodes, deux égliſes & le gouvernement regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des édifices publics dignes d'attention. La citadelle réguliere, mais trop petite, conſtruite en 1704, ſe trouvoit au centre de la ville par la liberté qu'on avoit laiſſée aux particuliers de bâtir tout autour : ainſi devenue inutile à la défenſe des habitants, elle ne ſervoit plus que de magaſin. Pour ſuppléer à ſon impuiſſance, les trois côtés de Pondichery qui regardoient les terres, avoient été entourés d'un mur & d'un rempart flanqués de onze baſtions, avec deux demi-baſtions aux extrêmités les plus proches de la mer. Tous ces ouvrages avoient un foſſé avec un glacis imparfait en quelques endroits. Le côté de la rade étoit défendu par des batteries baſſes, capables de contenir cent pieces de canon.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit ſoixante-dix mille habitants. Environ quatre mille étoient Européens, Metis ou Topaſſes. Il y avoit au plus dix mille Mahométans, le reſte étoient des Indiens dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres de dix-ſept ou dix-huit caſtes différentes. Trois aldées établies ſur le territoire pouvoient contenir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorſque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruiſirent de fond en comble, & en chaſſerent tous les habitants. D'autres examineront peut-être ſi le droit barbare de la guerre pouvoit juſtifier toutes ces horreurs, & s'il eſt

permis de tout ſaccager pour tout envahir. Nous détournerons les yeux de ces cruautés d'un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la réſolution que la Compagnie de France a priſe de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de ſon commerce. Tout juſtifie la ſageſſe de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ſont établies ſur la côte de Coromandel, a ſur elles l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaiſſeaux peuvent mouiller près du rivage par quatre ou cinq braſſes d'eau ſous la protection du canon de la place contre les eſcadres ennemies. Son territoire d'environ trois lieues de long ſur une de large, n'a qu'une bande étroite d'un ſable ſtérile ſur la côte : le reſte eſt propre à la culture du riz, des légumes & d'une racine nommée Chaya, qui fait les couleurs. Les foibles rivieres d'Ariancoupram & d'Archiouac qui traverſent le pays, ne ſont d'aucune utilité pour la navigation ; mais leurs eaux ont un excellent mordant pour les teintures, pour le bleu ſinguliérement. A trois milles au nord-eſt de la place, commence un côteau regardé juſqu'ici comme ſtérile, mais qui, depuis peu, commence à ſe couvrir de palmiers ; il s'éleve à environ cent toiſes au-deſſus du niveau de la mer, & ſert de guide aux navigateurs à ſept ou huit lieues de diſtance, avantage ineſtimable ſur une côte généralement trop baſſe. A l'extrêmité de cette hauteur, eſt un vaſte étang creuſé depuis pluſieurs ſiecles, & qui, après avoir rafraîchi & fertiliſé le territoire de Vilnour & de Valdaour, vient arroſer les environs de Pondichery. Enfin, la colonie eſt favorablement ſituée pour recevoir les vivres & les marchandiſes du Carnate, du Mayſſour & du Tanjaour.

Tels ſont les puiſſants motifs qui ont déterminé la Compagnie de France à la réédification de Pondichery. Auſſi-tôt que ſes agents ont paru le onze avril 1765, on a vu accourir les inforunés Indiens que la guerre, la dévaſtation & la politique avoient diſperſés. Déja il s'en trouve réunis environ trente-cinq mille qui ont élevé deux mille maiſons ſur les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils ſont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour, ce préjugé ſi doux à conſerver, ſi utile à nourrir, ne permet pas de douter qu'ils ne reviennent tous auſſi-tôt que la ville ſera fermée. Les tiſſerands, les teinturiers, les peintres, les marchands, ceux qui ont quelque choſe à perdre, n'attendent que cette ſûreté pour ſuivre leur inclination.

Dans l'état actuel, les quatre comptoirs François de la côte de Coromandel, ne rapporterent à la Compagnie que cent dix mille roupies. Les dépenſes fixes y ſont de deux cents quatre-vingt-dix mille. C'eſt donc cent quatre-vingt mille roupies qu'elle eſt obligée de prendre ſur les bénéfices de ſon commerce pour ſoutenir ces établiſſements.

Il n'eſt pas aiſé de deviner dans quelles ſources on puiſera les fonds néceſſaires pour la réédification des fortifications de Pondichery, qui vient d'être ordonnée, & qu'on ſe diſpoſe à commencer. Cette entrepriſe coûtera un million & demi de roupies au moins, quoiqu'on ſoit déterminé à profiter, mais avec quelques changements, des foſſés, & des fondements des anciens ouvrages. Ce n'eſt pas la crainte des naturels du pays qui a décidé un ſi grand ſacrifice; les moindres ouvrages auroient ſuffi contre des peuples qui ignorent en-

tiérement l'art d'attaquer des places. On n'avoit rien à redouter non plus de la plupart des autres nations Européennes qui trafiquent dans l'Inde, & qui ſont trop occupées de leur conſervation pour méditer la ruine des François. La terreur de la Grande-Bretagne, qui tient aujourd'hui dans ſes mains le ſceptre de l'Aſie, a pu ſeule inſpirer le projet de ces travaux ſi coûteux, de ces précautions auſſi ruineuſes par leurs dépenſes que par la jalouſie qu'elles doivent réveiller ; mais qu'on nous permette une réflexion à ce ſujet.

Les Anglois ſont parvenus à établir aux Indes le ſyſtême qui convenoit le mieux à leurs intérêts. Ils n'ignorent pas les vœux ſecrets qui ſe forment de toutes parts pour le renverſement d'un édifice qui offuſque tous les autres de ſon ombre. Le Souba du Bengale eſt dans un déſeſpoir ſecret de n'avoir pas même une ombre d'autorité. Celui de Dekan ne ſe conſole pas de voir tout ſon commerce dans leur dépendance. Le Nabab d'Arcate n'eſt occupé qu'à diſſiper leurs défiances. Les Marattes gémiſſent de trouver partout des obſtacles à leurs rapines. Toutes les puiſſances de ces contrées ou portent des fers, ou ſe croyent à la veille de les recevoir. Eſt-il naturel de penſer que la Grande-Bretagne provoquant ſans ceſſe la France, la forcera à devenir le centre & le refuge de tant de haines, à ſe mettre à la tête d'une ligue univerſelle ? Ne doit-on pas plutôt préſumer que ſi de nouvelles hoſtilités diviſoient les deux nations en Europe, les Anglois ſeroient les premiers à deſirer que le feu de cet embraſement ne paſsât pas juſqu'en Aſie ? On n'ignore pas que la plupart des guerres que fait la Grande-Bretagne ont pour but de détruire le commerce de ſes rivaux, que la ſupé-

riorité de ſes forces maritimes nourrit cette eſpérance tant de fois trompée, & qu'elle ne laiſſera jamais repoſer l'inquiete activité, la valeur de ſes flottes & de ſes eſcadres. Mais en ſuppoſant qu'elle promeneroit dans les autres parties du monde les ravages & les foudres qu'elle auroit allumés dans nos parages, cette puiſſance auroit ſi peu à gagner, tant à perdre, de troubler la paix dans l'Inde, qu'une neutralité de bonne foi ſeroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embraſſeroit avec plus de joie.

Cependant comme la cour de Londres pourroit s'égarer dans les routes ſouvent obſcures d'une fauſſe politique, la Compagnie de France ne doit pas faire dépendre ſa conſervation de la juſteſſe des combinaiſons Angloiſes. Il lui convient de mettre en état de défenſe le chef-lieu de ſes établiſſements ; mais ſans ſe flatter qu'il faſſe échouer lui ſeul les forces qui pourront l'attaquer. On ſait que la Grande-Bretagne a aujourd'hui dans ſes poſſeſſions des Indes huit mille deux cents ſoldats Européens, & ſoixante mille Cipayes, tous diſciplinés, tous pleins de valeur & de confiance lorſqu'ils ſont menés au combat par des officiers blancs. Ces troupes ordinairement diſperſées, peuvent ſe réunir au beſoin. Le moyen que Pondichery, quoique défendu par la mer, par la riviere d'Auriancoupam, par des marais, quoiqu'il ne ſoit acceſſible que par deux endroits, puiſſe réſiſter aux efforts d'une armée ſi ſemblable ; tout ce qu'on peut eſpérer, c'eſt qu'il les ſoutienne juſqu'à l'arrivée des ſecours qui, au premier ſignal, doivent être toujours prêts à partir de l'iſle de France.

Cette iſle, devenue célebre, occupa plus longtemps l'imagination que les ſoins actifs de ſes poſ-

ſeſſeurs. Ils s'épuiſerent en conjectures ſur l'uſage qu'on en pouvoit faire.

Les uns vouloient qu'elle fût un entrepôt où viendroient aboutir toutes les marchandiſes qu'on tireroit des différents comptoirs de l'Inde. Elles devoient y être portées par des bâtiments du pays, & verſées enſuite dans des vaiſſeaux François, qui ne pouſſeroient jamais leur navigation plus loin. Cet arrangement leur offroit le double avantage de l'économie, puiſque la ſolde & la nourriture des matelots Indiens ne coûtent que peu, & de la conſervation des équipages Européens ſouvent détruits par la longueur des voyages, plus ſouvent encore par l'intempérie du climat, ſur-tout dans le Bengale & dans l'Arabie. Ce ſyſtême fut démontré impraticable à cauſe de la néceſſité reconnue de promener dans les mers d'Aſie un pavillon formidable pour prévenir ou pour réprimer les vexations qui y ſont toujours à craindre. On auroit pu ajouter que la Compagnie n'étoit pas en état de faire les avances qu'auroit exigé cette maniere de conduire les affaires.

Une nouvelle combinaiſon occupa les eſprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitants de l'iſle de France le commerce des Indes qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenſeurs de cette opinion ſoutenoient qu'une pareille liberté ſeroit une ſource féconde de richeſſes pour la colonie, & par conſéquent pour la Compagnie. Ils pouvoient avoir raiſon; mais les expériences ne furent pas heureuſes; & ſans examiner ſi cette innovation avoit été ou n'avoit pas été judicieuſement conduite, l'iſle fut fixée à l'état d'un établiſſement purement agricole.

Ce nouvel ordre des choſes occaſionna de nouvelles fautes. On fit paſſer d'Europe dans la co-

lonie, des hommes qui n'avoient ni le goût, ni l'habitude du travail. Les terreins furent diſtribués au haſard, & ſans diſtinguer ce qui devoit être défriché de ce qui ne devoit pas l'être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de ſon induſtrie, mais de la protection qu'il avoit ſu ſe ménager dans l'adminiſtration. La Compagnie qui gagnoit cent pour cent ſur les marchandiſes qu'elle tiroit de la métropole, & cinquante pour cent ſur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fuſſent livrées à vil prix dans ſes magaſins. La tyrannie des corvées ſans objet & ſans meſure, aggrava les excès du monopole. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs, manqua aux engagements qu'il avoit pris avec ſes ſujets, ou, ſi l'on veut, avec ſes eſclaves.

Sous un pareil gouvernement tout bien étoit impoſſible, rien ne marchoit d'un pas ferme & ſoutenu. Le café, le coton, l'indigo, le ſucre, le poivre, la cannelle, la ſoie, le thé, le cacao, le roucou, tout fut eſſayé, mais avec cette légéreté qui ne permet aucun ſuccès. En courant après des chimeres, on négligea les cultures eſſentielles. Quoiqu'il y eut en 1765 dans la colonie trois mille cent ſoixante-trois blancs, cinq cents quatre-vingt-ſept Indiens ou Negres libres, quinze mille vingt-deux eſclaves, ſes productions ne s'élevoient pas au-deſſus de trois cents vingt mille ſix cents cinquante livres peſant de bled, de quatre cents ſoixante-quatorze mille trente livres peſant de riz, d'un million cinq cents ſoixante-dix mille quarante livres de maïs, de cent quarante-deux mille ſept cents livres de haricots, de cent trente-cinq mille cinq cents livres d'avoine, & d'une

vingtaine de balles de coton. On avoit accordé cent quarante-neuf mille ſoixante-ſept arpents de terre, & il n'y en avoit que ſix mille trois cents quatre-vingt-cinq en valeur. Il ne s'étoit point formé de pâturages pour les troupeaux qu'on envoyoit mourir de faim dans les bois. Les obſervateurs qui voyoient l'agriculture de l'iſle de France, ne la trouvoient pas différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi ces ſauvages.

Tel, ſi l'on en excepte quelques caffiers nouvellement plantés, étoit l'état de la colonie lorſque le gouvernement, qui ſe l'étoit fait retrocéder en 1764, en prit l'adminiſtration au mois de juillet de l'an 1767. Il ſentoit bien que l'iſle ſolidairement priſe n'étoit d'aucune conſidération; mais il la regarda avec raiſon comme le plus heureux préſent que la nature pût faire à une nation qui vouloit faire le commerce de l'Aſie. Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'océan Indien. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en eſt plus sûre du ſecret de ſes armements. Ceux qui la deſireroient plus près de notre continent, ne voyent pas qu'il ſeroit alors impoſſible de ſe porter en un mois à la côte de Coromandel, & en deux ou plus dans les golfes les plus éloignés, avantage ineſtimable pour un peuple qui n'a aucun port dans l'Inde. La poſition de cette iſle ſituée à la hauteur des côtes arides, brûlantes & dépeuplées de l'Afrique, ne l'empêche pas d'être tempérée & ſaine. Son ſol, quoique pierreux, eſt aſſez fertile. L'expérience a prouvé qu'il pourroit donner la plupart des choſes néceſſaires aux beſoins, aux délices même de la vie. Ce qui pourroit manquer lui ſera fourni par Madagaſcar qui a des vivres abondants, & par Bourbon, où des mœurs encore ſimples ont maintenu

le goût de l'agriculture. Le fer qu'elle ne trouveroit pas dans ces deux iſles, elle le tire de ſes propres mines.

L'intérêt de la France eſt donc de s'occuper ſérieuſement à porter à ſa perfection une colonie, qui, bien peuplée, bien cultivée, bien approviſionnée, bien fortifiée, bien adminiſtrée, doit lui procurer les plus grands avantages dans toutes les circonſtances. Elle offrira d'abord à ſes navigateurs une relâche commode & agréable durant la paix. A la guerre, il en ſortira des eſcadres qui aſſureront le commerce de la nation, & intercepteront celui du ſeul ennemi qu'elle ait à craindre. Quelle que puiſſent être les forces des Anglois dans l'Indoſtan, ils y éprouveront néceſſairement des revers, s'ils ſont attaqués avec intelligence. Leurs conquêtes ſont trop étendues pour pouvoir être bien défendues. Les armements qui fondront ſur elles, ſeront d'autant plus redoutables, qu'ils ſeront compoſés en grande partie des habitants des iſles de France & de Bourbon, hommes bien faits, ſains, vigoureux, comparables ou ſupérieurs aux meilleurs ſoldats de l'Europe.

La Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin dans les mains de ſes rivaux, une poſſeſſion où l'on peut préparer la ruine de ſes proſpérités d'Aſie. Dès les premieres hoſtilités entre les deux nations, elle dirigera ſûrement tous ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quels malheurs pour la France ſi elle perdoit cette tige renaiſſante de ſa grandeur, & quel opprobre pour ſon gouvernement ſi cette fleur de ſa couronne tomboit ſans réſiſtance! Cependant que ne doivent pas craindre les commerçants de cette monarchie, en voyant qu'il n'y a rien de commencé pour la défenſe de cette iſle

importante, & qu'une partie des moyens qu'on deſtinoit à l'affermir ſont enfouis à Madagaſcar. Celle-ci, fût-elle même ſuſceptible d'un établiſſement avantageux & ſolide, devroit-elle occuper les ſoins d'un miniſtere ſage avant que l'iſle de France eût acquis toute la conſiſtance dont elle a beſoin, & pour ſe maintenir, & pour protéger les poſſeſſions qui ſont à ſa garde ? Juſqu'à quand reprochera-t-on à la France de travailler avec plus de ſoin, d'intrigue & d'habileté peut-être à connoître & à affoiblir les forces des autres nations, qu'à employer & à ménager les ſiennes ? Voyons ſi les cours du nord conduiſent plus ſagement leur commerce dans les Indes.

Fin du quatrieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE CINQUIEME.

C'EST une opinion aſſez généralement reçue que les Cimbres occupoient dans les temps les plus reculés, à l'extrêmité de la Germanie, la Cherſoneſe Cimbrique, connue de nos jours ſous le nom de Holſtein, de Sleſwick, de Jutland, & que les Teutons habitoient les iſles voiſines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fut pas commune, ils ſortirent de leurs forêts ou de leurs marais enſemble & en corps de nation pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire, & un climat plus doux. Ils ſe diſpoſoient même à paſſer les Alpes lorſque Rome

jugea qu'il étoit temps d'oppoſer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les généraux que leur oppoſa cette fiere république, juſqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays preſqu'entiérement déſert après cette terrible cataſtrophe, fut de nouveau peuplé par des Scytes, qui, chaſſés par Pompée du vaſte eſpace renfermé entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, marcherent vers le nord & l'occident de l'Europe, ſoumettant les nations qui ſe trouvoient ſur leur paſſage. Ils mirent ſous le joug la Ruſſie, la Saxe, la Weſtphalie, la Cherſoneſe Cimbrique & juſqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les aſſervir, qu'afin de ſoulever tous les eſprits contre la puiſſance formidable, odieuſe & tyrannique des Romains. Ce levain qu'en mourant il laiſſa dans le nord, y fermenta ſi bien en ſecret, que quelques ſiecles après toutes les nations fondirent d'un commun accord ſur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la conſolation de le renverſer après l'avoir affoibli par pluſieurs ſecouſſes réitérées.

Le Danemarck & la Norwege ſe trouverent ſans habitants après ces expéditions glorieuſes. Ils ſe rétablirent peu à peu dans le ſilence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitieme ſiecle. Ce ne fut plus la terre qui ſervit de théâtre à leur valeur, l'océan leur ouvrit une autre carriere. Entourés de deux mers, on les vit ſe livrer entiérement à la piraterie, qui eſt toujours la premiere école de la navigation pour des peuples ſans police.

Ils eſſayerent d'abord ſur les états voiſins, & s'emparerent du petit nombre des bâtiments mar-

chands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers ſuccès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entrepriſes plus conſidérables. Ils infeſterent de leurs brigandages les mers & les côtes d'Ecoſſe, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandre, de France, d'Eſpagne même, d'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrerent dans l'intérieur de ces vaſtes contrées, & ils s'éleverent juſqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confuſion qui regne dans les annales de ces temps barbares, on parvient à démêler quelques-unes des cauſes de tant d'événements étranges.

D'abord les Danois & les Norwégiens avoient pour la piraterie ce penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voiſinage de la mer, lorſqu'ils ne ſont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariſer avec l'océan, les aguerrir à ſes fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible reſſource à la chaſſe dans un pays couvert de neiges & de glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de conſtruire des flottes, qui n'étoient que des radeaux groſſiérement aſſemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller par-tout, de deſcendre, de piller & de ſe rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece, la carriere de la gloire & de la fortune, la profeſſion de l'honneur qui conſiſtoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inſpireroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différents chefs, & tantôt ſéparées en autant d'armements que de nations. Ces irruptions ſubites, faites en cent en-

droits à la fois, ne laiſſoient aux habitants des côtes mal défendues, parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triſte alternative d'être maſſacrés ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractere deſtructeur fût une ſuite de la vie ſauvage que menoient les Danois & les Norwégiens, de l'éducation groſſiere & toute militaire qu'ils recevoient, il étoit plus particuliérement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant impoſteur exalta, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, par ſes dogmes ſanguinaires la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui ſervoit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagements les plus ſacrés par ces inſtruments ſi chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attiroit à la priere & aux ſacrifices. Odin lui-même, mis par ſa mort au rang des immortels, fut la premiere divinité de ces affreuſes contrées, où les rochers & les bois étoient teints & conſacrés par le ſang humain. Ses ſectateurs croyoient l'honorer en l'appellant le dieu des armées, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers qui alloient ſe battre faiſoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance univerſelle étoit que ce dieu ſe montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui ſe défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuſes victimes qu'il deſtinoit à périr. Elles le ſuivroient au ſéjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre pour mériter cette récompenſe. Elle achevoit d'élever juſqu'à l'enthouſiaſme, juſqu'à une ſainte

ivreſſe du ſang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le chriſtianiſme renverſa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil ſyſtême. Ses miſſionnaires avoient beſoin de rendre leurs proſélytes ſédentaires pour travailler utilement à leur inſtruction, & ils réuſſirent à les dégoûter de la vie vagabonde, en leur ſuggérant d'autres moyens de ſubſiſter. Ils furent aſſez heureux pour leur faire aimer la culture & ſur-tout la pêche. L'abondance du harang que la mer amenoit alors ſur les côtes, y procuroit un moyen de ſubſiſtance très-facile. Le ſuperflu de ce poiſſon fut bientôt échangé contre le ſel néceſſaire pour conſerver le reſte. Une même foi, de nouveaux rapports, des beſoins mutuels, une grande ſûreté encouragerent ces liaiſons naiſſantes. La révolution fut ſi entiere, que, depuis la converſion des Danois & des Norwégiens, on ne trouve pas dans l'hiſtoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel eſprit qui paroiſſoit animer la Norwege & le Danemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les autres peuples de l'Europe. Malheureuſement elle fut interceptée par l'aſcendant que prenoient les villes Anſéatiques. Lors même que cette grande & ſinguliere confédération fut déchue, Hambourg maintint la ſupériorité qu'il avoit acquiſe ſur tous les ſujets de la domination Danoiſe. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient aſſervis à cette eſpece de monopole, lorſqu'ils furent décidés à la navigation des Indes par une circonſtance aſſez particuliere pour être remarquée.

Un facteur Hollandois, nommé Boſchower,

chargé par ſa nation de faire un traité de commerce avec l'empereur de Ceylan, ſe rendit ſi agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de ſon conſeil, ſon amiral, & fut nommé Prince de Mingone. Boſchower, enivré de ces honneurs, ſe hâta d'aller en Europe les étaler aux yeux de ſes concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'eſclave tiré d'une cour Aſiatique l'offenſa cruellement. Dans ſon dépit, il paſſa chez Chriſtiern IV, Roi de Danemarck, pour lui offrir ſes ſervices & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propoſitions furent acceptées. Il partit en 1618 avec ſix vaiſſeaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. Sa mort, arrivée dans la traverſée, ruina les eſpérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan, & Ové Giedde de Tommerup leur chef, ne vit d'autre reſſource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voiſin de cette iſle.

Le Tanjaour eſt un petit état gouverné par un Prince Indien qui s'appelloit autrefois Naick, & qui avec le temps s'eſt approprié le titre de Raja, qui veut dire Roi. Il a cent milles dans ſa plus grande longueur, & quatre-vingt milles dans ſa plus grande largeur. C'eſt la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richeſſe naturelle, beaucoup de manufactures communes, beaucoup de racines propres à la teinture, font monter ſes revenus publics à près de deux millions de roupies. Elle doit ſa proſpérité à l'avantage d'être arroſée par le Caveri, riviere qui prend ſa ſource dans les montagnes de Malabar. Ses eaux, après avoir parcouru un eſpace de plus de

quatre cents milles, ſe diviſent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conſerve le nom de Caveri, & ſe ſubdiviſe encore en quatre branches qui coulent toutes dans le royaume, & le préſervent de cette ſechereſſe horrible, qui brûle durant une grande partie de l'année, le reſte du Coromandel.

Cette heureuſe ſituation fit deſirer au Danois de former un établiſſement dans le Tanjaour. Leurs propoſitions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé ſur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la ſuite la fortereſſe de Dansbourg, ſuffiſante pour la défenſe de la rade & de la ville. De leur côté, ils s'engagerent à une redevance annuelle de deux mille pagodes qu'ils payent encore.

La circonſtance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais, opprimés par un joug étranger, ne faiſoient que de foibles efforts pour la conſervation de leurs poſſeſſions. Les Eſpagnols n'envoyoient des vaiſſeaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à ſe rendre maîtres des épiceries. Les Anglois ſe reſſentoient des troubles de leur patrie même aux Indes. Toutes ces puiſſances voyoient avec chagrin un nouvau rival, mais aucune ne le traverſoit.

Il arriva delà que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds qui ne paſſoit pas dix-huit cents neuf mille ſix cents quatorze rixdalers, firent des affaires aſſez conſidérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureuſement la Compagnie de Hollande prit une ſupériorité aſſez décidée pour les exclure des marchés où ils

avoient traité avec le plus d'avantage ; & par un malheur plus grand encore, les diſſentions qui bouleverſerent le nord de l'Europe ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts ſi éloignés. Les Danois de Trimquebar tomberent inſenſiblement dans le mépris des naturels du pays, qui n'eſtiment les hommes qu'en proportion de leurs richeſſes, & des nations rivales dont ils ne purent pas ſoutenir la concurrence. Cet état d'impuiſſance les découragea. La Compagnie remit ſon privilege, & céda ſes établiſſements au gouvernement, pour le dédommager des ſommes qui lui étoient dues.

Une nouvelle ſociété s'éleva en 1670 ſur les débris de l'ancienne. Chriſtiern V lui fit un préſent en vaiſſeaux & autres effets, qui fut eſtimé ſoixante-neuf mille ſoixante-treize rixdalers, & les intéreſſés fournirent cent ſoixante-deux mille huit cents écus. Cette ſeconde entrepriſe, formée ſans fonds ſuffiſants, fut encore plus malheureuſe que la premiere. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit pour fournir à ſa ſubſiſtance, à celle de ſa miſérable garniſon, que ſon petit territoire & deux bâtiments qu'il fretoit aux négociants du pays qui naviguoient d'Inde en Inde. Ces reſſources même lui manquerent quelquefois, & il ſe vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre baſtions qui formoient la fortereſſe. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaiſſeau pour l'Europe avec une cargaiſon médiocre.

La pitié paroiſſoit le ſeul ſentiment qu'une ſituation ſi déſeſpérée put inſpirer. Cependant la jalouſie, qui ne dort jamais, & l'avarice, qui

s'allarme de tout, ſuſciterent aux Danois une guerre odieuſe. Le Raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé pluſieurs fois la communication avec l'intérieur du pays, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même à l'inſtigation des Hollandois. Ce Prince étoit ſur le point de prendre la place après ſix mois de ſiege, lorſqu'elle fut ſecourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut pas & ne pouvoit pas avoir des ſuites importantes. La Compagnie Danoiſe continua à languir. Son dépériſſement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730.

De ſes cendres naquit deux ans après celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, ſont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilege excluſif doit durer quarante ans. Ce qui ſert à l'armement, à l'équipement de ſes vaiſſeaux, eſt exempt de tout droit. Les ouvriers du pays qu'elle employe, ceux qu'elle fait venir des pays étrangers, ne ſont point aſſujettis aux réglements des corps de métier qui enchaînent l'induſtrie en Danemarck comme dans le reſte de l'Europe. On la diſpenſe de ſe ſervir de papier timbré dans ſes affaires. Sa juriſdiction eſt entiere ſur ſes employés, & les ſentences de ſes directeurs ne ſont point ſujettes à reviſion, à moins qu'elles ne prononcent des peines capitales. Pour écarter juſqu'à l'ombre de la contrainte, le ſouverain a renoncé au droit qu'il devroit avoir de ſe mêler de l'adminiſtration, comme principal intéreſſé. Il n'a nulle influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne s'eſt réſervé que la confirmation du gouverneur de Trinquebar. Il s'eſt même engagé à ratifier toutes les conven-

tions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puiſſances de l'Aſie.

Pour prix de tant de ſacrifices, le gouvernement n'a exigé qu'un pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes & de la Chine qui ſeroient exportées, & deux & demi pour cent ſur toutes celles qui ſe conſommeroient dans le Royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'on s'occupa du ſoin de trouver des intéreſſés. Pour y parvenir plus aiſément, on diſtingua deux eſpeces de fonds. Le premier, appellé *conſtant*, fut deſtiné à l'acquiſition de tous les effets que l'ancienne Compagnie avoit en Europe & en Aſie. On donna le nom de *roulant* à l'autre, parce qu'il eſt réglé tous les ans ſur le nombre, la cargaiſon & la dépenſe des vaiſſeaux qu'on juge convenable d'expédier. Chaque actionnaire a la liberté de s'intéreſſer ou de ne pas s'intéreſſer à ces armements qui ſont liquidés à la fin de chaque voyage. Si quelqu'un refuſoit d'y prendre part, ce qui n'eſt pas encore arrivé, on céderoit ſa place à d'autres. Par cet arrangement, la Compagnie fut permanente par ſon fonds conſtant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroiſſoit difficile de régler les fraix que devoit ſupporter chacun des deux fonds. Tout s'arrangea plus aiſément qu'on ne l'avoit eſpéré. Il fut arrêté que le roulant ne feroit que les dépenſes néceſſaires pour l'achat, l'équipement, la cargaiſon des vaiſſeaux. Tout le reſte devoit regarder le conſtant, qui, pour ſe dédommager, préleveroit dix pour cent ſur toutes les marchandiſes de l'Aſie qui ſe vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent ſur tout ce qui partiroit de Trinquebar. Cette addition continuelle au fonds *conſtant* a tellement augmenté ſa maſſe, qu'au-lieu de quatre

cents actions, de deux cents cinquante écus chacune qu'avoit la Compagnie, on lui en compte aujourd'hui ſeize cents de trois cents ſoixante-quinze écus chacune. Elle s'eſt fixée à ce nombre en 1755, & depuis cette époque les droits dont s'accroiſſoit le fonds conſtant ont ſervi à augmenter le dividende qui avoit été pris juſqu'alors ſur les bénéfices du fonds roulant.

Il ſuffit d'être propriétaire d'une action pour avoir droit de ſuffrage dans les aſſemblées générales. Ceux qui en ont trois, ont deux voix; ceux qui ent ont cinq, ont trois voix, & ainſi dans la même proportion juſqu'au nombre de vingt actions qui donnent douze voix, ſans qu'on puiſſe aller au-delà.

Le Danemarck fait ſon commerce d'Aſie dans les mêmes contrées que les autres nations de l'Europe. Ce qu'il tire de poivre du Malabar, ne paſſe pas, une année dans l'autre, ſoixante milliers.

Tout porteroit à croire que ſes affaires du Coromandel ſont animées. Il y poſſede un excellent territoire, qui, quoique de deux lieues de circonférence ſeulement, a une population de trente mille ames. Environ dix mille habitent Trinquebar. Il y en a douze mille dans une grande aldée remplie de manufactures groſſieres. Le reſte travaille utilement dans quelques autres aldées moins conſidérables. Trois cents Danois, dont cent cinquante forment la garniſon, ſont tout ce qu'il y a d'Européens dans la colonie. Leur entretien ne coûte annuellement que quarante mille roupies, ce qui eſt à peu près le revenu de la poſſeſſion.

La Compagnie y occupe peu ſes facteurs. Elle ne leur expédie que deux bâtiments tous les trois ans, & ces vaiſſeaux n'emportent en tout que dix-

huit cents balles de toiles communes qui ne coûtent pas ſix cents mille roupies. Les facteurs eux-mêmes ne ſavent pas profiter pour leur fortune particuliere de l'inaction où on les laiſſe. Toute leur induſtrie ſe borne à prêter à gros intérêts à des marchands Indiens les foibles fonds dont ils ont la diſpoſition. Auſſi Trinquebar, quoique fort ancien, n'a-t-il pas cet air de vie & d'opulence qu'une activité éclairée a donné à des colonies plus modernes. Les François chaſſés de leurs établiſſements, avoient donné quelque vigueur à Trinquebar; mais leur retraite a fait retomber cette colonie dans ſon état languiſſant. Cependant la ſituation des Danois au Coromandel eſt encore moins fâcheuſe que dans le Bengale.

Peu de temps après leur arrivée en Aſie, ils firent voir leur pavillon ſur le Gange. Une prompte décadence les en éloigna, & on ne les y a revus qu'en 1755. La jalouſie du commerce, qui eſt devenue la paſſion dominante de notre ſiecle, a traverſé leurs vues ſur Bankibaſar, & ils ont été réduits à ſe fixer dans le voiſinage. Les François qui avoient ſeuls appuyé le nouveaux comptoir, y ont trouvé dans les malheurs de la derniere guerre un aſyle & tous les ſecours de l'amitié & de la reconnoiſſance. Rarement il reçoit des vaiſſeaux directement d'Europe. Depuis 1757 on n'y en a vu que deux dont les cargaiſons réunies n'ont coûté dans le pays que neuf cents mille roupies.

Le commerce de Chine n'étant point ſujet à tant de longueurs, à tant d'obſtacles, la Compagnie Danoiſe s'y eſt attachée avec plus de vivacité qu'à celui du Gange ou de Coromandel, qui demandent des fonds d'avance. Elle y envoye tous les ans un & le plus ſouvent deux gros vaiſſeaux. Les thés qui forment leur plus grand retour, ſe

conſommoient la plupart en Angleterre. L'acquiſition que ce royavme a faite de l'iſle du Man, qui ſervoit d'entrepôt à cette fraude, en fermant au Danois ce débouché, doit naturellement diminuer le commerce qu'ils faiſoient à la Chine.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il eſt conſtant que la Compagnie actuelle a dans les quatorze années qui ont ſuivi ſon octroi, expédié trente-un vaiſſeaux. Leur charge en argent montoit à trois millions ſept cents quatorze mille cinq cents trente-cinq écus Danois, & en marchandiſes à la valeur de deux cents cinquante-huit mille neuf cents trente-huit écus. Elle a reçu dans le même eſpace de temps vingt-quatre vaiſſeaux, dont la charge a été vendue ſept millions quatre cents ſoixante-dix mille ſept cents ſoixante-un écu. La métropole en a ſi peu conſommé, que l'exportation s'eſt élevée à ſix millions cent ſoixante-ſix mille quatre cents trente-deux écus. Dans les proportions, il n'y a aucune Compagnie des Indes qui ait été auſſi utile à ſon pays, puiſqu'il n'y en a aucune qui ait autant vendu à l'étranger.

Depuis cette époque, le commerce de la Compagnie Danoiſe s'eſt étendu, & ſes ventes annuelles ſe ſont élevées à ſix millions cinq cents mille livres tournois. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle les pouſſe beaucoup plus loin. Ses armements, nous le ſavons, ſe font facilement & à bon marché. Ses navigateurs, moins hardis que ceux de quelques autres nations, ont de la ſageſſe & de l'expérience. Elle trouve dans les mines de Norwege le fer qu'elle porte aux Indes, où il eſt la premiere des marchandiſes. Le gouvernement lui paye à un prix très-avantageux le ſalpêtre qu'il l'oblige de rapporter. Les manufactures nationales ne ſont ni en aſſez grand nombre, ni aſſez favo-

riſées pour la gêner dans ſes ventes. Tout le Nord & une partie de l'Allemagne lui ouvrent par leur ſituation un débit facile. Elle a de bonnes loix, & ſa conduite eſt digne des plus grands éloges. Peut-être n'y a-t-il pas de régie qu'on puiſſe comparer à la ſienne pour la probité & l'économie.

Malgré ces avantages, la Compagnie Danoiſe languira toujours. Les conſommations de ſes marchandiſes ſeront néceſſairement médiocres dans une région que la nature a condamnée à la pauvreté, & que l'induſtrie ne peut enrichir. La métropole n'eſt ni aſſez peuplée, ni aſſez puiſſante pour lui fournir de grands moyens d'étendre ſon commerce. Ses fonds ſont foibles, & le ſeront toujours. Les étrangers ne confieront point leurs capitaux à un corps ſoumis à l'autorité arbitraire d'une monarchie abſolue. Avec une adminiſtration dont la ſageſſe feroit honneur à la république la mieux conſtituée, il éprouvera les maux qu'entraîne la ſervitude. Un gouvernement deſpotique, eût-il les meilleures intentions, n'eſt jamais aſſez puiſſant pour faire le bien. Il commence par ôter aux ſujets ce libre exercice des volontés, qui eſt l'ame, le reſſort des nations; & quand il a briſé ce reſſort, il ne peut le rétablir.

Le projet formé en 1728 de transférer de Copenhague à Altena le ſiege de la Compagnie, ne pouvoit pas remédier à ces inconvénients. L'expédition des vaiſſeaux auroit été à la vérité plus facile, & ils n'auroient pas été expoſés au malheur de manquer leur voyage que les glaces du Sund leur font perdre quelquefois; mais nous ne penſons pas avec les auteurs du projet que le voiſinage eût déterminé Hambourg à placer ſes capitaux dans une affaire pour laquelle il a toujours montré

de l'éloignement; ainſi nous ne craindrons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'oppoſant à cet arrangement domeſtique d'une puiſſance libre & indépendante. Leurs inquiétudes ſur Oſtende étoient mieux fondées.

Les lumieres ſur le commerce & ſur l'adminiſtration, la ſaine philoſophie qui gagnoient inſenſiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrieres inſurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la cour de Vienne, qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'agrandiſſement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois, attentifs à empêcher la France d'augmenter ſon commerce, ſes colonies & ſa marine, lui ſuſcitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maiſon d'Autriche des ſommes immenſes qu'elle employoit à combattre la France; mais à la paix le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richeſſes qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui, par leur étendue, rendent formidable la puiſſance Autrichienne, bornent ſes facultés par leur ſituation. La plus grande partie de ſes provinces eſt éloignée des mers. Le ſol de ſes poſſeſſions produit peu de vins & de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les ſoies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aſpirer à l'opulence, & elle ne ſavoit pas être économe. Avec le luxe & le faſte naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'induſtrie & les manufactures qui pouvoient fournir à ce goût de dépenſe. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les ſciences arrêtoit ſes progrès en tout. Les artiſtes reſtent toujours médiocres

médiocres dans tous les pays où ils ne ſont pas éclairés par les ſavants. Les ſciences & les arts languiſſent enſemble par-tout où n'eſt point établie la liberté de penſer. L'orgueil & l'intolérance de la maiſon d'Autriche entretenoient dans ſes vaſtes domaines la pauvreté, la ſuperſtition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même autrefois ſi renommés pour leur activité & leur induſtrie, ne conſervoient rien de leur ancien éclat. Anvers ne voyoit pas un ſeul pavillon dans ſon port; il n'étoit pas le magaſin du nord comme il l'avoit été pendant deux ſiecles. Bien-loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche ſi précieuſe du hareng avoit paſſé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toiles & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçants de l'Europe, n'avoient pu malgré leurs avantages naturels ſoutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque temps contre l'oppreſſion, contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privileges qu'un voiſin avide arrachoit aux beſoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépériſſement extrême.

Le Prince Eugene auſſi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-deſſus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-temps les moyens d'accroître les richeſſes d'une puiſſance dont il avoit ſi fort reculé les frontieres, lorſqu'on lui propoſa d'établir à Oſtende une Compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan, étoient étendues. Ils démontroient que ſi cette entrepriſe pouvoit ſe ſoutenir, elle animeroit

l'induſtrie dans tous les états de la maiſon d'Autriche, leur donneroit une marine, dont une partie ſeroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieſte, la délivreroit de la ſorte de dépendance où elle étoit encore des ſubſides de l'Angleterre & de la Hollande, & la mettroit en état de ſe faire craindre ſur les côtes de Turquie & juſques dans Conſtantinople.

L'habile miniſtre auquel s'adreſſoit ce diſcours, ſentit aiſément le prix des ouvertures qu'on lui faiſoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les eſprits de ſa cour, ceux de l'Europe entiere à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ſes ſeuls paſſe-ports deux vaiſſeaux pour l'Inde. Le ſuccès de leur voyage multiplia les expéditions les années ſuivantes. Toutes les expériences furent heureuſes; & la cour de Vienne crut devoir en 1722 fixer le ſort des intéreſſés, la plupart Anglois ou Hollandois, par l'octroi le plus ample qui eût été jamais accordé.

La nouvelle Compagnie, qui avoit un fonds de dix millions de florins partagé en dix mille actions, parut avec éclat dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établiſſements, celui de Coblom, entre Madras & Sadraſpatan à la côte de Coromandel, & celui de Bankibaſar dans le Gange. Elle projettoit même de ſe procurer un lieu de relâche, & ſes regards s'étoient arrêtés ſur Madagaſcar. Elle étoit aſſez heureuſe pour pouvoir avec ſûreté ſe repoſer de tout ſur ſes agents, tous tirés du ſervice d'Angleterre ou de Hollande, qui avoient eu aſſez de fermeté pour ſurmonter les obſtacles que la jalouſie leur avoit oppoſés, aſſez de lumiere pour ſe débarraſſer des pieges qu'on leur avoit tendus. La richeſſe de ſes retours,

la réputation de ſes actions qui gagnoient quinze pour cent ajoutoient à ſa confiance. On peut penſer que les événements ne l'auroient pas trahie, ſi les opérations qui en étoient la baſe n'euſſent été traverſées par la politique. Pour bien développer les cauſes de cette diſcuſſion, il eſt néceſſaire de reprendre les choſes de plus haut.

Lorſqu'Iſabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer juſqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes à tous les ſujets de l'Eſpagne qui n'étoient pas nés en Caſtille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'Infante Iſabelle qui épouſoit l'Archiduc Albert, on exigea des nouveaux ſouverains qu'ils renonçaſſent formellement à ce commerce. La réunion de leurs états faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuſe ſtipulation. Les Flamands, bleſſés avec raiſon de ſe voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne ſont pas en poſſeſſion légitime d'un commerce excluſif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur le Cardinal Infant, qui fit décider qu'on les autoriſeroit à naviguer aux Indes orientales. L'acte qui devoit conſtater cet arrangement, n'étoit pas encore expédié, lorſque le Portugal briſa le joug ſous lequel il gémiſſoit depuis ſi long-temps. La crainte d'augmenter ſon mécontentement en lui donnant un nouveau rival en Aſie, fit éloigner la concluſion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorſqu'il fut réglé en 1648 à Munſter que les ſujets du Roi d'Eſpagne ne pourroient pas étendre leur commerce dans les Indes plus qu'il ne

l'étoit à cette époque. Cet acte ne doit pas moins lier l'Empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puiſqu'il ne poſſede les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations que cette puiſſance les avoit.

Ainſi raiſonnerent la Hollande & l'Angleterre pour parvenir à obtenir la ſuppreſſion de la nouvelle Compagnie, dont le ſuccès leur cauſoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, dont les forces maritimes pouvoient anéantir Oſtende & ſon commerce, voulurent ménager une puiſſance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir beſoin contre la maiſon de Bourbon. Ainſi, quoique déterminés à ne point laiſſer puiſer la maiſon d'Autriche à la ſource de leurs richeſſes, ils ſe contenterent de lui faire des repréſentations ſur la violation des engagements les plus ſolemnels. Ils furent appuyés par la France qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'Empereur ne ſe rendit pas à ces repréſentations. Il étoit ſoutenu dans ſon entrepriſe par l'opiniâtreté de ſon caractere, par les eſpérances ambitieuſes qu'on lui avoit données, par les grands privileges, les préférences utiles que l'Eſpagne accordoit à ſes négociants. Cette couronne ſe flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritiere de la maiſon d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands ſacrifices à cette alliance. La liaiſon de deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les nations ſe crurent en péril. Il ſe fit des ligues, des traités ſans nombre pour rompre une harmonie qui paroiſſoit plus dangereuſe qu'elle ne l'étoit. On n'y réuſſit malgré tant de mouvements, que lorſque le conſeil de Madrid, qui n'avoit plus de tréſor à verſer en

l'Allemagne, ſe fût convaincu qu'il couroit après des chimeres. La défection de ſon allié n'étonna pas l'Autriche. Elle parut décidée à ſoutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, ſpécialement les intérêts de ſon commerce. Soit que cette fermeté en imposât aux puiſſances maritimes, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'elles ne conſultaſſent que les principes d'une politique utile, elles ſe déterminerent en 1727 à garantir la pragmatique ſanction. La cour de Vienne paya un ſi grand ſervice par le ſacrifice de la Compagnie d'Oſtende.

Quoique les actes publics ne fiſſent mention que d'une ſuſpenſion de ſept ans, les aſſociés ſentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette ſtipulation n'étoit-là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop d'opinion de la cour de Londres & des Etats-Généraux pour penſer qu'on eût aſſuré l'indiviſibilité des poſſeſſions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette perſuaſion les détermina à oublier Oſtende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent ſucceſſivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieſte, en Toſcane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entr'eux furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.

La Suede, dont les habitants ſous le nom de Goths avoient concouru au renverſement de l'empire Romain, après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, ſe perdit dans ſes déſerts & retomba dans l'obſcurité. Ses diſſentions domeſtiques, toujours aſſez vives quoique continuelles, ne lui permirent pas de s'occuper des guerres étrangeres, ni de mêler ſes intérêts à ceux des autres

nations. Elle avoit malheureuſement de tous les gouvernements le plus vicieux, celui où l'autorité eſt partagée ſans qu'aucune puiſſance de l'état ſache préciſément le degré qui lui en appartient. Les prétentions oppoſées du Roi, du clergé, de la nobleſſe, des villes, des payſans formoient une eſpece de cahos qui auroit cent fois perdu le royaume, ſi les peuples voiſins n'avoient langui dans la même barbarie. Guſtave Vaſa, en réuniſſant dans ſa perſonne une grande partie des différents pouvoirs, mit fin à cette anarchie ; mais il précipita l'état dans une autre calamité tout auſſi funeſte.

Cette nation, que l'étendue de ſes côtes, l'excellence de ſes ports, ſes bois de conſtruction, ſes mines de fer & de cuivre, tous les matériaux néceſſaires à la marine, appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en poſſeſſion d'enlever aux Suédois leurs productions, & de leur fournir le ſel, les étoffes, toutes les marchandiſes qu'ils tiroient de l'étranger. On ne voyoit dans leurs rades que les vaiſſeaux de cette république, ni d'autres magaſins dans leurs villes, que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance bleſſa l'ame fiere de Guſtave Vaſa. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient ſes ſujets; mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir conſtruit des vaiſſeaux, d'avoir formé des négociants, il ferma ſes ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre ſon peuple & les autres peuples. Cette interruption ſubite & entiere dans les affaires fit tomber l'agriculture, le premier des arts dans tous les pays, & le ſeul qui fût alors connu en Suede. Les champs reſterent en friche,

auſſi-tôt que le laboureur vit ceſſer ces demandes réitérées & continuelles qui avoient excité juſqu'alors ſon activité. Quelques bâtiments Anglois & Hollandois qui ſe montroient de loin en loin, n'avoient pas réveillé l'ancienne émulation, lorſque Guſtave-Adolphe monta ſur le trône.

Les premieres années de ſon regne furent marquées par des changements utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il ſe forma des Compagnies pour la Perſe & pour les Indes occidentales. Les côtes de l'Amérique ſeptentrionale virent jetter les fondements d'une colonie. Le pavillon Suédois répandit dans toutes les mers d'Europe du cuivre, du fer, du bois, du ſuif, du goudron, des cuirs, du beurre, des grains, du poiſſon, des pelleteries; il recevoit en échange des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des épiceries, toutes ſortes d'étoffes.

Cette proſpérité n'eut qu'un moment. Les guerres du Grand Guſtave en Allemagne, firent aiſément diſparoître une induſtrie naiſſante. Chriſtine voulut la relever; mais de nouvelles guerres, qui durerent juſqu'à la mort de Charles XII, la firent tomber encore. Durant ce long période, les Rois n'avoient d'autre but que de s'emparer du pouvoir abſolu, & le génie de la nation étoit entiérement tourné du côté des armes.

Les Suédois ne s'occuperent des objets utiles que lorſqu'ils eurent perdu toutes leurs conquêtes, & que l'élévation de la Ruſſie ne leur laiſſa plus l'eſpérance d'en faire de nouvelles. Les états du royaume ayant aboli le deſpotiſme, corrigerent les abus d'une adminiſtration ſi vicieuſe. Le paſſage rapide d'un état d'eſclavage à la plus grande liberté, n'occaſionna pas pourtant les ſecouſſes violentes qui accompagnerent ces révolutions. Tous

les changements furent faits avec maturité. Les profeſſions les plus néceſſaires, ignorées ou mépriſées juſqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. Il parut ſur les ſciences les plus profondes des ouvrages lumineux qui mériterent d'être adoptés par les nations mêmes les plus éclairées. La jeune nobleſſe alla ſe former dans tous les états de l'Europe qui offroient quelque genre d'inſtruction. Ceux des citoyens qui s'étoient éloignés d'un pays depuis long-temps ruiné & dévaſté, y apporterent les talents qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'adminiſtration devinrent le ſujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéreſſoit la république fut mûrement diſcuté dans les aſſemblées générales, & librement approuvé, librement cenſuré par des écrits publics. On appella des lumieres de tous les côtés. Let étrangers qui apportoient quelques inventions, quelque connoiſſance utile étoient accueillis; & c'eſt dans ces heureuſes circonſtances que les agents de la Compagnie d'Oſtende ſe préſenterent.

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diete de 1731. On établit une Compagnie des Indes, à qui on accorda le privilege excluſif de négocier au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée, ſoit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui ſe trouvent dans les nouvelles entrepriſes, ſoit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens qui s'élevoient contre un établiſſement que la nature & l'empire du climat ſembloient repouſſer. Le deſir de réunir le plus

qu'il ſeroit poſſible les avantages d'un commerce libre & ceux d'une aſſociation privilégiée, fit régler que les fonds ne ſeroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les ſiens à la fin de chaque voyage. Comme les intéreſſés étoient la plupart étrangers, il parut juſte d'aſſurer un bénéfice à la nation, en les aſſujettiſſant à payer au gouvernement quinze cents dalers d'argent par laſt, pour chaque bâtiment qu'ils expédieroient.

Cette condition n'empêcha pas que les actionnaires qui bornoient à peu près leurs opérations au commerce de Chine, ne partageaſſent de beaucoup plus gros bénéfices que ne l'avoit jamais fait aucune Compagnie. Un pareil ſuccès détermina les états, qui en 1746 renouvelloient le privilege à exiger à la place de l'ancien droit, un droit de cinquante mille dalers d'argent ou de ſoixante-quinze mille livres tournois par vaiſſeau. La convention fut exactement remplie juſqu'en 1753. Alors les directeurs, qui trouvoient leur poſition utile, formerent le projet de la rendre permanente en donnant une conſiſtance fixe à l'aſſociation paſſagere dont ils conduiſoient les affaires, & ils firent adopter leur plan par la nation aſſemblée. Il paroiſſoit plus difficile de faire goûter aux actionnaires un arrangement qui engageoit leur liberté, & que les malheurs des autres Compagnies devoient leur rendre plus que ſuſpect. On les ébranla par l'eſpoir d'un revenu à peu près régulier, au-lieu d'un dividende, qui, depuis quelques années, varioit d'une maniere incroyable, ſoit que ce fût un moyen imaginé pour préparer le ſuccès du projet, ſoit que ce fût une ſuite naturelle des révolutions du commerce. Ils furent tout-à-fait déterminés par la complaiſance qu'eut le gouvernement de ſe contenter d'un droit de vingt pour

cent ſur les thés, ſur les autres marchandiſes des Indes qui ſe conſommeroient dans le royaume, au-lieu de cinquante mille dalers qu'il recevoit depuis ſix ans pour chaque navire. Ce nouvel ordre de choſes dura juſqu'en 1766, temps auquel expiroit le privilege accordé vingt ans auparavant.

On n'avoit pas attendu ce terme pour s'occuper du renouvellement de la Compagnie. Dès le 7 juillet 1762, il fut accordé un nouvel octroi pour vingt ans encore. Les conditions en furent plus avantageuſes pour l'état que ne l'eſpéroient ceux de ſes membres qui n'avoient pas ſuivi les bénéfices de ce commerce. On lui prêta quinze cents mille francs ſans intérêt, & trois millions à un intérêt de ſix pour cent. Les actionnaires qui faiſoient ces avances abſolument néceſſaires pour la liquidation des dépenſes de la guerre d'Allemagne, en devoient être rembourſés ſucceſſivement par la retenue de ſoixante-quinze mille dalers, qu'ils s'engageoient à payer pour chaque navire qu'ils expédieroient. Celles de leurs marchandiſes qui ſortiroient du royaume furent de plus aſſujetties à un droit d'un quart pour cent de leur vente, & celles qui ſeroient conſommées dans l'intérieur du pays, aux droits anciens ou à des droits nouveaux tels qu'il plairoit au gouvernement de les régler. Tel eſt l'ordre qui ſubſiſte depuis 1766.

La Compagnie a établi le ſiege de ſes affaires à Gothenbourg, dont la poſition offre pour la navigation des facilités que refuſoient les autres ports. Ses fonds varioient au commencement d'un voyage à l'autre. Il eſt reçu qu'en 1753 ils furent fixés à neuf millions, dont il n'y en eut que ſix de fournis. L'opinion des gens les mieux

inſtruits, eſt que le dernier arrangement les a portés réellement à dix millions. On eſt réduit à de ſimples conjectures ſur ce point important, jamais il ne fut mis ſous les yeux du public. Comme les Suédois n'entroient que pour très-peu dans ce capital, on jugea convenable de dérober la connoiſſance de cette pauvreté. Pour y parvenir, il fut ſtatué que tout directeur qui découvriroit le nom des intéreſſés, ou les ſommes qu'ils auroient ſouſcrites, ſeroit ſuſpendu, dépoſé même, & qu'ils perdroit ſans retour tout l'argent qu'il auroit dans cette entrepriſe. Cet eſprit de myſtere s'eſt perpétué. A la vérité, douze des principaux actionnaires, choiſis tous les quatre ans dans une aſſemblée générale, reçoivent réguliérement les comptes de l'adminiſtrarion; mais cette ſûreté ne paroîtra jamais ſuffiſante à des négociants: ils trouveront toujours étonnant qu'un état libre ait ouvert une pareille porte à la corruption.

Une opération ſur laquelle la Compagnie n'a pas pu jetter de voile, c'eſt ſur le nombre de vaiſſeaux qu'elle a expédiés. Juſqu'à l'an 1763 incluſivement, on en compte cinquante-ſept, dont trois ont pris la route de Bengale, trois celle de Surate, & le reſte celle de la Chine. Tous n'ont pas fini leur voyage, cinq ont péri miſérablement.

Malgré ces malheurs, le dividende, une année dans l'autre, s'eſt élevé à trente-deux pour cent. Ce bénéfice n'a été fait que ſur des ventes qui n'ont pas paſſé annuellement ſix millions de livres. Les onze douziemes de ces marchandiſes ont été portés à l'étranger, & la Suede a payé de ſes productions le peu qu'elle a conſommé. La foibleſſe de ſon numéraire & la médiocrité de

ſes reſſources lui interdiſoit un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

La Suede a ſix mille neuf cents lieues quarrées, à n'en compter que dix & demi par degré comme elle fait. Une grande partie eſt occupée par des lacs immenſes. Son ſol, aſſez généralement gras & argilleux, eſt plus difficile à cultiver que des champs ſablonneux, mais il eſt plus fertile. Les neiges prodigieuſes qui le couvrent, garantiſſent & nourriſſent ſes plantes. Elles parviennent toujours à une maturité entiere, quoique la chaleur de l'été ne ſoit pas fort longue, parce que ſon influence eſt ſoutenue par celle des chaleurs que d'affreux climats avoient long-temps concentrées dans les entrailles de la terre. Malheureuſement les travaux de la campagne ſont réduits à peu de choſe à cauſe de la longueur des hyvers, de la briéveté des jours. Il faut d'ailleurs à des hommes plus grands & plus robuſtes qu'on ne les trouve ailleurs, une nourriture plus ſolide & plus abondante.

Ces raiſons pourroient faire ſoupçonner que la Suede ne fut jamais exceſſivement peuplée, quoique Jornandés l'ait appellée la fabrique du genre humain, *officina generis humani*. Il eſt vraiſemblable que les nombreuſes bandes qui en ſortoient, & qui ſous ce nom ſi redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, aſſervirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des eſſaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le nord de l'Aſie, & qui ſe pouſſoient, ſe remplaçoient ſucceſſivement. Cependant ce ſeroit une erreur de croire que cette vaſte contrée ait été toujours auſſi déſerte que nous la voyons. Des preuves hiſtoriques préſentées aux derniers états

les convainquirent que leur pays avoit il y a trois ſiecles à peu près trois fois plus d'habitants qu'aujourd'hui, quoique la religion Catholique qu'on y profeſſoit alors autorisât les cloîtres, & preſcrivît au clergé le célibat. Un dénombrement fait avec la plus grande préciſion, par ordre du gouvernement en 1760, prouve que la Suede, ſans y comprendre ſes poſſeſſions d'Allemagne qui ſont très-peu de choſe, n'a actuellement que deux millions trois cents quatre-vingt trois mille cent treize ſujets, & que dans cette population il y a un million cent vingt-ſept mille neuf cents trente-huit hommes, & un million deux cents cinquante-cinq mille cent ſoixante-quinze femmes. En prenant un terme moyen, c'eſt trois cents quarante-cinq habitants par lieue quarrée. Les deux extrêmes ſont la Gothie, qui en compte douze cents quarante-huit, & la Laponie qui n'en compte que deux.

Le nombre ſeroit plus grand dans toutes les provinces, ſi elles n'étoient continuellement abandonnées & ſouvent ſans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naiſſance. On voit par-tout des hommes qui, par curioſité, par inquiétude naturelle & ſans objet déterminé, paſſent d'un pays dans un autre; mais c'eſt une maladie qui attaque ſeulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la cauſe générale d'une émigration conſtante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des cauſes morales qu'à des principes phyſiques. Le goût naturel pour la ſociété, les liaiſons du ſang & d'amitié, l'habitude du climat & du langage, cette prévention qu'on contracte ſi aiſément par le lieu, les mœurs, le genre de vivre auxquels on eſt accoutumé; tous ces liens

attachent un être raiſonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puiſſants motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre où tout ſera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où tout le pouvoir eſt entre les mains des états compoſés de différents ordres du Royaume, même de celui des payſans, on devroit plus tenir à ſon pays ; cependant on en ſort beaucoup, & il doit y avoir des raiſons de cette émigraiion.

La claſſe des citoyens la plus attachée à ſa patrie, eſt celle des laboureurs. L'agriculture fut aſſez floriſſante avant que Guſtave Vaſa défendît l'exportation des grains ; depuis ce funeſte édit, elle rétrograda toujours. Les efforts qu'on a faits dans les derniers temps pour lui redonner de l'activité, n'ont pas eu un ſuccès auſſi complet qu'on le deſiroit. L'état achete annuellement la onzieme partie du bled néceſſaire à ſa conſommation. Ce beſoin peut durer long-temps par la difficulté d'élever de nombreux troupeaux. Il faut les nourrir neuf mois au ſec, & on manque de bras pour couper, pour ſerrer la quantité de fourrage que la longueur des hyvers rendroit néceſſaire.

Les mines ne ſont pas expoſées à de pareils malheurs. Leur exploitation fut long-temps la plus grande reſſource du royaume. Elles tomberent depuis dans la dépendance des Anglois & des Hollandois, par les avances conſidérables que les négociants de ces deux nations faiſoient à leurs propriétaires. Une meilleure adminiſtration les a fait ſucceſſivement ſortir de cette ſervitude. Celles d'argent rendent annuellement à l'état quatre mille cinq cents marcs, celles de cuivre huit mille chiffons ou lingots, dont on en exporte cinq mille cinq cents, & celles de fer, quatre cents mille

chiffons, dont environ trois cents mille paſſent à l'étranger. Il étoit facile de multiplier les dernieres, ſur-tout dans les provinces boréales où abondent les bois, les eaux, les cataractes néceſſaires pour ces travaux, & où l'hyver, par ſa rigueur & par ſa durée, favoriſe les charrois. Les états de 1766 ont défendu d'en ouvrir de nouvelles, ſans qu'on puiſſe découvrir les raiſons d'économie politique qui ont ſuggéré cette prohibition. Les manufactures n'ont pas été mieux traitées que les mines.

Juſqu'à l'heureuſe révolution qui rendit à la Suede ſa liberté, la nation étoit généralement habillée d'étoffes étrangeres. On ſentit à cette époque mémorable l'impoſſibilité de faire ceſſer un ſi grand abus avec les laines du pays extrêmement groſſieres, & on fit venir d'Eſpagne, d'Angleterre des brebis & des beliers, qui, par les précautions qu'on a priſes, ont très-peu dégénéré. A meſure que les troupeaux ſe ſont multipliés, les fabriques ont augmenté au point, qu'en 1763 elles occupoient quarante-cinq mille ames. Ces progrès ont bleſſé quelques citoyens, qui les croyoient nuiſibles à l'agriculture. Inutilement on a voulu leur faire obſerver qu'il n'y avoit au plus dans l'état que huit ou neuf villes dignes de ce nom, & que leur population n'étoit relativement à celle de la campagne que dans le rapport d'un à douze, ce qui ne ſe trouvoit dans aucun autre gouvernement. Ces répréſentations n'ont pas été goûtées. La derniere diete a adopté les vues de ceux qui vouloient renvoyer tout le monde à la charrue. Pour faire réuſſir ce plan, elle a ſupprimé les encouragements accordés à différents atteliers, anéanti le comptoir des manufactures, refuſé le renouvellement de pluſieurs privileges,

interrompu les recherches faites pour arrêter la contrebande, proſcrit comme luxe tout ce qui tenoit à l'induſtrie. Il eſt arrivé delà que les ouvriers ont porté ailleurs, ſur-tout en Ruſſie, leurs talents, & que la Suede ſe trouve actuellement ſans manufactures.

Ses pêcheries n'ont pas eu la même deſtinée. La ſeule qui mérite d'être enviſagée ſous un point de vue politique, c'eſt celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poiſſon fuyoit les côtes de Suede. Il donna alors à celle de Gothenbourg, & il ne s'en eſt pas retiré depuis. On en exporte annuellement deux cents mille barils, qui, à raiſon de vingt francs par baril, forment un objet de quatre millions de livres. Environ huit mille barils ſont portés dans les iſles Angloiſes de l'Amérique. Il eſt bien étonnant que les François qui ont plus d'eſclaves à nourrir & moins de facilité pour les nourrir, ayent négligé juſqu'à préſent un moyen que tout les invitoit à adopter.

La nation ne jouiſſoit pas encore de ſa pêche du hareng, lorſqu'elle défendit aux étrangers d'introduire dans les ports de Suede d'autres denrées que celles du cru de leur pays, & de tranſporter ces marchandiſes d'un port du royaume à l'autre. Cette loi célebre, connue ſous le nom de *placard des productions*, & qui eſt de 1724, reſſuſcita la navigation anéantie depuis long-temps par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu partout ſe montra ſur toutes les mers. Ceux qui l'arboroient ne tarderent pas à acquérir de l'habileté par l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés être trop conſidérables pour un pays dépeuplé. Ils penſerent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'im-

l'importation de celles dont il avoit beſoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce ſyſtême a été vivement combattu. De grands adminiſtrateurs ont cru que bien loin de gêner cette branche d'induſtrie, il convenoit de l'encourager en aboliſſant tous les réglements qui la contrarient. Le droit excluſif de paſſer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes déſignées ſous le nom de *Staple*. Tous les ports même ſitués au nord de Stockholm ou d'Abo, furent aſſervis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandiſes de la Baltique qu'ils auroient ſu ſe procurer de la premiere main à meilleur marché. Ces odieuſes diſtinctions, imaginées dans des temps barbares, exiſtent encore. Les ſpéculateurs les plus ſages en matiere d'adminiſtration deſirent qu'elles ſoient anéanties, afin qu'une concurrence plus univerſelle produiſe une plus grande activité. Perſonne ne fait des vœux pour l'augmentation des troupes.

Avant Guſtave Vaſa tout Suédois étoit ſoldat. Au cri du beſoin public, le laboureur quittoit ſa charrue, & prenoit un arc. La nation entiere ſe trouvoit aguerrie par des troubles civils qui ne diſcontinuoient pas. L'état ne ſoudoyoit que cinq cents hommes qui devoient être toujours prêts à marcher. En 1542, ce foible corps fut porté juſqu'à ſix mille. Les payſans, chez qui on mettoit en quartier ces troupes, trouverent le fardeau trop lourd; il fallut les en décharger. Pour y parvenir, on réunit au Fiſc les terres incultes, on les fit défricher, & on y plaça les nouveaux défenſeurs de la patrie. Cette excellente inſtitution s'eſt perpétuée. Les gens de guerre ne ſont pas empriſonnés comme ailleurs dans l'oiſiveté des garniſons. Depuis le général juſqu'au ſoldat,

tous ont une maiſon qu'ils habitent, une portion de terre qu'ils font valoir comme leur propre bien. L'étendue & la valeur réelle de ce terrein ſont proportionnées aux grades de milice. Cette poſſeſſion qu'ils tiennent de la couronne, s'appelle *Boſtell*, & ne s'accorde jamais que dans les domaines qui appartiennent au gouvernement. L'armée eſt actuellement compoſée de huit régiments de cavalerie, de trois régiments de dragons, de deux régiments d'huſſards, de vingt-un régiments d'infanterie nationale qui ſont payés de cette maniere, & de dix régiments des troupes étrangeres qui ont une ſolde en argent, & qu'on place dans les provinces, dans les fortereſſes ſituées au-delà des mers ; ce qui forme en tout cinquante mille hommes. Cette maſſe eſt groſſie & portée juſqu'à quatre-vingt-quatre mille hommes, par trente-quatre mille ſoldats de réſerve qui ont auſſi leurs boſtells, & qui par leur inſtitution ſont deſtinés à remplacer ceux de l'infanterie nationale qui meurent, qui ſe perdent ou qui ſont faits priſonniers. Vingt vaiſſeaux de ligne, un nombre de frégates proportionné, & quelques galeres achevent de former les forces de la république.

Indépendamment des ſecours étrangers, qui peuvent manquer à chaque moment, & qui manquent en effet ſouvent, l'état a pour faire agir ces forces un revenu de dix-huit millions de livres. Il eſt formé par un impôt ſur les terres, par le produit des douanes, par des droits ſur le cuivre & ſur le fer, par le papier timbré, par une capitation & un don gratuit. C'eſt bien peu pour les dépenſes de la guerre, pour les beſoins du gouvernement, & encore y faut-il puiſer ce qui doit ſervir à l'acquittement des dettes.

Elles montoient à ſept millions cinq cents mille livres, lorſque Charles XI arriva au trône. Ce Prince économe de la maniere dont il convient aux ſouverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il dégagea pluſieurs domaines de la couronne en Allemagne, qui avoient été aliénés à des voiſins puiſſants. Il retira des diamants de la couronne ſur leſquels la Reine Chriſtine avoit emprunté des Hollandois des ſommes conſidérables. Il fortifia les places frontieres. Il ſecourut ſes alliés, & arma ſouvent des eſcadres pour maintenir ſa ſupériorité dans la mer Baltique. Les événements qui ſuivirent ſa mort replongerent les affaires dans le cahos d'où il les avoit tirées. Le déſordre a été toujours en augmentant, & la derniere diete a trouvé que l'état devoit quatre-vingt-deux millions cinq cents mille livres pour leſquels il payoit un intérêt de quatre & demi pour cent. De cette ſomme huit millions appartiennent à l'étranger, cinq millions à une caiſſe d'amortiſſement qui fut établie pour le payement des dettes de Charles XII; un million & demi à quelques communautés; douze millions & demi à des particuliers Suédois, & cinquante-cinq millions à la banque. Les meilleurs calculateurs prétendent que cette banque qui appartient uniquement à l'état, & dont la nation aſſemblée en diete a ſeule la diſpoſition, a autant gagné en prêtant ſon papier aux particuliers ſur des terres, des maiſons, des contrats, des effets mobiliers que lui doit l'adminiſtration. En ce cas la république n'a réellement que le tiers de la dette dont elle paye les intérêts dans la vue de ſoutenir le crédit public.

Ce crédit eſt d'autant plus néceſſaire, que depuis la derniere guerre d'Allemagne qui a coûté cent millions à la Suede au-delà de ce que lui a

fourni la France, il ne reſte pas deux millions d'eſpeces en circulation dans tout le royaume. Tout s'y fait avec du papier. L'obligation que contractent, ſous la foi du ſerment, ceux auquels le dépôt en eſt confié, de garder un profond ſecret ſur tout ce qui a rapport à leurs fonctions, ne permet pas de fixer avec la derniere préciſion quelle eſt la quantité de papier qui tient lieu d'argent. Cependant on ne craindra pas d'avancer, d'après les obſervateurs les plus profondément inſtruits, que la maſſe des billets de banque ne paſſe pas ſoixante-dix-ſept millions.

La pauvreté n'eſt pas toutefois la plus dangereuſe maladie qui travaille actuellement la Suede. L'état a bien plus à craindre de l'eſprit de vertige qui a plongé cette vaillante & généreuſe nation dans un abyme de dégradation qui afflige amerement tous les cœurs ſenſibles. Une corruption générale y franchit depuis long-temps toutes les bornes. La détermination arrêtée de tout rapporter à ſon intérêt, a rempli de défiances la cour, le ſénat, tous les ordres de la république. On a travaillé à ſe détruire réciproquement avec un acharnement qui n'a point d'exemple. Lorſque les moyens manquoient, on a été les chercher au loin, & l'on n'a pas rougi de conſpirer en quelque maniere avec des étrangers contre ſa patrie. Elle a été livrée à de faux & puiſſants amis qui l'opprimeront infailliblement.

Si le zele & la bonne foi n'étoient l'ame de cet ouvrage, nous aurions diſſimulé à nos lecteurs la malheureuſe ſituation où ſe trouve réduit un état libre. Les réflexions que ce tableau préſente ſont très-propres ſans doute à nourrir l'eſprit de ſervitude qui regne dans la plupart des contrées de l'Europe. On ne manquera pas de voir dans

la liberté de la Suede, la ſource de tous ſes maux, & de bénir les chaînes des autres nations. Mais il eſt d'autres cauſes qui la privent des avantages de ſa conſtitution. Il eſt certain que la liberté y excede ſes bornes naturelles, qu'elle y tient beaucoup de l'anarchie, que les droits de l'individu n'y ſont pas aſſez heureuſement combinés avec les droits de la ſociété, & que les mouvements de chaque membre ne s'y prêtent pas aſſez aux beſoins de tout le corps pour le ſoutenir & en être aidés. D'ailleurs, une dépopulation conſidérable, triſte fruit des guerres, laiſſe de grands vuides entre les habitants iſolés les uns des autres, & s'oppoſe aux progrès, à la multiplication des idées qui doivent éclairer un peuple qui veut ſe conduire lui-même. Ainſi, quoique dans les grandes opérations de ce gouvernement on voye ſouvent la bonne foi réunie au courage d'entreprendre, au pouvoir d'exécuter, il ne faut pas s'étonner qu'il n'en ait pas réſulté un meilleur plan.

Dans les gouvernements monarchiques un heureux haſard peut donner un bon ſouverain, un bon miniſtre, qui rendent aſſez rapidement à l'état ſes mœurs, ſa force, ſa conſidération. Le bon eſprit n'eſt pas ſitôt ramené dans les aſſociations libres. Les factions qui les diviſent empêchent long-temps de voir le mal, & leur jalouſie les éloigne réciproquement de concourir au rétabliſſement de l'ordre. Dans cette ſituation, le meilleur parti peut-être eſt de confier à un ſeul aſſez d'autorité pour étouffer les haines, pour ranimer l'amour du bien public. Pluſieurs anciennes républiques tirerent un grand avantage de cette politique, & nous ne craindrons pas de prédire à la Suede qu'elle ne ſortira de l'affreuſe anarchie

où elle eſt plongée, que lorſqu'elle aura remis au fantôme de Roi qu'elle a formé, un pouvoir ſuffiſant pour ſonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remedes convenables. C'eſt le plus grande acte de ſouveraineté que puiſſe faire une nation, & ce n'eſt pas perdre ſa liberté que d'en remettre la direction à un dépoſitaire de confiance, en veillant ſoi-même à l'uſage qu'il fera de ce pouvoir commis. Mais il eſt temps de revenir de l'eſpece d'écart où nous a entraîné la Compagnie de Suede, pour parler de celle d'Embden établie par le Roi de Pruſſe.

Ce Prince eut le courage, dans l'âge des plaiſirs, de préférer à la molle oiſiveté des cours l'avantage de s'inſtruire. Le commerce des premiers hommes du ſiecle & ſes réflexions mûriſſoient dans le ſecret ſon génie actif, impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le diſtraire de ſes profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de ſa vie & de ſon regne. On oſa prédire à ſon avénement au trône, que ſes miniſtres ne ſeroient que ſes ſecretaires, les adminiſtrateurs de ſes finances que ſes commis, ſes généraux que ſes aides de camp. Des circonſtances heureuſes le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saiſiſſant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui, le point déciſif de ſes intérêts, Fréderic attaqua une puiſſance qui avoit tenu ſes ancêtres dans la ſervitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ſes provinces, & fit auſſi à propos la paix qu'il avoit fait à propos la guerre.

En ceſſant de combattre, il ne ceſſa pas d'agir. On le vit aſpirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avoit été la terreur. Il appella

tous les arts à lui, & les aſſocia en quelque ſorte à ſa gloire. Il réforma les abus de la juſtice, & dicta lui-même de loix pleines de ſageſſe. Un ordre ſimple & invariable s'établit dans toutes les parties de l'adminiſtration. Il veilloit jour & nuit ſur ſes ſujets, dont le moindre eut toujours la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les inſtants de ſa vie étoient conſacrés au bien de ſes peuples. Ses délaſſements même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'hiſtoire, de morale, de politique étoient remplis de vérités pratiques. On vit régner juſques dans ſes poéſies des idées profondes, & propres à répandre la lumiere. Il s'occupoit du ſoin d'enrichir ſes états, lorſque des événements heureux le mirent en poſſeſſion de l'Ooſtfriſe en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, paſſoit il y a deux ſiecles pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaiſons avec le continent. Les Hollandois, après avoir aſpiré long-temps inutilement à ſe l'approprier, en étoient devenus jaloux, juſqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la maſſe des forces Pruſſiennes, pouvoit expoſer à quelques inconvénients ; mais Fréderic eſpéra que la terreur de ſon nom contiendroit la jalouſie des puiſſances maritimes. Dans cette perſuaſion, il voulut qu'en 1750 une compagnie pour les Indes orientales fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle ſociété étoit d'un million d'écus d'Allemagne. Il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la ſévérité des loix que leur gouvernement avoit

portées pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces ſpéculations par la liberté indéfinie dont on devoit jouir en payant au ſouverain trois pour cent de toutes les ventes qui ſeroient faites. L'événement ne répondit pas aux eſpérances. Six vaiſſeaux partis ſucceſſivement pour la Chine, ne rendirent aux intéreſſés que leur capital & un bénéfice de dix pour cent en ſept années. Une compagnie qui ſe forma peu de temps après dans le même lieu pour le Bengale, prit encore plus mal ſes meſures. Un procès, dont vraiſemblablement on ne verra jamais la fin, eſt tout ce qui lui reſte dés deux ſeules expéditions qu'elle ait tentées. Les commencements de la derniere guerre ont anéanti l'un & l'autre corps.

C'eſt le ſeul échec qu'ait eſſuyé la grandeur du Roi de Pruſſe. Nous n'ignorons pas qu'il eſt difficile d'apprécier ſes contemporains, on les voit de trop près. Encore moins peut-on ſe flatter de bien connoître les Princes dont la renommée qui les tire de l'oubli ne parle jamais ſans paſſion. L'admiration qu'ils inſpirent éveille toujours l'envie, & trouble ou ſuſpend le jugement des ſages même. Cependant, s'il étoit permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on diroit de Fréderic qu'il diſſipa les complots de l'Europe conjurée contre lui, par un haſard auſſi peu prévu que mal combiné ; qu'avec des moyens inviſibles, il exécuta les choſes les plus frappantes ; qu'il changea la maniere de faire la guerre qu'avant lui on croyoit portée à ſa perfection ; qu'il montra un courage d'eſprit dont l'hiſtoire ne lui fourniſſoit pas peut-être de modele ; qu'il tira de ſes fautes même plus d'avantage que les autres n'en ſavent tirer de leurs ſuccès ; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'ad-

miration toute la terre ; que les guerriers les plus célebres de ſon âge n'arriveront à la poſtérité qu'à l'aide de ſon nom & de ſa mémoire; & qu'il donna autant d'éclat à ſa nation que les autres ſouverains en reçoivent de leurs peuples.

Il préſente un front toujours menaçant. L'opinion de ſes talents, le ſouvenir de ſes actions, un revenu annuel de ſoixante-ſept millions, un tréſor de plus de deux cents, une armée de cent quatre-vingt-quatre mille hommes, aſſurent ſa tranquillité. Malheureuſement elle n'eſt pas utile à ſes ſujets comme elle le fut autrefois. Ce Prince continue à laiſſer les Juifs à la tête de ſes monnoyes, où ils ont introduit un ſi grand déſordre. Il a vu tomber, ſans les ſecourir, les plus riches négociants de ſes provinces dans des abymes que ſes opérations leur avoient creuſés. Il a mis dans ſes mains les manufactures les plus conſidérables de ſon pays. Ses états ſont remplis de monopoles deſtructeurs de toute induſtrie. Des peuples dont il fut l'idole ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inſpiré une défiance ſi univerſelle, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la Pruſſe, qu'il n'y a point de hardieſſe à aſſurer que les efforts qui ſe font pour reſſuſciter la Compagnie d'Embden ſeront inutiles.

O Fréderic, Fréderic ! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curioſité ſans bornes, du goût pour le travail, des forces pour le ſupporter. L'étude du gouvernement, de la politique, du commerce, de la légiſlation, occupa ta jeuneſſe. L'humanité, par-tout enchaînée, abattue, eſſuya ſes larmes à la vue de tes premiers travaux, & ſembla ſe conſoler de ſes malheurs dans l'eſpérance de trouver en toi ſon vengeur. Elle

augura, & bénit d'avance tes ſuccès. L'Europe te donna le nom de Roi Philoſophe.

Lorſque tu parus ſur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campements, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne ceſſoit d'exalter cette diſcipline inviolable qui donnoit à tes troupes la victoire, cette ſubordination méchanique qui ne fait de pluſieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvements, dirigés par une impulſion unique, frappent à la fois au même but. Les philoſophes même, prévenus par l'eſpoir dont tu les avois remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les Rois, applaudiſſoient peut-être à tes ſuccès ſanglants. Tu fus regardé comme le modele des Rois guerriers.

Il exiſte un titre plus glorieux, c'eſt celui de Roi citoyen. On ne l'accorde pas aux Princes qui, confondant les vérités, les erreurs, les préjugés, les loix, les ſources du bien & du mal, enviſagent les principes de la morale comme des hypotheſes de métaphyſique, & la raiſon comme un orateur gagé par l'intérêt. O ſi l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! ſi ton ame épuiſée par tes grandes actions avoit perdu ſon reſſort & ſon énergie! ſi les foibles paſſions de la vieilleſſe vouloient te faire rentrer dans la foule des Rois, que deviendroit ta mémoire, que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués? Mais non : ton regne & ta vie ne ſeront pas un problême dans l'hiſtoire. Rouvre ton cœur aux ſentiments nobles & vertueux qui firent tes premieres délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la féli-

cité des générations futures par la félicité de la génération actuelle. Reſpecte la tranquillité de tes voiſins. Oſe davantage. L'univers eſt la patrie d'un grand homme, d'un Roi qui peut le remuer. Donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes force à la paix les nations inquietes : ſois un Roi citoyen.

Rien n'eſt grand, n'eſt heureux dans les monarchies, ſans l'influence du maître qui les gouverne ; mais il ne dépend pas toujours d'un monarque de faire tous les biens convenables à ſa nation, quand elle ne ſeconde pas les intentions du gouvernement par ſon caractere ou ſes diſpoſitions. C'eſt peut-être autant la faute des peuples que des Rois, ſi les projets qu'on a ſouvent formés en Eſpagne pour faire proſpérer le commerce des Philippines n'ont pas eu du ſuccès.

Les Philippines, anciennement connues ſous le nom de Manilles, forment un archipel immenſe à l'eſt de l'Aſie. Les montagnes de ces iſles ſont peuplées de ſauvages qui paroiſſent être les plus anciens habitants du pays. Quelques rapports qu'on a cru entrevoir entre leur langue & celle du Malabar, ont fait ſoupçonner qu'ils pouvoient être venus de cet agréable contrée de l'Inde. Leur vie eſt toute animale. Ils n'ont point de demeure fixe. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois ſont leur unique nourriture ; & lorſqu'ils ont épuiſé un canton, ils vont en dévorer un autre. Les efforts qu'on a fait pour les aſſujettir ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de dompter des peuples errants.

Les plaines d'où on les a chaſſés ont été ſucceſſivement occupées par des colonies de Siam,

de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar, de Malaca, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leur religion, leur gouvernement ne permettent pas de ſe méprendre ſur les lieux de leur origine.

Fernand de Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces iſles. Mécontent du Portugal ſa patrie, il étoit paſſé au ſervice de Charles-Quint, & par le détroit qui depuis porta ſon nom, il arriva aux Manilles en 1521. Le malheur qu'il eut d'y périr, n'auroit pas empêché vraiſemblablement que ſon voyage n'eût eu des ſuites, ſi elles n'avoient été arrêtées par la combinaiſon dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzieme ſiecle les Portugais s'ouvroient la route des Indes orientales, & ſe rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures qui avoient toujours fait les délices des nations polies, les Eſpagnols s'aſſuroient par la découverte de l'Amérique, plus de tréſors que l'imagination des hommes n'en avoit juſqu'alors deſiré. Quoique les deux nations ſuiviſſent leurs vues d'agrandiſſement dans des régions bien ſéparées, il parut poſſible qu'on ſe rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le Pape Alexandre VI fixa en 1493 les prétentions reſpectives, par une ſuite de ce pouvoir univerſel & ridicule que les Pontifes s'étoient arrogé depuis pluſieurs ſiecles, & que l'ignorance idolâtre de deux peuples également ſuperſtitieux prolongeoit encore pour aſſocier le ciel à leur avarice. Il donna à l'Eſpagne tout le pays qu'on découvriroit à l'oueſt du méridien pris à cent lieues des Açores, & au Portugal tout ce qu'il pourroit conquérir à l'eſt de ce méridien. Dans la ſuite les deux puiſſances convinrent de

reculer cette ligne de démarcation à deux cents cinquante lieues plus à l'oueſt pour aſſurer davantage leur tranquillité. Avec plus de lumiere, la cour de Rome auroit ſenti que les Eſpagnols pouſſant leurs découvertes du côté de l'oueſt, & les Portugais du côté de l'eſt, c'étoit une néceſſité qu'ils ſe rencontraſſent. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

Les Portugais, qui, quoique navigateurs, n'avoient pas imaginé qu'on pût parvenir aux Indes par une autre route que celle du cap de Bonne-Eſpérance, furent très-étonnés d'y voir arriver les Eſpagnols par la mer du ſud. Ils craignirent pour les Moluques, ſur leſquelles leurs rivaux prétendoient avoir des droits, ainſi que ſur les Manilles. La cour de Lisbonne étoit déterminée à tout, plutôt qu'à voir échapper de ſes mains le commerce des épiceries. Cependant avant de ſe commettre avec la ſeule puiſſance dont les forces maritimes fuſſent alors redoutables, elle crut devoir tenter la voie de la négociation. Ce moyen réuſſit plus facilement qu'on ne l'avoit eſpéré. Charles-Quint, que ſes entrepriſes continuelles réduiſoient à des beſoins fréquents, conſentit pour la ſomme de trois cents ſoixante mille ducats, à ſuſpendre tous les armements pour les Moluques, juſqu'à ce que les droits reſpectifs euſſent été éclaircis. Il s'engagea même, en cas que la déciſion lui fût favorable, à n'en tirer avantage qu'après avoir rembourſé l'argent qu'il auroit touché. Depuis cet accommodement, le monarque Eſpagnol, occupé de ſon agrandiſſement en Europe & en Amérique, perdit de vue les Indes orientales.

Philippe II reprit en 1564 le projet de ſoumettre les Manilles. L'exécution en fut confiée à

Michel Lopès de l'Egaſpe. Il s'établit ſolidement à Luçon, la principale de ces iſles, & jetta les fondements de quelques colonies dans les iſles voiſines, en particulier dans celle de Zébu, où Mágellan avoit abordé. Ses ſucceſſeurs auroient vraiſemblablement achevé la conquête de cet archipel, ſi on leur eût fourni de plus grands moyens, peut-être même s'ils n'avoient été obligés d'employer le peu qu'ils en avoient à ſoutenir les Portugais dans les Moluques. La patience Hollandoiſe triompha de ces efforts foibles, tardifs & peu ſinceres. Ils ne firent que retarder la perte des riches poſſeſſions qui en étoient l'objet, & ils laiſſerent la domination Caſtillane dans les Manilles qu'on commençoit à appeller Philippines, dans un état de langueur dont elle n'eſt jamais ſortie.

Le nombre des Eſpagnols n'y paſſe pas trois mille. On peut compter le triple de Metis. Les uns & les autres ſont chargés de contenir un million trois cents ſoixante & quelques mille Indiens qui ſe trouverent ſoumis lors du récenſement de 1752. La plupart ſont chrétiens, & tous payent un tribut de demi-piaſtre. Ils ſont diſperſés dans neuf iſles, & diſtribués en vingt départements, dont celle de Luçon ſeule en contient douze. Sa capitale, nommée dans tous les temps Manille, eſt ſituée à l'embouchure d'une grande riviere dans le fond d'une baye qui a trente lieues de circuit. L'Egaſpe la jugea propre à être le centre de l'état qu'il vouloit fonder, & il y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez Perez de las Marignas l'entoura de murailles en 1590, & y bâtit le fort Saint-Jacques. Comme elle ne reçoit que de petits bâtiments, on jugea dans la ſuite qu'il convenoit de fortifier Cavite, qui n'en eſt éloigné que de trois lieues, & qui lui ſert de port. Il eſt en demi-cercle.

Les vaiſſeaux y ſont par-tout à l'abri des vents du ſud, mais expoſés à être battus de ceux du nord, s'ils ne ſe tiennent fort près de terre. Trois ou quatre cents Indiens y ſont toujours occupés dans les chantiers.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité ſubordonnée au vice-Roi du Mexique doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il diſpoſe de tous les emplois civils & militaires. Il peut diſtribuer des terres aux ſoldats, les ériger même en fiefs. Cette puiſſance, quoiqu'un peu balancée par l'influence que le clergé & l'inquiſition ont dans tous les établiſſements Eſpagnols du nouveau monde, s'eſt trouvée ſi dangereuſe, que, pour en arrêter l'excès, on a imaginé pluſieurs expédients. Le plus utile a été celui qui regle qu'on pourſuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de ſa charge, & que celui qui ſera révoqué ne pourra pas partir avant que ſon adminiſtration ait été recherchée. Tout particulier peut porter ſes plaintes. S'il a éprouvé quelque injuſtice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur qu'on condamne de plus à une amende envers le ſouverain pour l'avoir rendu odieux. Dans les premiers temps de cette ſage inſtitution, la ſévérité fut pouſſée ſi loin, que lorſque les accuſations étoient graves & nombreuſes, le coupable étoit mis en priſon. Pluſieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en ſortirent que pour ſubir des peines rigoureuſes. La corruption a fait depuis des progrès. Celui qui ſuccede eſt communément décidé, par des ſommes conſidérables, ou par les vexations qu'il ſe propoſe de commettre, à pallier celles de ſon prédéceſſeur.

Cette colluſion a formé un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion. On a exigé arbitrairement des impôts.

Le revenu public s'eſt perdu dans les mains deſtinées à les recueillir. Des droits exceſſifs ont fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'eſt vu contraint de dépoſer ſes récoltes dans les magaſins du gouvernement. On a pouſſé l'atrocité juſqu'à fixer la quantité de grains que ſes champs devoient produire, juſqu'à l'obliger de les fournir au Fiſc ſans en être payé que dans le temps & de la maniere qu'il plairoit aux Hydres de ce gouffre public. Cette tyrannie a déterminé une infinité d'Indiens à abandonner les Philippines, ou à ſe refugier dans les lieux inacceſſibles de ces iſles. L'hiſtoire fait monter à pluſieurs millions les malheureux que les vexations ont fait périr. Il n'eſt pas poſſible d'évaluer le nombre de ceux que l'anéantiſſement de la culture & des ſubſiſtances a empêché de naître. Ce qui a échappé à tant de calamités, a cherché ſa ſûreté dans l'obſcurité & dans la miſere. Les efforts que quelques adminiſtrateurs honnêtes ont faits dans l'eſpace de deux ſiecles pour arrêter le cours de tant de barbaries, ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés pour céder à une autorité ſubordonnée & paſſagere. Il n'auroit pas moins fallu que le pouvoir ſuprême de la cour de Madrid pour oppoſer une digue ſuffiſante au torrent de la cupidité univerſelle ; mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuſe indifférence eſt cauſe que les Philippines n'ont pas été civiliſées. Il n'y a ni police, ni induſtrie. A peine ſauroit-on leur nom, ſans les liaiſons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaiſons, auſſi anciennes que l'établiſſement des Eſpagnols dans les deux Indes, ſe réduiſent à faire paſſer en Amréique par la mer du ſud, les productions, les marchandiſes de l'Aſie. Nul des objets

objets qui forment ces riches cargaiſons n'eſt le produit du ſol ou des manufactures de ces iſles. Elles tirent la cannelle de Batavia. Les Chinois leur portent les ſoieries, & les Anglois ou les François les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & de Coromandel. Tous les peuples de l'Orient y peuvent naviguer ouvertement; mais les nations Européennes ſont obligées de maſquer leur pavillon. Sans cette précaution, qui n'eſt heureuſement qu'une cérémonie vaine, elles ne ſeroient pas reçues. De quelque port qu'ayent été expédiées les marchandiſes, il faut qu'elles arrivent avant le départ des Galions. Celles qui viendroient après, ou ne ſeroient pas vendues, ou ne le ſeroient qu'à perte à des négociants qui ſe trouveroient réduits à les garder dans leurs magaſins juſqu'à un autre voyage. Les payements ſe font avec de la cochenille & des piaſtres venues du Mexique. Il y entre auſſi des cauris qui n'ont point de cours en Afrique, mais qui ſont d'un uſage général ſur les bords du Gange. Il eſt rare qu'on traite directement avec les Eſpagnols. La plupart, dégoûtés des ſoins pénibles du commerce, mettent tous leurs biens entre les mains des Chinois qui s'enrichiſſent aux dépens de ces maîtres indolents. Si, comme la cour de Madrid l'avoit ordonné en 1750, on eût forcé ces agents les plus actifs de l'Aſie à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du pays, les affaires ſeroient tombées dans un déſordre extrême.

Il y a des politiques qui penſent que ce ne ſeroit pas un mal, & cette opinion eſt fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuiſibles aux intérêts de la métropole. Philippe II & ſes ſucceſſeurs ont

conſtamment rejetté cette propoſition qui a été renouvellée à pluſieurs repriſes. La ville de Seville en 1731, & celle de Cadix en 1733, ont eu des idées plus raiſonnables. Toutes deux ont imaginé ce qu'il eſt bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il ſeroit utile à l'Eſpagne de prendre part directement au commerce de l'Aſie, & que les poſſeſſions qu'elle a dans cette partie du monde ſeroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on oppoſé que l'Inde fourniſſant des étoffes de ſoie, des toiles de coton ſupérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, ſur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient ſoutenir la concurrence, & ſeroient infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole dans la poſition où étoit leur patrie.

En effet, les Eſpagnols s'habillent, ſe meublent d'étoffes, de toiles étrangeres. Ces beſoins continuels augmentent néceſſairement l'induſtrie, les richeſſes, la population, les forces de leurs voiſins. Ils abuſent de ces avantages pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne ſe conduiroit-elle pas avec plus de ſageſſe & de dignité, ſi elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance dont elle ſera tôt ou tard la victime.

Les inconvénients preſqu'inſéparables des nouvelles entrepriſes, ſont levés d'avance. Les iſles que l'Eſpagne poſſede ſont ſituées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Borneo, Macaſſar, les Moluques, & à portée d'entrer en liaiſon avec ces différents états. Si elles ſont trop

éloignées du Malabar, de Coromandel & de Bengale pour protéger efficacement les établiſſements qu'on y formeroit, elles ſont ſi près de pluſieurs des plus riches pays que les Européens fréquentent, qu'elles en excluroient facilement leurs ennemis en temps de guerre. D'ailleurs la diſtance où elles ſont du continent les garantit des ravages qui les déſolent, & les dérobent à la tentation délicate de prendre part à ſes diviſions.

Cet éloignement n'empêche pas que leur ſubſiſtance ne ſoit aſſurée. A la vérité les tremblements de terre ſont fréquents aux Philippines, & les pluies ne diſcontinuent pas depuis juillet juſqu'en novembre ; mais rien de tout cela ne nuit à leur fertilité. Il n'y a pas dans l'Aſie des contrées plus abondantes en poiſſon, en grains, en fruits, en légumes, en beſtiaux, en ſagu, en cocotiers, en plantes nourriſſantes de toutes les eſpeces.

On y trouve même pluſieurs objets propres au commerce d'Inde en Inde. L'ébene, le tabac, la cire, ces nids d'oiſeaux ſi recherchés des Chinois, le bray, une eſpece de chanvre blanc dont on fait des cables & des voiles, des bois de charpente & de conſtruction, excellents & en abondance, les cauris, les perles, du ſucre qu'on peut multiplier ſans bornes, & enfin de l'or. On a des preuves inconteſtables que, dans les premiers temps, les Eſpagnols faiſoient paſſer en Amérique une grande quantité de ce métal trouvé dans les rivieres par les naturels du pays. Si ce qu'ils en ramaſſent annuellement ne paſſe pas aujourd'hui mille ou douze cents livres peſant, il faut en accuſer la tyrannie qui ne leur permet pas de jouir du fruit de leur induſtrie. Une modération raiſonnable les engageroit à reprendre leurs anciens travaux

& à ſe livrer à des travaux encore plus utiles à l'Eſpagne.

Alors cette couronne tirera de la colonie pour l'Europe, de l'alun, des peaux de buffle, de la caſſe, la feve de Saint Ignace, ſi utile dans la médecine, de l'indigo, du cacao qu'on y a tranſporté du Mexique, & qui y réuſſit fort bien, des bois de teinture, du coton, de la fauſſe cannelle qu'on perfectionnera peut-être, & dont telle qu'elle eſt les Chinois ſe contentoient avant qu'ils fréquentaſſent Batavia. Quelques voyageurs aſſurent que l'iſle de Mindano qui la produit avoit auſſi autrefois des girofliers. Ils ajoutent que le ſouverain du pays ordonna de les arracher, en diſant qu'il valoit mieux qu'il le fît lui-même que s'il y étoit forcé par les Hollandois. Cette anecdote paroît bien ſuſpecte. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le voiſinage des Moluques donne de grandes facilités pour ſe procurer les arbres qui produiſent la muſcade & le girofle, & que tout doit faire eſpérer qu'ils ne dégénéreront jamais,

Les marchés étrangers fourniront à l'Eſpagne les ſoieries, les toiles, les autres productions de l'Aſie néceſſaires à ſa conſommation, & les lui fourniront à meilleur marché qu'à ſes concurrents. Tous les peuples de l'Europe ſe ſervent de l'argent tiré de l'Amérique pour négocier dans l'Inde. Avant qu'il ayent pu l'y faire arriver, cet argent a dû payer des droits conſidérables, faire des détours prodigieux, courir de grands riſques. Les Eſpagnols en l'envoyant directement d'Amérique aux Philippines, gagneront ſur l'impoſition, ſur le temps, ſur les aſſurances; de ſorte qu'en donnant la même quantité de métaux que les nations rivales, ils payeront réellement moins cher qu'elles.

Les tranſports d'argent diminueroient même avec le temps, ſi on ſavoit élever ces iſles au dégré de ſplendeur auquel la nature les appelle. Il faudroit pour cela rappeller dans leurs ports les nations qui les fréquentoient avant que les Eſpagnols les euſſent envahis ; faire oublier à la Chine que quarante mille de ſes ſujets qui s'étoient établis aux Philippines y furent maſſacrés, la plupart parce qu'ils ſouffroient impatiemment le joug affreux qu'on leur impoſoit. Ils déſerteroient Batavia qu'ils trouvent trop éloigné de leur patrie, & ranimeroient dans ces iſles les arts & la culture. On les verroit bientôt ſuivis de beaucoup de négociants libres de l'Europe répandus dans l'Inde, qui ſe regardent comme victimes du monopole de leurs Compagnies. Les naturels du pays excités au travail par les avantages inſéparables de cette concurrence, ſortiroient de leur indolence. Ils aimeroient le gouvernement qui s'occuperoit de leur bonheur, ſe rangeroient en foule ſous ſes loix, & ſeroient en peu de temps tous Eſpagnols. Si nos conjectures ne ſont pas vaines, une colonie telle qu'on vient de la préſenter, ſeroit plus utile qu'un établiſſement purement paſſif, qui dévore une partie des tréſors de l'Amérique. La révolution eſt facile. On ne peut manquer de la hâter en établiſſant une grande liberté de commerce, une grande liberté civile & religieuſe, & une ſûreté entiere pour les propriétés.

Cet édifice ne ſauroit être l'ouvrage d'une compagnie. Depuis plus de deux ſiecles que les Européens fréquentent les mers d'Aſie, ils n'ont jamais été animés d'un eſprit qu'on pût eſtimer. En vain la ſociété, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous ; ces pays éloignés n'ont

vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compenſé par les lumieres que nous y avons portées, par des ſages inſtitutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténebres & ſous leur deſpotiſme, ſans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différents gouvernements avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négociants libres, il eſt vraiſemblable que l'amour de la gloire ſe ſeroit joint à la paſſion des richeſſes, & que plus d'un peuple auroit tenté des choſes capables de l'illuſtrer. Aucune Compagnie n'a eu des vues ſi élevées. Reſſerrées dans les idées étroites d'un gain préſent, elles n'ont jamais penſé au bonheur des nations avec qui elles faiſoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime de la conduite qu'on attendoit d'elles.

Combien il ſeroit honorable pour l'Eſpagne, de qui perſonne n'eſpere peut-être en ce moment de grandes choſes, de ſe montrer ſenſible aux intérêts du genre humain & de s'en occuper ! Ses vaiſſeaux deſtinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Aſie, partiroient de ſes différents ports, & ſe réuniroient aux Canaries, ou continueroient ſéparément leur chemin, ſuivant les circonſtances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Eſpérance; mais ils s'y rendroient par la mer du ſud, où la vente de leur cargaiſon augmenteroit de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur aſſureroit la ſupériorité ſur leurs concurrents, qui en général naviguent à faux fraix, & ne portent gueres que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des

rafraîchiſſements, s'il en étoit beſoin. Ceux qui pourroient attendre, ne relâcheroient qu'au Chily, ou même ſeulement à Jean Fernandez.

Cette iſle délicieuſe, qui doit ſon nom à un Eſpagnol à qui on l'avoit cédée, & qui s'en dégoûta après y avoir fait un aſſez long ſéjour, ſe trouve à trente-trois degrés quarante minutes de latitude méridionale, & à cent dix lieues de la terre-ferme du Chily. Sa plus grande longueur n'eſt que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un eſpace ſi borné & un terrein ſi inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, d'excellents bois, une eau très-ſaine, tous les végétaux ſpécifiques contre le ſcorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupedes de l'Europe & de l'Amérique y réuſſiſſoient admirablement. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes, la morue en particulier y eſt auſſi abondante qu'à Terre-neuve. Tant d'avantages ſont couronnés par un bon port. Il eſt ſitué à la partie ſeptentrionale. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'eſt jamais aſſez violent pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corſaires qui vouloient infeſter les côtes du Pérou par leurs pirateries, à relâcher à Jean Fernandez. Anſon, qui portoit dans la mer du ſud des projets plus vaſtes, y trouva un aſyle également commode & ſûr. Les Eſpagnols, convaincus enfin que la précaution qu'ils avoient priſe de détruire les beſtiaux qu'ils y avoient jettés, n'étoit pas ſuffiſante pour en écarter leurs ennemis, ſe ſont déterminés, il y a quelques années, à y bâtir un fort. Ce poſte militaire deviendra un établiſſement utile, ſi la cour de Madrid peut ſe déterminer à ouvrir les

yeux. De plus grands détails ſeroient ſuperflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faiſons qu'indiquer ſeroient avantageuſes au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Eſpagne. Il n'eſt pas poſſible que les liaiſons que la Ruſſie entretient par terre avec la Chine, s'élevent jamais à la même importance.

Entre ces deux empires, dont la grandeur impoſe à l'imagination, eſt un eſpace immenſe connu dans les premiers âges ſous le nom de Scythie, & dans les temps modernes, ſous celui de grande Tartarie. La plupart de ſes habitants vécurent toujours de chaſſe, de pêche, du lait de leurs troupeaux, & avec un égal éloignement pour le ſéjour des villes, pour la vie ſédentaire & pour l'agriculture. Leur origine qui s'eſt perdue dans leurs déſerts & leurs courſes errantes, n'eſt pas plus ancienne que leurs uſages. Ils ont toujours continué d'être ce que leurs peres avoient été; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne reſſemble tant aux hommes des premiers âges, que les Tartares du nôtre. Ils adopterent de bonne heure la doctrine de la métempſycoſe, qui leur fut enſeignée par des Prêtres appellés Lamas. Ces impoſteurs réuſſirent à faire croire que leur chef qui réſide à Barantola dans le Tibet, étoit immortel. Pour entretenir cette erreur, la divinité ne ſe montre jamais qu'à un petit nombre de confidents. Si elle s'offre dans le temple aux adorations du peuple, c'eſt toujours dans une eſpece de tabernacle, dont la clarté douteuſe montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant, que ſes traits. Quand il meurt, on lui ſubſtitue un autre Lama de la même taille, & s'il ſe peut, de la même figure. Avec le ſecours de ces pré-

cautions, l'illuſion ſe perpétue même dans les lieux où ſe joue cette comédie, à plus forte raiſon dans l'eſprit des croyants éloignés de la ſcene.

Cette crédulité n'a pas empêché que les Tartares n'ayent été toujours très-braves. C'eſt pour arrêter les irruptions qu'ils faiſoient en Chine que fut élevée cette fameuſe muraille qui commence dans le voiſinage du fleuve jaune, & qui s'étend juſqu'à la mer de Kamtzchatka. Le tiers de la nation fut employé, dit-on, à la conſtruire, & l'ouvrage fut porté en cinq ans à ſa perfection, quoiqu'il fallût pratiquer de larges voûtes pour le cours des eaux, & ménager des iſſues pour le paſſage des troupes. Un million de ſoldats la gardoit dans les temps anciens. Lorſqu'on dit qu'elle a cinq cints lieues de longueur, on y comprend les eſpaces remplis par les montagnes, & ceux où il n'y a qu'un foſſé. Il n'y a proprement que cent lieues de murs conſtruits partie en brique, & partie de terre battue. Ils ſont flanqués par intervalle d'un grand nombre de tours ſuivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Leur plus grande élévation eſt de trente pieds, & la moindre de quinze. Dans leur largeur commune, ils peuvent contenir ſept ou huit hommes de front. Ce monument de l'activité Chinoiſe fut conſtruit ſi ſolidement, qu'il ſubſiſte preſqu'entier après deux mille ans.

Si cette barriere n'en impoſa pas aſſez aux Tartares pour mettre fin à leur inquiétude, elle fut du moins ſuffiſante pour garantir la liberté de l'empire juſqu'au treizieme ſiecle. A cette époque, il fut attaqué vivement par ces barbares, dont Gengiskam avoit réuni ſous ſes drapeaux les différentes hordes, & il ſubit le joug plus facile-

ment qu'il n'étoit poſſible de le prévoir. Ce ſceptre étranger ne fut briſé que lorſqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il ſe trouva dans les mains d'un Prince indolent livré aux femmes, eſclave de ſes miniſtres.

Comme la population dans tous les pays & dans tous les temps fut le fruit d'une heureuſe légiſlation, il s'enſuit que les Tartares qui n'avoient point de demeure fixe, ni par conſéquent de gouvernement, ne purent jamais être fort nombreux. S'ils mirent ſur pied de grandes armées, c'eſt que lorſqu'ils faiſoient une expédition, lorſqu'ils tentoient une invaſion, toute la nation ſe mettoit en marche, & laiſſoit ſon pays déſert. L'impoſſibilité où elle étoit de ſe réparer continuellement, comme l'Europe policée qui ne s'affoiblit point par la guerre qu'elle fait preſque ſans interruption depuis tant de ſiecles, la réduiſoit à laiſſer un intervalle immenſe entre ſes entrepriſes. Après un grand éclat, elle retomboit toujours dans l'obſcurité, où elle ſe préparoit lentement à de nouvelles conquêtes. La Chine l'éprouva.

Les Tartares qu'elle avoit eu le bonheur ou l'habileté de chaſſer de ſes provinces, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, formerent pluſieurs hordes qui ſe peuplerent dans le ſilence, & qui, avec le temps, ſe fondirent la plupart dans celle des Montcheoux. Leur réunion leur inſpira le projet de conquérir de nouveau la Chine, & leur donna des forces ſuffiſantes pour y réuſſir. Cette révolution, qui eſt de 1644, ſembla moins ſubjuguer l'empire des Chinois que l'augmenter d'une portion conſidérable de la Tartarie. Bientôt après il s'agrandit encore par la ſoumiſſion des Tartares Mungols, célebres pour avoir envahi la couronne de la Chine au

treizieme ſiecle, & pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Aſie, celui de l'Indoſtan en particulier.

Cet événement fut également utile aux deux peuples qui avoient beſoin l'un de l'autre. Le commerce des Chinois adoucit le caractere atroce des Tartares ; & l'humeur fiere, inquiete des Tartares aguerrit un peu les Chinois, trop livrés peut-être aux arts pacifiques. A la vérité, la valeur paroiſſoit leur être aſſez peu néceſſaire depuis leur union avec les Tartares, parce qu'ils n'étoient entourés que de nations foibles ou tributaires ; mais ils ne tarderent pas à voir s'élever un ennemi qui pouvoit devenir dangereux.

Les Ruſſes, qui, vers la fin du ſeizieme ſiecle, avoient conquis les plaines incultes de la Siberie, étoient arrivés de déſert en déſert juſqu'au fleuve Amour, qui les conduiſoit à la mer orientale, & juſqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richeſſes.

Les Chinois ſentirent que les courſes des Ruſſes pourroient avec le temps troubler leur tranquillité, & ils conſtruiſirent quelques forts pour arrêter un voiſin dont l'ambition devenoit ſuſpecte. A cette époque commencerent entre les deux nations des diſputes vives touchant les frontieres. Ces diſcuſſions jetterent dans les eſprits une aigreur extrême. Les chaſſeurs des deux partis ſe chargeoient ſouvent, & on ſe croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureuſement les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à ſe concilier en 1689. Les limites des deux nations furent poſées à la riviere de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'eſt le premier

traité qu'euſſent fait les Chinois depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offroit une autre nouveauté. On accorda aux Ruſſes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été conſtamment éloignés avec des précautions tout-à-fait myſtérieuſes. Il fut aiſé de voir que les Tartares qui s'étoient pliés aux mœurs de la Chine, s'écartoient de ſes maximes politiques.

Cette condeſcendance n'inſpira pas de la modération aux Ruſſes. Ils continuerent leurs uſurpations, & bâtirent à plus de trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'ils nommerent Albaſſinskoi. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715 le parti de ſe faire juſtice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrêmité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de ſiege.

La cour de Pétersbourg fut aſſez éclairée pour ne ſe pas livrer à un reſſentiment inutile. Elle fit partir en 1719 pour Pékin, un miniſtre chargé de reſſuſciter le commerce anéanti par les derniers troubles. On réuſſit en partie à ce qu'on deſiroit. Les caravanes furent autoriſées à reprendre leurs voyages ſans payer aucun droit pour les marchandiſes qu'elles vendroient ou qu'elles acheteroient, mais elles furent privées d'un avantage qui paroiſſoit conſidérable.

Les Chinois, quel que fût leur motif, avoient toujours défrayé les caravanes. Chacun de ceux qui les compoſoient, recevoit la paye d'un ſoldat, tout le temps qu'on étoit ſur les terres de l'empire. Cette généroſité les rendoit trop nombreuſes, les précipitoit dans la débauche, leur inſpiroit de

l'orgueil, de la cruauté. On eſpéra que les Ruſſes, obligés de ſe nourrir, deviendroient plus circonſpects, & on retrancha les gratifications dont ils avoient joui. Cet arrangement, quoique bien conçu, ne produiſit pas l'effet qu'on s'en étoit promis. La caravane de 1721 ne ſe conduiſit pas avec plus de réſerve que les autres, & il fut arrêté que dans la ſuite les deux nations ne traiteroient enſemble que ſur la frontiere. De nouvelles brouilleries ont encore interrompu cette liaiſon. Un commerce interlope eſt tout ce qui en reſte. Il eſt languiſſant, mais on doit croire que la Ruſſie s'occupe des moyens de le ranimer.

Les avantages qu'elle en retirera doivent l'encourager à ſurmonter les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. Pour des draps, des toiles, des cuirs, des pelleteries de toutes les eſpeces qu'elle donnera, elle recevra des étoffes de ſoie, de l'or, de la porcelaine, du thé & de la rhubarbe. La réexportation de ces deux dernieres productions pourroit devenir conſidérable, parce qu'elles conſerveront toujours par cette voie un degré de perfection qui ſe perd à travers ces mers immenſes & ces climats brûlants par où l'on nous apporte tout ce qui nous vient de la Chine. Ces échanges qui ne paſſoient pas deux cents mille roubles ou un million de livres, lorſqu'ils ſe faiſoient pour le compte de la cour, deviendront très-conſidérables, ſi le miniſtere acquiert jamais aſſez de lumiere pour les abandonner à l'intelligence, à l'activité, à l'économie des particuliers.

La Ruſſie a d'autres liaiſons avec l'Aſie, mais qui lui conviennent moins. Les Arméniens, fixés à Aſtracan, tirent des Indes par la Perſe quelques toiles & d'autres marchandiſes. Cette importation eſt groſſie par des Indiens Guebres qui viennent à

Baku, province ſituée au couchant de la mer Caſpienne, pour y faire leurs dévotions dans les puits ardents, dans les cavernes d'où ſort le Naphte. Ce commerce abſolument ruineux, puiſqu'il ſe fait avec de l'argent, eſt actuellement peu de choſe, & ne peut jamais s'étendre, parce que les conſommations de la Ruſſie ſont néceſſairement bornées.

L'enthouſiaſme qu'on a conçu, qu'on a dû concevoir pour Pierre le Grand, a accoutumé l'Europe à ſe former de ſon empire une opinion exagérée. Les bons obſervateurs qui cherchent les réſultats dans les faits, n'ont pas tardé à démêler au travers de tant de brillantes erreurs que ces vaſtes contrées étoient ſans loix, ſans liberté, ſans richeſſes, ſans population & ſans induſtrie. Ils ont été plus loin. Ils ont oſé affirmer qu'on n'établiroit jamais une police, des mœurs, un gouvernement dans ces déſerts, ſans rapprocher les peuples les uns des autres. Ils ont jugé que l'âprêté du climat oppoſoit un obſtacle invincible à ce rapprochement, dans la néceſſité de conſerver des forêts immenſes. On les a vu douter ſi l'intérieur de la Ruſſie avoit plus gagné que perdu depuis un ſiecle. Son légiſlateur, diſent-ils, a tout épuiſé pour former une armée, une flotte, un port; & ſes ſucceſſeurs achevent de tout ruiner pour ſoutenir l'oſtentation de ces vains établiſſements. L'empire n'a pas aſſez de ſujets pour recruter des troupes ſi nombreuſes; il ne ſauroit jamais y avoir de marine militaire dans un état qui n'a point de marine marchande; & Pétersbourg, qui pouvoit n'être qu'utile, a plus englouti que procuré de reſſource depuis qu'il eſt devenu mal à propos une capitale.

Si ces raiſonnements ont autant de ſolidité

qu'ils paroiſſent en avoir, il faudra, pour donner des forces réelles à la Ruſſie, tempérer l'état de ſa gloire, ſacrifier l'influence qu'elle a priſe dans les affaires générales de l'Europe, réduire Péterſbourg à n'être qu'un entrepôt de commerce, & tranſporter la cour dans l'intérieur des terres. C'eſt delà qu'un ſouverain ſage pourra travailler à lier entre elles les parties trop détachées de l'empire. Il abandonnera les provinces qui ne font que l'affoiblir, pour fortifier celles qui peuvent lui donner une vraie puiſſance. Il rompra les fers des eſclaves de la couronne, & invitera, forcera, s'il le faut, la nobleſſe à ſuivre cet exemple. On verra ſortir de cet arrangement un tiers état, ſans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple ni arts, ni lumieres, ni liberté. Les Ruſſes, qu'on a voulu rendre précipitamment Allemands, Anglois, François, ne ſeront plus étrangers dans leur patrie. Ils ſeront Ruſſes, & auront un caractere national, mais différent de celui qu'ils avoient. C'en eſt aſſez pour eux. Il faut parler des liaiſons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

Ces relations qui ont néceſſairement pour baſe l'induſtrie de l'empire, ont donné lieu à beaucoup d'exagération. Quelques écrivains ſuperficiels prenant la population pour la meſure des affaires, ont avancé que le commerce intérieur de ce grand état ne devoit pas être moins conſidérable que celui de l'Europe entiere, qui n'a pas autant d'hommes que la Chine. Un examen plus réfléchi auroit fait ſentir que l'économie forcée des Chinois leur interdiſoit ces énormes conſommations, ces fantaiſies répétées que nous permettent la nature de notre climat, l'étendue de notre ſol, nos liaiſons avec le reſte de l'univers. Il falloit ſe borner

à dire que la circulation des denrées & des marchandiſes doit être immenſe dans une vaſte monarchie dont toutes les provinces ont des beſoins différents, des productions diverſes, & qui cherchent toutes à tirer le plus grand parti poſſible de leur ſituation, de leurs avantages.

Le caractere particulier de la nation doit étendre les affaires plus loin que la néceſſité. On y remarque une telle activité, qu'il eſt ordinaire de voir des familles nombreuſes ſubſiſter honnêtement de leur trafic, quoiqu'elles n'ayent qu'un taël de fonds, tant elles ont le talent de le faire changer de forme.

Les monnoies dont on ſe ſervoit dans le commerce, étoient autrefois d'or & d'argent. Elles avoient un prix fixe & un poids déterminé. La quantité prodigieuſe de faux monnoyeurs qui infeſtoient l'état, fit renoncer à un uſage ſi commode. On ne fabriqua plus que des eſpeces de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare par des événements dont l'hiſtoire ne rend pas compte, on lui aſſocia les coquillages, ſi connus ſous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple ſe dégoûtoit d'une monnoie ſi fragile, ordonna que les vaſes & autres uſtenſiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fuſſent livrés aux hôtels des monnoies. Cet expédient n'ayant pas fourni des reſſources proportionnées aux beſoins publics, on détruiſit environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Les choſes furent pouſſées plus loin dans la ſuite. La Cour paya les Mandarins & les troupes, partie en cuivre & partie en papier. Les eſprits ſe révolterent contre une innovation ſi dangereuſe, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque, qui remonte à près de trois

ſiecles,

ſiecles, la monnoie de cuivre eſt la ſeule monnoie légale. C'eſt avec elle que ſe font tous les petits payements. Les plus conſidérables ſe font en lingots d'argent. On les coupe pour les payements médiocres. Les Chinois ont une ſagacité incroyable pour juger de la fineſſe, de la pureté de ce métal. La balance dont ils ſe ſervent eſt d'une telle préciſion, que la millieme partie d'un taël la fait pencher ſenſiblement.

On ſe tromperoit groſſiérement, ſi on vouloit juger du commerce extérieur de la Chine par ſon commerce intérieur. Ses liaiſons étrangeres ont toujours été très-bornées. L'éloignement où elle a vécu des autres peuples, peut être attribué au mépris qu'elle avoit pour eux. Elle ſuppoſoit la terre quarrée; elle ſe plaçoit dans le centre, & reléguoit dans les angles les autres nations qu'elle appelloit Barbares. L'arrivée des Européens dérangea un peu ſes idées. Elle apprit avec ſurpriſe qu'il y avoit au-delà des mers des hommes inſtruits de toutes ſortes de ſciences, même de pluſieurs arts qui lui étoient inconnus. La communication qu'elle eut avec eux la déſabuſa de pluſieurs erreurs groſſieres; mais ne diminua que peu l'opinion qu'elle avoit de ſa ſupériorité. Elle continua à penſer qu'il n'y avoit de bien que ce qui ſe faiſoit chez elle, ni rien de vrai que ce qui lui étoit enſeigné par ſes docteurs.

Cependant l'exemple des navigateurs de l'occident fit quelque impreſſion ſur les Chinois. Ils deſirerent plus qu'ils n'avoient fait juſqu'alors, de fréquenter les ports voiſins; & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs que l'ancien gouvernement, favoriſa ce moyen d'accroître les richeſſes nationales. Les ex-

péditions qui n'avoient été faites juſqu'alors que par la tolérance intéreſſée des commandants des provinces maritimes, ſe firent ouvertement. Un peuple, dont la ſageſſe étoit ſi célebre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandiſes qu'il pouvoit fournir, & ſon activité embraſſa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été sûrement pluſieurs fois conquiſe par eux, & qu'on a vue tantôt eſclave, tantôt indépendante des Chinois, dont elle eſt actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de ſoie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginſeng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, puiſque pluſieurs d'entr'eux, le Mungols en particulier, ſe gouvernent par leurs uſages, achetent de l'empire des étoffes de laine, du thé & du tabac qu'ils payent avec des martres Zibelines & du ginſeng. Ces précieuſes martres ont la peau ſi tendre & ſi délicate, qu'elle perd ſon prix pour peu qu'elle ſoit endommagée ; delà vient qu'on ne peut pas les prendre comme les autres animaux. Le chaſſeur qui en a trouvé quelqu'une, la ſuit pluſieurs jours à travers les neiges, juſqu'à ce qu'il l'ait fatiguée & réduite à grimper ſur un arbre ; alors il allume du feu tout au tour, & la fumée fait deſcendre la martre qui ſe trouve priſe dans un filet dont l'arbre eſt environné. La plante du ginſeng ne coûte gueres moins de fatigue, parce qu'elle ne croît que dans les montagnes les plus eſcarpées, dans les forêts

& autour des rochers. La tige de cet arbuſte hériſſée d'une eſpece de poil, eſt d'ailleurs unie, ronde & d'un rouge foncé, excepté dans la partie baſſe où elle blanchit un peu à cauſe du voiſinage de la terre. Elle s'éleve à la hauteur d'environ dix-huit pouces. Vers ſa cime, elle jette des rameaux d'où naiſſent des feuilles oblongues, menues, cotonneuſes, dentelées, d'un verd obſcur par-deſſus, blanchâtre & luiſant par-deſſous. Le ginſeng a pluſieurs vertus, dont les plus reconnues ſont de fortifier l'eſtomac, & de purifier le ſang. Il eſt ſi précieux aux yeux des Chinois, qu'ils l'achetent au poids de l'or, & ſouvent plus cher. Le gouvernement envoye tous les ans en Tartarie un détachement de dix mille ſoldats pour cueillir cette plante, dont la récolte eſt interdite aux particuliers. Cette défenſe ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuſte, ils ſeroient réduits à ſe paſſer des marchandiſes qu'ils tirent de l'empire, ou hors d'état de les payer.

Nous avons fait connoître le commerce de la Chine avec les Ruſſes. Celui qu'elle fait avec les habitants de la petite Bucharie ſe réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps d'Europe, pour les grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrents.

L'empire eſt ſéparé des états du Mogol & des autres contrées des Indes par des ſables, des montagnes, des rochers qui rendent toute communication impraticable. Ainſi on peut aſſurer que ſon commerce par terre ne paſſe pas de beaucoup un million de taëls, ou, ce qui revient au même, un million & demi de piaſtres. Celui qu'il fait par mer avec ſes voiſins eſt plus conſidérable.

C'eſt avec ſes ſoieries, ſon thé, ſa porcelaine & quelques autres objets de moindre importance,

qu'il le ſoutient. Le Japon paye les Chinois avec du cuivre & de l'or; les Philippines, avec des piaſtres; Batavia avec des poivres, des épiceries, des nids d'oiſeau; Siam avec des bois de teinture ou de ſenteur, & avec des vernis; le Tonquin avec des ſoies; la Cochinchine avec du ſucre & de l'or. Toutes ces branches réunies peuvent monter à quatre millions de taëls, & occuper cent cinquante bâtiments. Les Chinois gagnent au moins cent pour cent dans ces différentes affaires dont la Cochinchine fournit à peu près la moitié. Ils ont pour correſpondants dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, les deſcendants de ceux de leurs compatriotes, qui s'exilerent de leur patrie lorſque les Tartares s'en rendirent maîtres.

Le commerce maritime de la Chine, qui du côté du nord ne s'étend pas plus loin que le Japon, ni du côté de l'orient au-delà des détroits de Malaca ou de la Sonde, auroit vraiſemblablement acquis une plus grande extenſion, ſi les conſtructeurs moins aſſervis aux anciens uſages avoient daigné s'inſtruire à l'école des Européens. Ils pouvoient d'autant plus facilement adopter cette induſtrie, que les ports de Nimpo, de Mouy & de Canton, les ſeuls proprement de l'empire, ont un fonds ſuffiſant pour recevoir les plus gros vaiſſeaux. Leur opiniâtreté à ne rien prendre des autres nations, a ſeule mis des bornes à leur navigation. Elle eſt auſſi imparfaite qu'elle l'étoit il y a trois ſiecles.

Leurs jonques & leurs ſommes ne peuvent pas ſe comparer à nos bâtiments. Les plus groſſes ne ſont pas de cinq cents tonneaux. Elles ne ſont proprement que des barques plattes à deux mâts. Leurs voiles ſont faites de nattes de Bambou,

eſpece de canne fort commune à la Chine, diviſées par feuilles, & arrêtées par des bandes de même bois. Ces ſortes de voiles ſe plient & ſe développent comme des paravents. Elles tiennent mieux le vent que les nôtres ; mais elles ſont plus difficiles à manier, & perdent à la dérive tous leurs avantages. Les vaiſſeaux Chinois ſont calfatés avec un goudron particulier de ſi bonne qualité, que c'eſt aſſez d'un puits ou deux à fond de cale, pour les tenir ſecs. On n'y connoît pas l'uſage de la pompe. Leurs ancres ſont d'un bois dur & peſant, qu'on nomme bois de fer : elles ſont moins ſujettes que les nôtres à ſe fauſſer, mais elles ne peuvent pas être auſſi mordantes. Les navigateurs Chinois connoiſſent l'uſage de la bouſſole, & il paroît prouvé qu'ils s'en ſervoient long-temps avant nous ; mais au-lieu de la ſuſpendre pour lui conſerver ſon équilibre, ils la couchent ſur un lit de ſable fin qui ne peut la garantir des ſecouſſes ; & pour peu que la mer ſoit agitée, l'aiguille perd continuellement ſa direction. Tout l'art de la navigation chez ce peuple, eſt concentré dans les ſeuls timoniers qui conduiſent le vaiſſeau, & qui commandent la manœuvre : on en voit quelques-uns d'aſſez bons pilotes côtiers ; mais preſque pas un ſeul qui ne perde la tête en haute mer.

Cette ignorance, qui devoit interdire aux Chinois les voyages de long cours, ne pouvoit pas empêcher des navigateurs plus hardis, plus habiles qu'eux, de fréquenter les ports de leur empire à quelque diſtance que la nature les en eût placés. Les premiers Européens qui y parurent, furent admis dans tous indifféremment. Leur extrême familiarité avec les femmes, leur violence avec les hommes, des actes répétés de hauteur & d'indiſcrétion les firent concentrer depuis à Canton, le

port le plus méridional de l'empire, & le ſeul où les chaleurs ſoient exceſſives.

Cette ville, capitale de la province du même nom, reſſemble à toutes les villes de la Chine. Elles ſont quarrées, & ont au centre une grande place d'où l'on apperçoit les portes principales. Leurs rues ſont, en général, longues, aſſez étroites, communément alignées, & fort bien pavées. Les maiſons ſont aſſiſes ſur des gros quartiers de pierre diſtribués par intervalle, tantôt à fleur de terre, & tantôt enfoncés d'un pied ou deux. On poſe deſſus des colonnes de bois couronnées par la charpente qui doit former le toit. Lorſque ce toit preſque plat, & pour l'ordinaire couvert de tuile, eſt conſtruit, on bâtit les murailles indifféremment de brique, de bois & de terre battue. Ces édifices, qui n'ont preſque jamais qu'un raiz de chauſſée, ſont le plus ſouvent partagés en deux ou trois cours, & compoſés d'une ſalle expoſée au midi, & de quelques chambres, dont les fenêtres ne donnent pas ſur la rue pour n'être pas en ſpectacle aux paſſants. Les appartements ſont précédés d'un veſtibule où l'on reçoit les étrangers, que les mœurs du pays ne permettent pas d'admettre dans l'intérieur des maiſons.

On n'y voit ni miroirs, ni tableaux, ni preſque jamais de dorure. Leur ameublement ſe réduit à des paravents, à des chaiſes de bois ou de canne, à des tables, à des vaſes de porcelaine, à des lanternes de ſoie peintes de différentes couleurs & ſuſpendues en forme de luſtres; enfin, il y a quelques cadres aſſez propres qui renferment des ſentences écrites en gros caracteres ſur des morceaux de ſatin blanc. Leurs lits ſont plus ornés, & il n'eſt pas rare qu'on y employe les plus riches étoffes; mais les étrangers ne les voyent pas, &

ce ſeroit manquer à la bienſéance que de les conduire dans le lieu où l'on couche.

L'uſage des cheminées eſt inconnu en Chine. Il eſt remplacé par des fourneaux de brique où l'on brûle du charbon de bois ou de terre. Le papier tient lieu de verre aux fenêtres. Dans les provinces méridionales où l'air eſt très-chaud, on ne reçoit même la lumiere que par les vuides que laiſſent des baguettes de canne poſées perpendiculairement. Les maiſons des plus grands Seigneurs ſont tout auſſi ſimples; toute la différence conſiſte dans un plus grand nombre de cours & d'appartements.

Ce qui diſtingue Canton des autres villes de l'empire, c'eſt qu'elle eſt ſituée ſur les bords du Tigre, riviere conſidérable, qui communique d'un côté par divers canaux avec les provinces les plus reculées, & qui de l'autre conduit au pied de ſes murs les plus grands vaiſſeaux. On y voyoit autrefois nos bâtiments mêlés avec ceux du pays. Dans la ſuite, on a obligé les navires Européens de s'arrêter à Hoaungpon, qui eſt à quatre lieues de la ville. Il eſt douteux ſi ce fut la crainte de quelque ſurpriſe qui inſpira cette précaution, ou ſi ce fut un moyen imaginé par les gens en place pour leurs intérêts particuliers. La défiance & l'avidité des Chinois autoriſent également les deux conjectures.

Cet arrangement ne changea rien à la ſituation perſonnelle des navigateurs. Ils continuerent à jouir dans Canton de toute la liberté qui ne bleſſoit pas l'ordre public. Leur caractere les portoit à en abuſer, & ils ſe laſſerent bientôt de la circonſpection néceſſaire dans un gouvernement rempli de formalités. On les punit de leur imprudence. Les palais du vice-Roi & des gens en place leur

furent fermés. Le magiſtrat, fatigué de leurs plaintes, ne voulut plus les recevoir que par le canal des interprêtes dépendants des marchands Chinois. Tous les Européens eurent ordre d'habiter dans le quartier qu'on leur aſſigna. Il n'y eut de diſpenſés de cette obligation, que ceux qui trouvoient ailleurs un hôte qui répondoit de leurs mœurs & de leur conduite. Les gênes ont encore augmenté en 1760. Les Anglois, ayant inſtruit la cour des vexations qu'éprouvoit le commerce, il a été envoyé de Pékin des commiſſaires qui ſe ſont laiſſés corrompre par les accuſés. On a arrêté à cette occaſion que tous les Européens ſeroient relégués dans treize maiſons fort longues, toutes de file, & ſur un même rang. Elles ſont dans un fauxbourg, donnant d'un côté ſur le port, de l'autre ſur la rue, & ſont occupées par treize riches négociants avec leſquels ſeuls nous pouvons traiter.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés du commerce de Chine. Nous continuons à y aller acheter du thé, de la porcelaine, des ſoies, des ſoieries, du vernis, du papier, quelques autres objets moins conſidérables.

Le thé eſt un arbriſſeau qui monte rarement au-deſſus de cinq ou ſix pieds. Sa racine differe peu de celle du pêcher. Pluſieurs tiges de hauteur égale, groſſes chacune comme le pouce, & dépourvues de branches juſqu'à la cime, s'élevent autour du tronc commun qui les produit, ſe partagent enſuite en pluſieurs rameaux, & forment une touffe ſemblable à la tête de nos myrtes. Les feuilles ſont étroites, d'un beau verd, longues d'un pouce ou deux, & dentelées dans leur contour. Cet arbriſſeau, qui eſt toujours verd, pouſſe depuis le mois d'octobre juſqu'à celui de janvier, des fleurs aſſez ſemblables à celles du roſier blanc.

Il croît ordinairement dans les vallées & au pied des montagnes. Le meilleur vient dans les terroirs pierreux. Celui qu'on plante dans les terres légeres tient le ſecond rang. Le moindre de tous ſe trouve dans les terres jaunes. En quelque endroit qu'on le cultive, il faut toujours chercher l'expoſition du midi. On ſeme les graines dans des trous de quatre ou cinq pouces de profondeur. Il eſt néceſſaire d'en ſemer pluſieurs enſemble, parce que de quatre ou cinq à peine en germe-t-il une. A meſure que l'arbuſte s'éleve, il faut au moins une fois chaque année engraiſſer la terre. A l'âge de trois ans, il commence à porter de bonnes feuilles & en abondance. Il en donne moins à ſept. On le coupe alors à la tige, ce qui lui fait pouſſer l'année ſuivante un bon nombre de rejettons couverts de feuilles. Elles ne doivent pas être arrachées par poignées, mais tirées l'une après l'autre. Quoique ce travail paroiſſe long, un ouvrier en recueille dix ou douze livres en une journée.

La différence du ſol & de la culture, a dû introduire une grande différence dans les thés. Il y en a un qu'on ne peut employer que pour les malades, & un autre qui ne convient qu'aux Tartares, auxquels il faut un diſſolvant très-fort, à cauſe de la viande crue dont ils ſe nourriſſent. Les trois eſpeces qui ſont d'un uſage univerſel en Chine & parmi nous, ſortent originairement du même arbriſſeau. L'avantage que les unes peuvent avoir ſur les autres, vient de la ſaiſon où l'on ramaſſe la feuille, & de la maniere de la faire ſécher.

La premiere récolte ſe fait vers le commencement de mars. Les feuilles alors petites, tendres, à peine déployées, ſont les meilleures de toutes,

& forment ce qu'on appelle le thé impérial; parce qu'il ſert principalement à l'uſage de l'Empereur & de ſa famille. Les feuilles de la ſeconde récolte, qui ſe fait au mois d'avril, ſont plus fortes & plus abondantes, mais de moindre qualité que les premieres. Enfin, la derniere & la plus médiocre eſpece de thé, ſe recueille dans le mois ſuivant.

Les feuilles de la premiere récolte ſe ſechent à l'ombre. On expoſe à la fumée de l'eau chaude celles de la ſeconde & troiſieme moiſſons, ſoit pour les amollir, ſoit pour les dépouiller d'une qualité âcre qu'ont toutes ces feuilles dans leur fraîcheur. Dès que la vapeur les a pénétrées, elles ſont étendues ſur des platines de fer ou de cuivre, qu'on applique ſur un fourneau. On les retire dès qu'elles ſont chaudes, pour les rouler avec la paume de la main ſur une natte, juſqu'à ce qu'elles ſoient friſées. Comme elles perdroient leur parfum & leur qualité, ſi on ne les garantiſſoit des impreſſions de l'air, on a l'attention de les enfermer dans des boîtes d'étain groſſier.

Les Chinois font un grand uſage du thé. C'eſt leur boiſſon ordinaire, même pendant le repas. Ils penſent qu'elle porteroit à la tête, & qu'elle attaqueroit les nerfs, s'ils ne gardoient la feuille au moins un an avant de l'employer. Ce ne fut pas un vain caprice qui, dans l'origine, mit à la mode cette infuſion. Les eaux ſont ſaumaches, déſagréables, mal-ſaines dans tout l'empire, ſur-tout dans les provinces baſſes. De tous les moyens qu'on imagina pour les corriger, l'uſage du thé fut le ſeul qui eut un ſuccès complet. L'expérience fit voir qu'il avoit d'autres vertus. On ſe perſuada que c'étoit un excellent diſſolvant, qui purifioit le ſang, fortifioit la tête & l'eſtomac, facilitoit

la digeſtion, la circulation du ſang, la tranſpiration ; qu'il dégageoit les reins & la veſſie, qu'il préſervoit des maladies chroniques, ou même les guériſſoit lentement.

La haute opinion que ceux des Européens qui fréquentoient les premiers la Chine, ſe formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée peut-être exagérée qu'il avoit du thé. Ils nous communiquerent leur enthouſiaſme, & cet enthouſiaſme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe, dans les contrées où l'air eſt groſſier & chargé de vapeurs, ſur-tout dans la Grande-Bretagne & dans les colonies de l'Amérique ſeptentrionale.

Quelle que ſoit en général la force des préjugés, on ne peut gueres douter que cette boiſſon ne produiſe quelques effets heureux chez les nations qui l'ont le plus univerſellement adoptée. Ils ne peuvent pas cependant être comparables à ceux qu'elle a dans le lieu de ſon origine. On ſait que les Chinois gardent le meilleur thé pour eux, qu'ils mêlent ſouvent à celui qu'ils vendent d'autres feuilles, qui, quoique reſſemblantes pour la forme, ont peut-être des propriétés toutes différentes, & que la grande exportation qui s'en fait, les a rendus moins difficiles ſur le choix du terrein, & moins exacts pour les préparations. Notre maniere de le prendre ne corrige pas ces infidélités. Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours trop de ſucre, ſouvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuiſibles. Indépendamment de ces conſidérations, le long trajet qu'il fait par mer finiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ſes ſels bienfaiſants.

On ne pourra juger définitivement des vertus

du thé que lorſqu'il aura été tranſplanté dans nos climats. Celui d'Eſpagne ou d'Italie lui conviendroit peut-être. L'inutilité des tentatives qu'on a faites pour élever l'arbriſſeau qui le produit, ne doit pas nous décourager. Les expériences n'ont été faites qu'avec de la graine. Peut-être ſi on l'eût porté tout planté dans des caiſſes de bonne terre, on eût été plus heureux. L'importance de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut autant perdre à changer de terrein qu'à ſe moiſir dans des boîtes, paroît exiger qu'on ne renonce à l'eſpoir du ſuccès, qu'après avoir épuiſé tous les moyens d'y arriver. Il n'y a pas long-temps que nous nous croyions tout auſſi éloignés du ſecret de faire de la porcelaine.

Il exiſtoit, il y a quelques années, dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragments d'un vaſe cru Egyptien, qui, dans des eſſais faits avec beaucoup de ſoin & d'intelligence, ſe trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce ſavant ne s'eſt pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déja connu dans les beaux temps de l'ancienne Egypte. Mais il faudroit des monuments plus authentiques qu'un fait iſolé, pour en faire refuſer l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des temps.

La porcelaine eſt une eſpece de poterie, ou plutôt c'eſt la plus parfaite de toutes les poteries. Elle eſt plus ou moins blanche, plus ou moins ſolide, plus ou moins tranſparente. La tranparence ne lui eſt pas même tellement eſſentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle ſans cette proſpérité.

La porcelaine eſt couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'eſt autre choſe qu'une couche de verre fondu

& glacé qui ne doit jamais avoir qu'une demi-tranſparence. On donne le nom de couverte à cette couche qui conſtitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette eſpece de vernis, ſe nomme biſcuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinſeque de l'autre ; mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, ſa matiere eſt priſe immédiatement dans les ſubſtances de la terre même, ſans autre altération de l'art qu'une ſimple diviſion de leurs parties. Il ne doit entrer aucune ſubſtance métallique ni ſaline dans ſa compoſition, pas même dans ſa couverte, qui doit ſe faire avec des matieres auſſi ſimples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine & communément la plus ſolide, ſera celle qui ſera faite avec le moins de matieres différentes ; c'eſt-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argille blanche & pure. C'eſt de cette derniere terre que dépend la ſolidité & la conſiſtance de la porcelaine & de toute la poterie en général.

Les connoiſſeurs diviſent en ſix claſſes la porcelaine qui nous vient d'Aſie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon celle de Chine, le Japon Chiné, & la porcelaine, de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup d'œil qu'à un caractere bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainſi ſans doute, parce qu'elle a de la reſſemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en eſt toujours

fort griſe, & la couverture en eſt gerſée en mille manieres. Cette gerſure n'eſt pas ſeulement dans la couverte, elle prend auſſi ſur le biſcuit. Delà vient que cette porcelaine n'eſt preſque point tranſparente, qu'elle n'eſt point ſonore, qu'elle eſt très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerſures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait ſon mérite & ſa réputation. La facilité avec laquelle M. le Comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette eſpece de porcelaine n'eſt qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien eſt certainement d'une grande beauté, ſoit qu'on s'en tienne à l'éclat de ſa couverte, ſoit qu'on en examine le biſcuit. Cette porcelaine eſt précieuſe, aſſez rare & de peu d'uſage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vaſes ou des figures, & des magots, dont la forme ſe prête à ſon défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroiſſe certain qu'il s'en fait de très-belle de la même eſpece en Chine. Il y en a de deux teintes différentes; l'une qui a le blanc de la crême préciſément, l'autre qui joint à ſa blancheur un léger coup d'œil bleuâtre qui ſemble annoncer plus de tranſparence. En effet, la couverte paroît être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché a imiter cette porcelaine à Saint-Cloud, & il en eſt ſorti des pieces qui paroiſſoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas ſoutenir le parallele.

Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de bien diſtinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de

ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoiſſeur que nous avons conſulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon, a une couverture plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de Chine, que les ornements y ſont mis avec moins de profuſion, que le bleu y eſt plus éclatant, que les deſſins & les fleurs y ſont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains qui diſent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pieces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de ſolidité que les leurs, dont ils ſe ſervent pour l'ornement dans leurs appartements, mais jamais pour l'uſage, parce qu'elles ſoutiennent difficilement le feu. Il oſeroit bien affirmer à la beauté de telle piece, qu'elle eſt du Japon; mais de telle autre, il ne ſe le permettroit pas. Il croit de Chine tout ce qui eſt couvert d'un vernis coloré, ſoit en verd celadon, ſoit en couleur bleuâtre, ſoit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon nous eſt venu ou nous vient par la voie des Hollandois, les ſeuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne ſoit pas interdite. Il eſt poſſible qu'ils l'ayent choiſi dans les porcelaines que les Chinois y portent annuellement, qu'ils l'ayent acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la diſtinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine ſeroit fauſſe au fond, & n'auroit d'autre baſe que le préjugé. Il réſulte toujours de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, eſt toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter ſur ce qu'on appelle porcelaine de Chine. La couverte eſt plus bleuâtre, elle eſt plus chargée de couleur, & les deſſins

en ſont plus biſarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même eſt communément plus blanche, plus liée, plus graſſe ; ſon grain plus fin, plus ſerré, & on lui donne moins d'épaiſſeur. Parmi les diverſes porcelaines qui ſe fabriquent en Chine, il y en a une qui eſt fort ancienne. Elle eſt peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle eſt fort groſſiere, fort maſſive, & d'un poids fort conſidérable. Il s'en trouve de cette eſpece qui eſt truitée. Le grain en eſt ſouvent ſec & gris. Celle qui n'eſt pas truitée eſt ſonore ; mais l'un & l'autre ont très-peu de tranſparence. Elle ſe vend ſous le nom d'ancien Chine, & les pieces les plus belles ſont cenſées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le temps & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de tranſparence, & les couleurs appliquées avec plus de ſoin ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine différe eſſentiellement des autres, en ce qu'elle eſt faite d'une pâte courte, qu'elle eſt très-dure & très-ſolide. Les pieces de cette porcelaine ont toujours en-deſſous trois ou quatre traces de ſupports qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuiſſon. Avec ce ſecours, on eſt parvenu à fabriquer des pieces d'une hauteur, d'un diametre conſidérables. Les porcelaines qui ne ſont pas de cette eſpece, & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des ſupports, & leur tranſparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui eſt fabriqué de cette pâte eſt tourné facilement ; en ſorte que la main de l'ouvrier paroît avoir gliſſé deſſus, ainſi que ſur une excellente argille. Les porcelaines de cette eſpece varient

rient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main-d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme eſpece de porcelaine eſt celle à qui nous donnons le nom de Japon Chiné, parce qu'elle réunit aux ornéments de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui ſont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette eſpece de porcelaine, il s'en trouve une enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle eſt un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-tranſparence : car les couvertures de Chine ne ſont jamais tranſparentes tout-à-fait.

Les couleurs s'appliquent en général de la même maniere ſur toutes les porcelaines de Chine, ſur celles même qu'on a faites à ſon imitation. La premiere, la plus ſolide de ces couleurs, eſt le bleu qu'on retire du ſaffre, qui n'eſt autre choſe que la chaux de Cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à cru ſur tous les vaſes avant de leur donner la couverte & de les mettre au four ; en ſorte que la couverte qu'on met enſuite par-deſſus lui ſert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la compoſition de la palette, s'applique ſur la couverte, & ont beſoin d'être unies préalablement avec une matiere ſaline ou une chaux de plomb qui favoriſe leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & aſſez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'eſt de colorer la couverte toute entiere ; pour lors la couleur ne s'applique ni deſſus ni deſſous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il ſe fait des choſes de fantaiſies très-extraordinaires en ce genre. De quelque maniere que les couleurs ſoient appliquées, elles ſe tirent com-

nunément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle du cuivre eſt très-délicate, & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé ſe font à Kingt-to-Ching, bourgade immenſe de la province de Kiang-ſi. Elles y occupent cinq cents fours & un million d'hommes. On a eſſayé à Pékin & dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter ; & les expériences ont été malheureuſes par-tout, malgré la précaution qu'on avoit priſe de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matieres. Auſſi a-t-on univerſellement renoncé à cette branche d'induſtrie, excepté au voiſinage de Canton, où on fabrique la porcelaine connue parmi nous ſous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en eſt longue & facile ; mais en général les couleurs, le bleu ſur-tout & le rouge de mars y ſont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en boſſe, & ſont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que ſur cette porcelaine ; ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des taſſes, des aſſiettes, des autres vaſes que portent nos négociants ſortent de cette manufacture moins eſtimée en Chine que ne le ſont dans nos contrées celles de faïance.

Nous avons cherché à naturaliſer parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en eſt occupée plus heureuſement que les autres états. Sa porcelaine eſt de la vraie porcelaine, & vraiſemblablement compoſée de matieres fort ſimples, quoique dépendante ſûrement d'une combinaiſon plus recherchée que celle de l'Aſie. Cette

combinaiſon particuliere, & la rareté des matériaux qui entrent dans ſa compoſition doivent cauſer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne ſort de cette manufacture qu'une ſeule & même eſpece de pâte, on a penſé avec aſſez de vraiſemblance que les Saxons ne poſſedent que leur ſecret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On eſt confirmé dans ce ſoupçon par la grande reſſemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celle de quelques autres porcelaines d'Allemagne qui paroiſſent faites par une combinaiſon à peu près ſemblable.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, on peut aſſurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte ſoit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus ſolide & plus fixe. Elle réſiſte à un très-grand feu beaucoup plus long-temps que différentes couvertes de porcelaines de Chine. Ses couleurs jouent agréablement, & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'auſſi bien aſſorties à la couverte. Elles ne ſont ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, ſans être noyées & glacées, comme la plupart de celles de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On ſait qu'elles ne ſont faites, ainſi que celle d'Angleterre, qu'avec des frittes; c'eſt-à-dire avec des pierres infuſibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fuſion, en y joignant une quantité de ſel plus ou moins conſidérable. Auſſi ſont-elles plus vitreuſes, plus fuſibles, moins ſolides & plus caſſantes que toutes les autres. Celle de Sevre, qui eſt, ſans comparaiſon, la plus mauvaiſe de toute, & dont la couverte a toujours un coup

d'œil jaunâtre ſale, qui décele le plomb dont elle eſt chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des deſſinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pieces, qu'elles ſeront précieuſes pour la poſtérité ; mais en elle-même, elle ne ſera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépenſes. Les ſupports en ſeront une des principales cauſes.

Toute porcelaine au moment qu'elle reçoit ſon dernier coup de feu, ſe trouve dans un état de fuſion commencée : elle a pour lors de la molleſſe, & pourroit être maniée comme le fer, lorſqu'il eſt embraſé. On n'en connoît point qui ne ſouffre, qui ne ſe tourmente, lorſqu'elle eſt dans cet état. Si les pieces qui ſont tournées ont plus d'épaiſſeur & de ſaillie d'un côté que de l'autre, auſſi-tôt le fort emporte le foible : elles fléchiſſent de ce côté, & la piece eſt perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-deſſous ou contre les parties qui font plus de ſaillie, & courent plus de riſque de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à meſure qu'elle cuit, il faut non-ſeulement que la maniere dont on fait les ſupports puiſſe ſe retraire auſſi, mais encore que ſa retraite ne ſoit ni plus ni moins grande que celle de la piece qu'elle eſt deſtinée à ſoutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'enſuit que le ſupport doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine eſt tendre au feu & ſuſceptible de vitrification, plus elle a beſoin de ſupport. C'eſt par cet inconvénient que peche eſſentiellement la porcelaine de Sevre, dont la pâte

eſt d'ailleurs fort chere, & qui en conſomme ſouvent plus en ſupports qu'il n'en entre dans la piece de porcelaine même. La néceſſité de ce moyen diſpendieux entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut pas cuire en même-temps que la porcelaine, qui eſt obligée par-là d'aller deux fois au feu. La porcelaine de Chine, & celles qui lui reſſemblent, étant faites d'une pâte plus ſolide, moins ſuſceptible de vitrification, ont rarement beſoin d'être ſoutenues, & ſe cuiſent avec la couverture. Elles conſomment donc beaucoup moins de pâte, ſouffrent moins de perte, demandent moins de temps, de ſoins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Aſie ſur les nôtres, en diſant que ces dernieres réſiſtent moins au feu que celle qui leur a ſervi de modele, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'eſt plus faux que cette aſſertion priſe dans toute ſon étendue. Il y a peu de porcelaines de Chine qui réſiſtent autant au feu que celle de Saxe. Elles ſe déforment même, & ſe bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauraguais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de choſe. La porcelaine n'eſt pas faite pour retourner dans les fours dont elle eſt ſortie. Elle n'eſt pas deſtinée à eſſuyer un feu de réverbere.

Par où les porcelaines de Chine l'emportent véritablement ſur celles d'Europe, c'eſt par leur ſolidité; c'eſt par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus facilement & avec moins de riſque, de ſouffrir ſans danger l'impreſſion ſubite des liqueurs froides ou bouillantes; c'eſt par la

facilité avec laquelle on les travaille, & qu'elles ſe cuiſent : avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique ſans peine des pieces de toute grandeur, qu'on la cuit avec moins de riſque, qu'elle eſt à meilleur marché, d'un uſage univerſel, & qu'elle peut être par conſéquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'eſt que ſa pâte eſt admirable pour faire des creuzets, & mille autres uſtenſiles de ce genre, qui ſont d'une utilité journaliere dans les arts. Non-ſeulement ces vaſes réſiſtent plus long-temps au feu ; mais ce qui eſt bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matieres qu'on y fait fondre. Leur matiere eſt ſi pure, ſi blanche, ſi compacte & ſi dure, qu'elle n'entre en fuſion que difficilement, & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il eſt certain que M. le Comte de Lauraguais, qui a cherché long-temps le ſecret de la porcelaine de Chine, eſt parvenu à en faire qui lui reſſemble. Ses matériaux ont le même caractere ; & s'ils ne ſont pas exactement de la même eſpece, ils ſont au moins des eſpeces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire ſa pâte longue ou courte, & employer à ſon choix ſon procédé ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cede en rien à celle des Chinois pour la facilité à ſe tourner, à ſe modeler, & lui eſt ſupérieure par la ſolidité de ſa couverte, peut-être auſſi par ſon aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même fineſſe, la même blancheur du grain, nous n'aurons pas plus de raiſon d'envier à la Chine ſa porcelaine que ſa ſoie.

Les annales de cet empire attribuent la découverte de la ſoie à une des femmes de l'Empereur Hoangti. Les Impératrices ſe firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la ſoie, & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais un terrein deſtiné à la culture des mûriers. L'Impératrice, accompagnée des premieres Dames de ſa cour, ſe rendoit en cérémonie dans ce verger, & cueilloit elle-même les feuilles de trois branches que ſes ſuivantes abaiſſoient à ſa portée. Une politique ſi ſage encouragea ſi bien cette branche d'induſtrie, que bientôt la nation, qui n'étoit couverte que de peaux, ſe trouva habillée de ſoie. En peu de temps l'abondance fut ſuivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de pluſieurs hommes éclairés, de quelques miniſtres mêmes qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs obſervations ſur cet art nouveau. La Chine entiere s'inſtruiſit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produiſent la ſoie, de la filer, d'en fabriquer des étoffes, paſſa de Chine aux Indes, en Perſe, en Grece, & enfin à Rome. Il ſe répandit depuis dans le reſte de l'Italie; & avec le temps il devint commun. La nature du climat, & peut-être d'autres cauſes, ne lui permirent pas d'avoir par-tout le même ſuccès.

Les ſoies de Naples, de Sicile, de Reggio ſont toutes communes, ſoit en organſin, ſoit en trame. On les employe pourtant utilement; elles ſont même néceſſaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour les boutonnieres, pour la

coûture, pour tous les uſages où l'on a beſoin de ſoie forte.

Les autres ſoies d'Italie, celles de Novi, de Veniſe, de Toſcane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, ſont employées en organſin pour chaîne, quoiqu'elles n'ayent pas toutes la même beauté, la même bonté. Les ſoies de Boulogne eurent long-temps la préférence ſur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la fineſſe, la légéreté. Celles de Bergame ſont celles qui en approchent le plus.

Quoique les ſoies que fournit l'Eſpagne ſoient en général fort belles, celles de Valence ont une grande ſupériorité. Les unes & les autres ſont propres à tout. Leur ſeul défaut eſt d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup perdre à la teinture.

Les ſoies de France, ſupérieures à la plupart des ſoies de l'Europe, ne cedent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légéreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles de Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame. Les trames en ſont plus belles, & les poils bien ſupérieurs, égaux, même à ceux d'Eſpagne. En général, les ſoies de France ſont préparées avec plus de ſoin que toutes les autres, ſi on veut excepter celles qu'on ouvre en organſin dans le Piémont. Le Languedoc, le Dauphiné & la Provence, en y comprenant le comtat d'Avignon, produiſent annuellement ſix mille quintaux de ſoie. La livre de quatorze onces ſe vend depuis quinze juſqu'à vingt-une livre. Au prix commun de dix-huit livres, cela forme un objet

de dix millions. Lorſque la Tourraine, qui en 1766 en fit vingt quintaux, & les autres provinces qui ſe livrent à ce genre d'induſtrie, auront fait les progrès qu'on peut raiſonnablement attendre, la France ſe trouvera déchargée du tribut qu'elle paye à l'étranger. Il eſt encore conſidérable. Les regiſtres des douanes font foi que, depuis 1739 juſqu'en 1746, cette monarchie a acheté tous les ans ſept cents ſoixante-huit mille vingt-quatre livres de ſoie, cent trente-ſix mille ſept cents trente-quatre livres de bourres, trois mille quatre cents cinquante-ſept livres de cocons.

La diverſité des ſoies que recueille l'Europe, ne l'a pas miſe en état de ſe paſſer de celle de Chine. Quoiqu'en général ſa qualité ſoit peſante & ſon brin inégal, elle ſera toujours recherchée pour ſa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne ſeroit-il pas plus naturel de penſer que, lors de la filature, les Chinois jettent dans la baſſine quelque ingrédient qui a la vertu de chaſſer toutes les parties hétérogenes, du moins les plus groſſieres? Le peu de déchet de cette ſoie en comparaiſon de toutes les autres, lorſqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture. L'argument qu'on pourroit tirer de ce que toutes les ſoies de Chine n'ont pas une égale blancheur, ne ſeroit pas bien fort. L'art ne doit pas chercher à la donner inutilement aux ſoies deſtinées à la teinture.

Quoi qu'il en ſoit de cette idée, la blancheur de la ſoie de Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend ſeule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui ſubſtituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, ſoit

qu'on ait employé des ſoies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les ſoies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de ſuccès ; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été ſi parfaits, & ils coulent aiſément.

Dans le dernier ſiecle, les Européens tiroient de Chine fort peu de ſoie. La nôtre étoit ſuffiſante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'uſage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu à peu la conſommation de cette production orientale. Elle s'eſt élevée dans les temps modernes à quatre-vingt milliers par an, dont la France a toujours employé les trois quarts au moins. Cette importation a ſi fort augmenté en 1766, que la ſeule Compagnie d'Angleterre a tiré de Chine cent quatre milliers de ſoie. Elle ne reſtera pas oiſive, quoique les gazes & les blondes ne puiſſent pas la conſommer. Les Anglois en feront l'uſage qu'ils en ont fait juſqu'ici, lorſqu'elle n'étoit pas trop chere. Ils la feront ouvrer, le fin en organſin, le moyen & le gros en poil & en trame, qu'ils employeront dans leurs fabriques de moires & de bas. Les bas auront ſur les autres l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable ; mais ils ſeront infiniment moins fins.

Indépendamment de cette ſoie d'une blancheur unique qui ſe recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoiſſons en Europe ſous le nom de ſoie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particuliérement, la Chine produit des ſoies communes que nous ap-

pellons ſoies de Canton. Comme elles ne ſont propres qu'à quelques trames ou poil dans le genre des premieres ſortes ordinaires d'Alais, & qu'elles ſont plus cheres, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en portent ne paſſe pas cinq ou ſix milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne ſont pas moins habiles à mettre les ſoies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne s'étend pas à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs ouvriers ne connoiſſent pas l'art de paſſer ces métaux par la filiere, pour les retordre enſuite avec le fil. Ils ſe contentent de couper en pluſieurs lames fort minces des feuilles de papier, dorées ou argentées, & d'y rouler la ſoie, qui prend auſſi-tôt la teinture de ces feuilles. Quelquefois, ſans ſe donner la peine de dorer les fils, ils appliquent la feuille ſur l'étoffe même. Quelle de ces deux manieres qu'on prenne pour appliquer la dorure, elle eſt toujours mauvaiſe & de courte durée.

Quoique les hommes ſoient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tenté. Nous n'avons été gueres moins rebutés de la défectuoſité de leur deſſein. On n'y voit que des figures eſtropiées & des groupes ſans intention. Perſonne n'y a apperçu le moindre talent pour diſtribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui ſe font remarquer dans les ouvrages de nos bons artiſtes. Il y a dans toutes leurs productions quelque choſe de roide & de meſquin qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractere particulier de leur génie qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait ſupporter ces énormes défauts

dans ceux de leurs ouvrages qui repréſentent des fleurs, des oiſeaux, des arbres, c'eſt qu'aucun de ces objets n'eſt tiſſu en relief. On peint les figures ſur l'étoffe même, & elles ne ſont diſtinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs, qui ne ſont que des ſucs de fleurs ou d'herbes, s'imbibent dans l'étoffe, & ne s'effacent preſque jamais. L'illuſion qu'elles produiſent eſt telle, que les différents objets paroiſſent ſortir de l'étoffe comme s'ils étoient brochés ou brodés.

Les étoffes unies de Chine n'ont pas beſoin d'indulgence. Elles ſont parfaites ainſi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'employent à cet ouvrage que des ſoies de Tche-Kiang. Ils font comme nous débouillir la chaîne à fond ; mais ils ne cuiſent la trame qu'à demi. Cette méthode conſerve à l'étoffe un peu de fermeté, & lui donne plus de carte ou de main. Ces blancs ſont roux, mais ſans être jaunâtres ; & délicieux à la vue, ſans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne ſe repoſe pas moins agréablement ſur les vernis Chinois.

Le vernis eſt une eſpece de gomme liquide de couleur rouſſeâtre. Celui du Japon eſt le plus parfait, vient enſuite celui de Tonquin & de Siam, & enfin celui de Combaye qui eſt le plus groſſier. Les Chinois en achetent dans tous les marchés, parce que celui qu'ils tirent de pluſieurs de leurs provinces ne ſuffit pas à leur conſommation. L'arbre qui le donne ſe nomme Tſi-chu. Il reſſemble au frêne par l'écorce & par la feuille. On ne le voit gueres s'élever au-deſſus de quinze pieds, & ſa groſſeur commune eſt de deux pieds & demi. Il ne produit ni fleurs ni fruits, & ſe multiplie ainſi.

Au printemps, lorſque le Tſi-chu pouſſe, on choiſit le rejetton le plus vigoureux qui ſort du tronc à fleur de terre, & non des branches. Ce rejetton, qui doit avoir environ un pied, eſt enduit de mortier fait de terre jaune. Cet enduit qui a trois pouces d'épaiſſeur, commence à deux pouces du tronc, enveloppe quatre ou cinq pouces de rejetton, & eſt couvert d'une natte qui le défend des pluies & des injures de l'air. On entr'ouve la terre en automne pour voir en quel état ſont les racines que le rejetton y pouſſe ordinairement. Si elles ſont jaunes, on coupe le rejetton entre le tronc & l'enduit, & on le plante. Si on les trouve blanches, l'opération eſt renvoyée au printemps ſuivant. Dans quelque ſaiſon qu'elle ſe faſſe, il eſt eſſentiel de mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé. Si on négligeoit cette précaution, les fourmis dévoreroient les racines encore tendres du nouveau plant, ou en tireroient tout le ſuc, & le feroient ſécher.

Il faut attendre que l'arbre ait ſept ou huit ans pour lui demander un vernis qui ſoit d'un bon uſage. L'hyver n'en donne point. Celui qu'on obtiendroit au printemps ou en automne, ſeroit mêlé d'eau. L'été eſt la ſaiſon de le recueillir. Il doit couler par divers rangs d'inciſion qu'on fait autour du tronc ſur l'écorce ſeule, ſans entamer le corps de l'arbre. Le premier rang commence à ſept pouces de terre, & ainſi de ſept en ſept pouces, on continue les inciſions juſqu'au haut du tronc. Une coquille reçoit la liqueur à chaque fente. La récolte eſt bonne lorſque mille arbres donnent dans une nuit vingt livres de vernis. Quand on en a une certaine quantité, on le paſſe dans une groſſe toile, que l'on tord en-

ſuite pour achever d'exprimer toutes les parties fluides. Le marc eſt employé par la médecine dans pluſieurs remedes. La qualité de cette gomme eſt ſi maligne, que ceux qui la recueillent ſont obligés d'uſer de pluſieurs préſervatifs. Une loi bien ſage ordonne au maître qui les employe d'avoir chez lui un vaſe rempli d'huile de rabette, où l'on fait bouillir de ces parties filandreuſes & charnues qu'on trouve dans la graiſſe de porc. Les ouvriers s'en frottent les mains & le viſage avant, après le travail. Il leur eſt preſcrit d'ailleurs de ſe ſervir d'un maſque, d'avoir des gants, des bottines & un plaſtron de peau devant l'eſtomac.

Le vernis s'applique de deux manieres. Dans la premiere, on paſſe à diverſes repriſes ſur un bois poli une huile que les Chinois appellent Tong-chu. Dès qu'elle eſt bien ſeche, on applique le vernis. Il eſt ſi tranſparent, que lorſqu'on n'en met que deux ou trois couches, il laiſſe voir les veines de quelques bois précieux, ſi belles, ſi régulieres, qu'on diroit qu'elles ont été peintes. Ceux qui veulent cacher toute la matiere ſur laquelle ils travaillent, multiplient les couches; & le vernis devient alors ſi éclatant, qu'il reſſemble à un miroir.

L'autre maniere demande plus de préparation. Avec le ſecours d'un maſtic, on colle ſur le bois une eſpece de carton compoſé de papier, de filaſſe, de chaux & d'autres matieres bien battues. Cela forme un fond uni & ſolide ſur lequel s'applique le vernis par légeres couches, qu'on fait ſecher l'une après l'autre. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide; & c'eſt dans ce juſte tempérament que conſiſte principalement le talent de l'ouvrier.

De quelque maniere qu'il ſoit appliqué, il a la propriété de conſerver le bois. Les vers ne s'y engendrent que difficilement, & l'humidité n'y pénetre preſque jamais. L'odeur même ne s'y attache point, & il ſuffit d'y paſſer un linge mouillé pour qu'il ne reſte aucun veſtige de ce qui a été répandu ſur un meuble verniſſé.

L'éclat du vernis répond à la ſolidité. Il prend toutes ſortes de couleurs. On y mêle de l'or, de l'argent. On y peint des hommes, des montagnes, des palais, des chaſſes, des combats. Il ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi le mauvais goût du deſſin qui infecte tous les ouvrages des Chinois, ne s'y faiſoit remarquer.

Cette imperfection n'empêche pas que ces ouvrages de vernis n'exigent beaucoup de temps & de grandes précautions. Ils ne parviennent jamais à la beauté, à la ſolidité dont ils ſont ſuſceptibles qu'après avoir reçu au moins neuf ou dix couches qui ne ſauroient être trop légeres. Pour qu'elles puiſſent ſecher, il faut laiſſer entr'elles un intervalle de quatre ou cinq jours & plus s'il eſt néceſſaire. L'eſpace doit être encore plus conſidérable entre la derniere couche & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Un été ſuffit à peine pour cette manipulation, telle qu'elle ſe pratique à Nankin, d'où ſortent les ouvrages deſtinés pour la cour & pour une partie de l'empire. Ceux de Canton ſont fort inférieurs. Comme les Européens y en demandent beaucoup, qu'ils les veulent conformes aux idées qu'ils propoſent, & qu'ils donnent peu de temps pour les exécuter, les artiſtes ſont réduits à travailler avec une précipitation extrême. Ils renoncent au ſolide, & bornent leur ambition à faire quelque choſe qui plaiſe à l'œil. Ce vernis con-

ſervateur embellit tout les ouvrages & toutes les matieres ; il s'étend même ſur ſur le papier.

Originairement les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer ſur des tablettes de bois. De ces tablettes réunies, on formoit des volumes. Il s'en eſt conſervé quelques-unes où les caracteres ſont fort bien tracés. Comme le poids de ces petites planches étoit très-embarraſſant, on imagina d'écrire ſur des pieces de ſoie & de toile qu'on coupoit ſuivant la forme qu'on vouloit donner aux feuilles. Enfin, il y a ſeize ſiecles qu'un Mandarin trouva le ſecret d'un papier auſſi blanc, moins épais & beaucoup plus liſſé que celui que nous employons.

On croit communément que ce papier ſe fait avec de la ſoie. Ceux auxquels la pratique des arts eſt un peu familiere, n'ignorent pas qu'il eſt impoſſible de diviſer ſuffiſamment la ſoie pour en compoſer une pâte uniforme. C'eſt le coton qui eſt la matiere du bon papier Chinois, d'un papier comparable à tous égards, peut-être même ſupérieur au nôtre.

Les beſoins d'une nation, qui non-ſeulement employe le papier aux uſages reçus chez tous les peuples civiliſés, mais le fait encore ſervir à tous ſes ameublements ſans connoître d'autres tapiſſeries, en firent bientôt multiplier les matieres. Des expériences dictées par la néceſſité apprirent qu'on pouvoit employer l'écorce du mûrier, de l'orme, du cotonnier. Si la premiere écorce ſe trouvoit trop groſſiere & trop dure, on prenoit la ſeconde toujours plus blanche & plus molle. Le bambou, dont on fait les bois d'éventail, les nattes & beaucoup d'autres ouvrages, fut encore d'une plus grande reſſource. La ſubſtance ligneuſe fendue en lattes, ſe trouva propre à cet uſage.

On

On plonge ces lattes dans une eau bourbeuſe. Quand elles commencent à pourrir, on les retire, on les lave, on les enterre dans la chaux. Elles achevent de blanchir au ſoleil après avoir été coupées en filaments. Une chaudiere bouillante les reçoit; & dès qu'elles ſont réduites en une pâte fluide, elles ſont étendues par couches légeres ſur des clayes. Les formes ſont larges & longues, & il en ſort des feuilles de dix, douze pieds, & même davantage.

Pour luſtrer leur papier, les Chinois ne ſe ſervent pas comme nous de colle, mais d'eau d'alun qui lui donne un luiſant extraordinaire. S'ils veulent l'argenter, ils réduiſent en pouſſiere du talc & de l'alun mêlés enſemble, & ſement légérement cette pouſſiere ſur une feuille enduite de colle de peau de bœuf mêlée d'alun, afin que les particules du talc s'y attachent. Quand la feuille eſt ſeche, on la frotte avec de l'étoupe de coton neuf pour l'unir, & pour faire tomber le ſuperflu du talc.

Quoique ce papier ſe coupe, qu'il prenne l'humidité, & que les vers l'attaquent, il eſt devenu un objet de commerce. Les Européens ont emprunté des Chinois l'idée d'en meubler des cabinets, d'en former des paravents. Le goût qu'on avoit pour ces papiers Chinois diminue ſenſiblement. Déja ceux d'Angleterre, quoique bien au-deſſous, commencent à les remplacer, & les banniront ſans doute, lorſqu'ils auront atteint plus de perfection. Les François imitent cette induſtrie, & il eſt vraiſemblable que toutes les nations l'adopteront.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achetent en Chine de l'encre, du camphre, du borax, de la rhubarbe, de la gomme lacque, du

rottin, eſpece de canne qui ſert à faire des fauteuils, & ils achetoient autrefois de l'or.

En Europe, un marc d'or vaut à peu près quatorze marcs & demi d'argent. S'il exiſtoit un pays où il en valut vingt, nos négociants y en porteroient pour le changer contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or auquel ils donneroient la même deſtination. Cette activité continueroit juſqu'à ce que la valeur relative des deux métaux ſe trouvât à peu près la même dans les deux endroits. Le même intérêt fit envoyer long-temps en Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les Compagnies excluſives ne firent jamais ce commerce, parce qu'un pareil bénéfice, quelque conſidérable qu'il paroiſſe, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faiſoient ſur les marchandiſes. Leurs agents, qui n'avoient pas la liberté du choix, ſe livrerent à ces ſpéculations pour leur compte. Ils pouſſerent cette branche d'induſtrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouverent pas un avantage ſuffiſant à la continuer. L'or eſt plus ou moins cher à Canton ſuivant la ſaiſon où on l'achete. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février juſqu'à la fin de mai, que durant le reſte de l'année, où la rade eſt remplie de vaiſſeaux étrangers. Cependant dans le temps le plus favorable, il y a au plus dix-huit pour cent à gagner; ce qui eſt inſuffiſant pour des raiſons qu'on ne peut s'empêcher de voir. Les employés de la Compagnie de France ſont les ſeuls qui n'ayent pas ſouffert de la ceſſation de ce commerce qui leur fut toujours défendu. Les directeurs ſe réſervoient excluſivement cette ſource d'opulence.

Pluſieurs y puiſoient, mais Caſtanier ſeul le conduiſoit en grand négociant. Il expédioit des marchandiſes pour le Mexique. Les piaſtres qui provenoient de leur vente étoient portées à Acapulco, d'où elles paſſoient aux Philippines, & delà en Chine, où on les convertiſſoit en or. Cet habile homme, par une circulation ſi lumineuſe, ouvroit une carriere dans laquelle il eſt bien étonnant que perſonne ne ſoit jamais entré.

Toutes les nations Européennes qui paſſent le cap de Bonne-Eſpérance vont en Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On leur céda avec un eſpace d'environ trois milles de circonférence Macao, ville bâtie dans un terrein ſtérile & inégal ſur la pointe d'une petite iſle ſituée à l'embouchure de la riviere de Canton. Ils obtinrent la diſpoſition de la rade trop reſſerrée, mais sûre & commode, en s'aſſujettiſſant à payer à l'empire tous les droits d'entrée, & la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de cinq mille taëls. Tout le temps que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt célebre. Sa proſpérité diminua dans les mêmes proportions que la puiſſance des Portugais. Inſenſiblement elle eſt venue à rien. Macao n'a plus de liaiſon avec ſa métropole, & toute ſa navigation ſe réduit à l'expédition de trois petits bâtiments, un pour Timor, & deux pour Goa. C'eſt ſur les bénéfices d'un commerce ſi peu étendu, que doivent vivre quatre ou cinq maiſons Portugaiſes qui reſtent de l'ancienne population, une centaine de Métis, & environ deux cents familles noires qui ont oſé s'approprier les plus grands noms de la nation, quoiqu'elles deſcendent inconteſtablement d'eſclaves Africains. Juſqu'en 1744 les foibles reſtes d'une

colonie autrefois ſi floriſſante avoient joui d'une eſpece d'indépendance. L'aſſaſſinat d'un Chinois détermina le vice-Roi de Canton à demander à ſa cour un magiſtrat pour inſtruire, pour gouverner les barbares de Macao; ce furent les propres termes de la requête. On envoya un Mandarin qui prit poſſeſſion de la place au nom de ſon maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers pour leſquels on a un ſi grand mépris, & il a établi ſa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a environ un ſiecle. Ces républicains, qui, malgré l'aſcendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Aſie, s'étoient vus exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontents de l'exiſtence précaire qu'il y avoient, ils tenterent d'élever un fort auprès de Hoaung-pon, ſous prétexte d'y bâtir un magaſin. Leur projet étoit de ſe rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui vouloient négocier à Canton. On démêla leurs vues plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent maſſacrés, & leur nation n'oſa de long-temps ſe montrer ſur les côtes de l'Empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaiſſeaux qui y aborderent étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, qu'ils échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduiſoient, uniquement occupés du ſoin de plaire au Conſeil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne ſongeoient qu'à ſe défaire avantageuſement des marchandiſes qui leur étoient confiées, ſans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La Com-

pagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere elle ne ſoutiendroit jamais dans ſes ventes la concurrence des nations rivales. Cette conſidération la détermina à faire partir directement d'Europe des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils ſe chargent des denrées du pays propres pour Chine, & reviennent directement dans nos parages avec des cargaiſons beaucoup mieux compoſées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas auſſi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont fait le commerce de Chine, cette nation eſt celle qui l'a le plus ſuivi. Elle avoit une loge dans l'iſle de Chuſan dans le temps que les affaires ſe traitoient principalement à Emouy. Lorſque des circonſtances particulieres les eurent amenées à Canton, ſon activité fut toujours la même. L'obligation impoſée à ſa Compagnie, d'exporter des étoffes de laine, la détermina à y entretenir aſſez conſtamment des employés chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les poſſeſſions Angloiſes pour le thé, fit tomber dans ſes mains vers la fin du dernier ſiecle preſque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le gouvernement ſur cette conſommation étrangere, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une Compagnie particuliere pour ce commerce. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entrepriſe. Il avoit jugé qu'elle ne pouvoit être exécutée utilement qu'avec un fonds de deux cents vingt mille livres, & les ſouſcriptions ne monterent qu'à cent quarante mille; ce qui fut cauſe que le voyage fut malheureux. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un

empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ſes mœurs, à entreprendre ſur ſa liberté, fut conſidérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement, les diſpoſitions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles, la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquenterent que rarement ſes ports. La nouvelle ſociété qu'on forma en 1698 ne mit pas plus d'activité dans ſes expéditions que la premiere. Ce commerce n'a pris de la conſiſtance que lorſqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion. La Compagnie a long-temps délibéré ſi elle envoyeroit des draperies en Chine, où quelques eſſais lui faiſoient penſer qu'elles trouveroient un débit avantageux. Cette queſtion a partagé les eſprits. Enfin on avoit décidé que la France ne trouvant pas en elle-même la conſommation de la quinzieme partie du thé qu'elle apportoit, ne pouvoit s'aſſurer de le vendre qu'autant qu'il ſeroit ſupérieur à celui des autres nations; avantage qu'on ne ſe procureroit qu'en le payant avec de l'argent. La direction actuelle a adopté le ſyſtême Anglois. Elle a envoyé des étoffes de laine, & laiſſera, comme cette nation, des agents fixes à Canton pour vendre & pour acheter toute l'année. L'événement nous apprendra quelle eſt la meilleure méthode pour les intérêts particuliers. Celle qu'on a priſe eſt certainement plus avantageuſe pour la nation.

Les Compagnies de Suede & de Danemarck, qui n'ont point, ou qui n'ont que peu de manufactures à exporter, ont eu une conduite plus uniforme. Elles ont commencé à fréquenter les ports de Chine à peu près dans le même temps, & s'y ſont gouvernées ſuivant les mêmes princi-

pes. Il eſt vraiſemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, ſi elle eût eu le temps de prendre quelque conſiſtance.

Les achats que les Européens font annuellement en Chine peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui ſont montés à vingt-ſept millions quatre cents trente-un mille huit cents ſoixante-quatre livres. Cette ſomme, dont le thé ſeul abſorbe plus de huit dixiemes, a été payée en piaſtres ou en marchandiſes apportées par vingt-trois vaiſſeaux. La Suede a fourni un million neuf cents trente-cinq mille cent ſoixante-huit livres en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandiſes quatre cents vingt-ſept mille cinq cents livres. Le Danemarck deux millions cent ſoixante-un mille ſix cents trente livres en argent; & en camphre, plomb & pierres à fuſil deux cents trente-un mille livres. La France quatre millions en argent, & quatre cents mille livres en draperies. La Hollande deux millions ſept cents trente-cinq mille quatre cents livres en argent; quarante-quatre mille ſix cents livres en lainages, & quatre millions cent cinquante-cinq livres en productions de ſes colonies. La Grande-Bretagne cinq millions quatre cents quarante-trois mille cinq cents ſoixante-ſix livres en argent; deux millions quatre cents ſoixante-quinze livres en étoffes de laines, & trois millions trois cents ſoixante-quinze mille livres en pluſieurs objets tirés de diverſes parties de l'Inde. Cela forme en total vingt-ſept millions quatre cents trente-un mille huit cents ſoixante-quatre livres. Nous ne faiſons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois ont porté de plus que nous n'avons dit, parce qu'ils étoient deſtinés à payer les dettes que cette nation avoit

contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

La Compagnie de France a avancé ſur la foi de ſes regiſtres qu'elle avoit gagné conſtamment cent vingt-deux pour cent dans ce commerce. En ſuppoſant ce que perſonne ne s'aviſera de révoquer en doute, que les autres Compagnies ont conduit auſſi heureuſement leurs affaires, on voit juſqu'où doivent s'élever les ventes. Ce bénéfice énorme ne doit pas couvrir comme dans le reſte de l'Inde, la conſtruction des fortereſſes, la paye des garniſons qui les défendent, les guerres qu'elles entraînent. Les Européens n'ont point d'établiſſement en Chine. Ils n'y ſont reçus que comme négociants; & leurs expéditions ne ſupportent que les fraix inſéparables d'une longue navigation dirigée par des corps qui manquent ſouvent de probité, & preſque toujours d'économie.

Il n'eſt pas aiſé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque paſſion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ſes ports aux Européens, que diſpoſée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A meſure que l'eſprit Tartare s'eſt affoibli, que les conquérants ſe ſont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ſes idées, ſon averſion, ſon mépris en particulier pour les étrangers. Ces diſpoſitions ſe ſont manifeſtées par des gênes pleines d'humiliation, qui ont ſucceſſivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette ſituation équivoque à une expulſion entiere, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active qui s'occupe peut-être en ſecret des moyens de la procurer.

Les Hollandois voyent comme tout le monde

que l'Europe a pris un goût vif pour pluſieurs productions Chinoiſes. Ils doivent penſer que l'impoſſibilité de les tirer directement du lieu de leur origine n'en anéantiroit pas la conſommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ſes ſujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandiſes. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pouſſer loin leur navigation, ils ne pourroient les dépoſer qu'à Java ou aux Philippines, & nous ſerions réduits à les tirer de l'une des deux nations à qui ces colonies appartiennent. La concurrence des Eſpagnols eſt ſi peu à craindre, que les Hollandois ſeroient aſſurés de voir ce commerce entier tomber dans leurs mains. Il eſt horrible de ſoupçonner ces républicains d'une politique ſi baſſe & ſi odieuſe; mais perſonne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus noires encore.

Si les ports de Chine étoient une fois fermés, il eſt vraiſemblable qu'ils le ſeroient pour toujours. L'obſtination de cette nation ne lui permettroit jamais de revenir ſur ſes pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a ſéparés par un eſpace de huit mille lieues? Il n'eſt point de gouvernement aſſez dépourvu de lumiere pour imaginer que des équipages fatigués oſaſſent tenter des conquêtes dans un pays défendu par cinquante millions d'hommes, quelque lâche qu'on ſuppoſe une nation avec laquelle les Européens ne ſe ſont pas encore meſurés. Les coups qu'on lui porteroit ſe réduiroient à intercepter ſa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéreſſe ni ſes commodités, ni ſa ſubſiſtance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un

temps fort borné. Les vaiſſeaux deſtinés à cette croiſiere de piraterie ſeroient écartés de ces parages une partie de l'année par les Mouçons, & l'autre partie par les Tiphons. Ce ſont des ouragans qui ſe font ſentir dans la ſaiſon humide aux approches de la nouvelle ou de la pleine lune, ſeulement au nord de la ligne, & qui déſolent principalement les mers de Chine. Dans un temps calme & ſerein, on voit ſe former au nord-eſt une groſſe nuée fort noire près de l'horiſon, rougeâtre vers le milieu, lumineuſe dans ſa partie ſupérieure, pâle & blanche vers ſes extrêmités. Elle ſe montre quelquefois pendant douze heures avant d'éclater. Enſuite elle s'ouvre avec fracas, & il en ſort un vent impétueux, accompagné d'éclairs, de tonnerres & d'un torrent de pluies. Il ſouffle environ deux heures au nord-eſt avec la derniere violence. Lorſqu'il commence à tomber, la pluie ceſſe, & l'orage ſe calme pour une heure ou deux. Bientôt après, on voit revenir du ſud-oueſt un autre tourbillon qui ſouffle auſſi long-temps & avec la même fureur que le premier. Ces horribles tempêtes déſolent rarement plus d'une fois ou deux la partie de l'océan Indien qui ſert de théâtre à leurs ravages; mais il eſt rare auſſi que les bâtiments qui s'y trouvent expoſés n'en deviennent pas la proie.

Après avoir développé la maniere dont les nations de l'Europe ont conduit juſqu'à préſent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois queſtions qui ſemblent naître du fond du ſujet, & qui ont partagé juſqu'ici les eſprits. Doit-on continuer ce commerce? Les grands établiſſements ſont-ils néceſſaires pour le faire avec ſuccès? Faut-il les laiſſer dans les mains des Compagnies excluſives? Nous porterons dans cette diſcuſſion l'impartialité d'un homme de lettres qui n'a dans

cette cauſe d'autre intérêt que celui du genre-humain.

Ceux qui voudront conſidérer l'Europe comme ne formant qu'un ſeul corps dont les membres ſont unis entre eux par un intérêt commun ou du moins ſemblable, ne mettront pas en problême ſi ſes liaiſons avec l'Aſie lui ſont avantageuſes. Le commerce des Indes augmente évidemment la maſſe de nos jouiſſances. Il nous donne des boiſſons ſaines & délicieuſes, des commodités plus recherchées, des ameublements plus gais, quelques nouveaux plaiſirs, une exiſtence plus agréable. Des attraits ſi puiſſants ont également agi ſur les peuples, qui, par leur poſition, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardieſſe de leurs entrepriſes, pouvoient aller puiſer ces délices à leur ſource; & ſur les nations qui n'ont pu ſe les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes dont la navigation faiſoit circuler ſur tout notre continent la ſurabondance de ces voluptés. La paſſion des Européens pour ce luxe étranger a été ſi vive, que ni les plus fortes impoſitions, ni les prohibitions & les peines les plus ſéveres, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obſtacles, tous les gouvernements ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés univerſels cimentés par le temps & l'habitude leur fiſſent regarder cette complaiſance comme nuiſible à la ſtabilité du bonheur général des nations.

Il étoit temps que cette tyrannie finît. Peut-on douter que ce ſoit un bien d'ajouter aux jouiſſances propres d'un climat celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La ſociété univerſelle exiſte pour l'intérêt commun, & par l'intérêt récipro-

que de tous les hommes qui la compoſent. De leur communication, il doit réſulter une augmentation de félicité. Le commerce eſt peut-être l'unique moyen de conſerver cette liberté originelle que l'homme avoit avant les ſociétés, d'errer à ſon gré ſur toute la terre, & de jouir de tous ſes fruits, de toutes ſes productions.

On a mal vu l'homme quand on a imaginé que, pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il eſt vrai que l'habitude des privations diminue la ſomme de nos malheurs; mais en retranchant encore plus ſur nos plaiſirs que ſur nos peines, elle conduit l'homme à l'inſenſibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à ſentir; ſi ſon imagination le promene ſans ceſſe malgré lui ſur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laiſſez à ſon ame inquiete un vaſte champ de jouiſſances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouiſſons des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre: c'eſt-là le fruit de la ſageſſe. Mais exiger que la raiſon nous perſuade de rejetter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous poſſédons, c'eſt contredire la nature, c'eſt anéantir peut-être les premiers principes de la ſociabilité.

Comment réduire l'homme à ſe contenter de ce peu que les moraliſtes preſcrivent à ſes beſoins? Comment fixer les limites du néceſſaires qui varie avec ſa ſituation, ſes connoiſſances & ſes deſirs? A peine eut-il ſimplifié par ſon induſtrie les moyens de ſe procurer la ſubſiſtance, qu'il employa le temps qu'il venoit de gagner à étendre les bornes de ſes facultés & le domaine de ſes jouiſſances. Delà naquirent tous les beſoins fac-

tices. La découverte d'un nouveau genre de ſenſations amena le deſir de les conſerver, & la curioſité d'en imaginer d'une autre eſpece. La perfection d'un art introduiſit la connoiſſance de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les haſards de la navigation jetterent les hommes dans la néceſſité de ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations ſéparées par la mer, comme des pactes de ſociété entre les hommes ſemés & rapprochés par la nature ſur une même terre. Tout ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des aſſociations. La guerre & la navigation ont mêlé les ſociétés & les populations. Dès-lors les hommes ſe ſont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations, fondues enſemble par le feu des combats, s'épure & ſe polit par le commerce. Dans ſa deſtination le commerce veut que toutes les nations ſe regardent comme une ſociété unique, dont tous les membres ont un droit égal de participer à tous les biens de chacune. Dans ſon objet & ſes moyens, le commerce ſuppoſe le deſir & la liberté concertée entre tous les peuples de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur ſatisfaction mutuelle. Deſir de jouir, liberté de jouir : il n'y a que ces deux reſſorts d'activité, que ces deux principes de ſociabilité parmi les hommes.

Que peuvent oppoſer à ces raiſons d'une communication libre & univerſelle ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes ? Qu'il entraîne une perte conſidérable d'hommes ; qu'il arrête les progrès de notre induſtrie ; qu'il dimi-

nue la maſſe de notre argent. Il eſt aiſé de détruire ces foibles objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de ſe choiſir une profeſſion, d'employer à leur gré leurs facultés, ne ſoyons pas inquiets de leur deſtinée. Comme dans l'état de liberté chaque choſe a le prix qui lui convient, ils ne courent de riſque qu'autant qu'ils en ſeront payés. Dans des ſociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à ſon goût, à ſes intérêts, tant qu'il ne bleſſe en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le riſque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre humain à mourir de faim, & priveroit la ſociété d'une foule d'avantages. On n'a pas beſoin de paſſer la ligne pour faire un métier dangereux; &, ſans ſortir d'Europe, on trouveroit des profeſſions beaucoup plus deſtructives de l'eſpece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moiſſonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population ſera ſi nombreuſe que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périſſent dans ces voyages de long cours ſont enlevés par des cauſes accidentelles, qu'il ſeroit facile de prévenir par un régime de vie plus ſain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de ſon climat & de ſes mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde, comment réſiſter à ce double principe de deſtruction?

En ſuppoſant même que le commerce des In-

des dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en abſorde ou qu'il en fait périr, eſt-il bien certain que cette perte n'eſt pas réparée & compenſée par les travaux dont il eſt la ſource, & qui nourriſſent, qui multiplient la population ? Les hommes diſperſés ſur les vaiſſeaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas ſur la terre une place qu'ils laiſſent à remplir par des hommes à naître ? Qu'on jette un regard attentif ſur le grand nombre d'habitants qui couvrent le territoire reſſerré des peuples navigateurs, & on ſera convaincu que ce n'eſt pas la navigation d'Aſie ni même la navigation en général qui diminue la population des Européens ; mais qu'elle ſeule balance peut-être toutes les autres cauſes de dépériſſement & de décadence de l'eſpece humaine. Raſſurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre induſtrie.

Quand il ſeroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naiſſance ? La navigation lui doit une grande extenſion. Nos colonies en ont reçu la culture du ſucre, du café & de l'indigo. Pluſieurs de nos manufactures ſont alimentées par ſes ſoies & par ſes cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines ; ſi Valence fabrique des Pékins ſupérieurs à ceux de la Chine même ; ſi la Suiſſe imite les mouſſelines & les toiles brodées de Bengale ; ſi l'Angleterre & la France impriment ſupérieurement des toiles ; ſi tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artiſtes, n'eſt-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, & ſuppoſons que nous ne

devons aucun encouragement, aucune connoiſſance à l'Aſie, la conſommation que nous faiſons de ſes marchandiſes n'en doit pas nuire davantage à notre induſtrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'eſt-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Eſpagnol pour cent francs de toile, & j'envoye cet argent aux Indes. Un autre envoye aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Eſt-ce qu'au fonds notre opération n'eſt pas la même ? Eſt-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un ſeul. Suppoſez que les Eſpagnols au-lieu d'argent me donnent d'autres marchandiſes dont l'Inde ſoit curieuſe. Eſt-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandiſes aux Indes ? N'eſt-ce pas la même choſe que ſi j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des manufactures nationales ; je les vais changer dans la mer du ſud contre des piaſtres. Je porte ces piaſtres aux Indes ; j'en rapporte des choſes utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'induſtrie de l'état ? Non, j'ai étendu la conſommation de ſes produits, & j'ai multiplié ſes jouiſſances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'eſt que les piaſtres arrivent en Europe avant d'être tranſportées en Aſie. En derniere analyſe, que l'argent ſoit ou ne ſoit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Aſie des choſes uſuelles contre des choſes uſuelles, mon induſtrie contre ſon induſtrie, mes productions contre ſes productions.

Mais

Mais, s'écrient quelques eſprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les temps les tréſors de l'univers. Depuis que le haſard a donné aux hommes la connoiſſance de la métallurgie, diſent ces cenſeurs, on n'a ceſſé de cultiver cet art. L'avarice pâle, inquiete, n'a pas quitté ces rochers ſtériles où la nature avoit enfoui ſagement de perfides tréſors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de ſe répandre ſur ſa ſurface, d'où malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus diſparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Aſie même. Les Indes les ont abſorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule ſans interruption de l'occident au fond de l'orient, & s'y fixe, ſans que rien puiſſe jamais le faire rétrograder. C'eſt donc pour les Indes que les mines du Pérou ſont ouvertes : c'eſt donc pour les Indiens que les Européens ſe ſont ſouillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Eſpagnols épuiſent le ſang de leurs eſclaves dans le Mexique pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians ſe fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richeſſes du Potoſi tariſſent ou s'arrêtent, notre avidité ſans doute ira les déterrer ſur les côtes du Malabar, où nous les avons apportées. Après avoir épuiſé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainſi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la ſuperſtition les enfouiront encore.

Ces déclamations ne ſont pas ſans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts &

des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont beſoin ; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choſes qui nous ſervent de nourriture. Comme leurs uſages, leurs mœurs, leur gouvernement ſont reſtés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleverſé leur pays, il n'eſt pas permis d'eſpérer qu'ils puiſſent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde ſera ce qu'elle eſt. Tout le temps qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandiſes. Mais avant de ſe récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en ſuivre la marche, en voir le réſultat.

D'abord il eſt conſtant que notre or ne paſſe pas aux Indes. Ce qu'elles en produiſent, eſt augmenté continuellement de celui du Monomotapa qui arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer rouge; de celui des Turcs qui y entre par l'Arabie & par Baſſora ; de celui de Perſe qui prend la double route de l'océan & du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Eſpagnoles & Portugaiſes, ne groſſit cette maſſe énorme. Seulement en 1752 & en 1753 les Anglois & les François trouverent de l'avantage à en faire paſſer au Coromandel, où leurs brigandages avoient réduit les naturels du pays à cacher ce riche métal avec des ſoins proportionnés au danger de le perdre. En général nous ſommes ſi éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Aſie, que pendant long-temps nous avons porté de l'argent en Chine pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une auſſi groſſe ſomme qu'on ſeroit tenté de le croire, en voyant la quantité immenſe

de marchandiſes que nous en tirons. Leur vente annuelle s'éleve depuis quelque temps à cent cinquante millions. En ſuppoſant, ce qu'il faut regarder comme démontré, qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il s'enſuivroit qu'il devroit être paſſé dans l'Inde pour leur achat ſoixante-quinze millions, ſans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour les dépenſes de nos établiſſements. Nous ne craindrons pas d'aſſurer que depuis quelque temps toutes les nations de l'Europe réunies n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-un millions & demi. Dix millions ſortent de France ; ſix millions de Hollande ; deux millions & demi du Danemarck ; deux millions de Suede ; un million ſort de Portugal. Non-ſeulement les Anglois n'envoyent pas d'argent aux Indes, mais ils en reçoivent dix ou douze millions ; ce qui réduit la ſomme exportée à environ dix millions de livres. Il faut donner de la vraiſemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'ayent nul beſoin ni de nos denrées ni de nos manufactures, elles ne laiſſent pas de recevoir de nous en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins conſidérables, pour la valeur du cinquieme au moins de ce qu'elles nous fourniſſent.

Ce moyen de payer eſt groſſi par les reſſources que les Européens trouvent dans leurs poſſeſſions d'Aſie. Les plus conſidérables de beaucoup ſont celles que les iſles à épiceries fourniſſent aux Hollandois, & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agents des Compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs verſent leurs capitaux dans les caiſſes de leur

nation, dans les caiſſes des nations étrangeres pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainſi une partie du commerce ſe fait aux Indes avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événements qui mettent dans nos mains les tréſors de l'orient. Tel fut en 1750 la mort du Soubab du Decan, Nazerzingue. Sa dépouille portée à Pondichery ſe trouva, dit-on, de cinquante-ſix millions deux cents cinquante mille livres. Perſonne n'a jamais douté que partagée comme elle le fut par Dupleix, la majeure partie n'ait paſſé dans les mains des François, qui avoient eu tant de part à la fin tragique de ce Prince, & qui furent les ſeuls auteurs de l'élévation de ſon ſucceſſeur. Les troupes de la même nation, qui en 1752 conduiſirent Salabetzingue à Aurengabat ſa capitale, furent noblement payées d'un ſi grand ſervice. Leur chef reçut des ſommes immenſes. Chaque officier fut traité ſelon ſon grade, & la gratification d'un enſeigne monta à quarante mille écus. On n'oublia pas un ſeul des ſoldats de cette petite armée. Les Anglois, qui en 1757 donnerent l'empire du Gange à Jaffier Ali Cawn, furent encore mieux traités. On leur partagea ſoixante-quinze millions. Il eſt viſible que ces ſommes réunies à d'autres moins conſidérables que les Européens ont acquiſes par la ſupériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, ſans ces révolutions, auroit pris la route de l'Aſie.

Cette riche partie du monde nous a même reſtitué une partie des tréſors que nous y avions verſés. Perſonne n'ignore l'expédition de Koulikan dans l'Inde; mais tout le monde ne ſait pas

que ce terrible vainqueur arracha à la molleſſe, à la lâcheté des Mogols dix-huit cents millions en eſpeces, & pour une ſomme à peu près égale en effets précieux. Le palais ſeul de l'Empereur en renfermoit d'ineſtimables, & ſans nombre. La ſalle du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamants en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or maſſif, garnies de perles & de pierres précieuſes, formoient trois côtés du trône dont le dais ſurtout étoit digne d'attention. Il repréſentoit la figure d'un paon qui, étendant ſa queue & ſes ailes, couvroit le monarque de ſon ombre. Les diamants, les rubis, les émeraudes, toutes les pierres qui le formoient, placées avec art, repréſentoient au naturel les couleurs de cet oiſeau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richeſſes eſt rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce temps-là, ont déſolé la Perſe, auront fait enterrer bien des tréſors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'eſt pas poſſible que différentes branches de commerce n'en ayent fait couler quelques parties en Europe par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, ſi l'on veut, qu'il n'en a rien reflué parmi nous ; la cauſe de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il ſe fait avec des métaux, n'en ſera pas meilleure. Il eſt aiſé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs, c'eſt une production de l'Amérique qui nous eſt tranſmiſe en échange de nos productions. Si l'Europe ne le verſoit pas en Aſie, bientôt l'Amérique ſeroit dans l'impoſſibilité de le verſer en Europe. Sa ſurabondance dans notre continent lui feroit tellement perdre de ſa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile,

qui vaut préſentement vingt ſols, ſera montée à une piſtole, les Eſpagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépenſe de cette exploitation ſera décuplée, ſans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation plus onéreuſe que profitable à ſes entrepreneurs, ſera néceſſairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du nouveau monde dans l'ancien. L'Amérique ceſſera d'exploiter ſes meilleures mines, comme par degrés elle s'eſt vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement ſeroit même déja arrivé, ſi elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliards en Aſie par la route du cap de Bonne-Eſpérance, ou par celle des Philippines. Ainſi ce verſement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés ont regardé juſqu'ici comme ſi ruineux, a été également utile, & à l'Eſpagne, dont il a ſoutenu l'unique manufacture, & aux autres peuples, qui, ſans cela, n'aucroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur induſtrie. Le commerce des Indes ainſi juſtifié, il convient d'examiner, s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuſe.

Tous les peuples de l'Europe qui ont doublé le cap de Bonne-Eſpérance, ont cherché à fonder des grands empires en Aſie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, ont donné les premiers l'exemple d'une ambition ſans bornes. Peu contents de s'être rendus les maîtres des iſles dont les productions étoient précieuſes, d'avoir élevé des fortereſſes par-tout où il en falloit pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'orient, ils voulurent donner des loix

au Malabar, qui, partagé en pluſieurs petites ſouverainetés jalouſes ou ennemies les unes des autres, fut forcé de ſubir le joug.

Les Eſpagnols ne montrerent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puiſſance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas aſſujetti le reſte de cet immenſe archipel, s'ils n'ont pas rempli les lieux voiſins de leurs fureurs, il faut chercher la cauſe de leur inaction dans les tréſors de l'Amérique, qui, ſans aſſouvir leurs deſirs, ont arrêté toutes leurs vues.

Les Hollandois enleverent au Portugal les meilleurs poſtes qu'ils avoient dans le continent, & les chaſſerent de toutes les iſles où croiſſent les épiceries. Ils n'ont réuſſi à les conſerver, ainſi que les immenſes poſſeſſions qu'ils y ont ajoutées, qu'en établiſſant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple ſur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François ne leur ont pas permis pendant long-temps de former de grands projets ou de les ſuivre. Dès qu'ils ſe ſont trouvés en force, ils ont profité du renverſement de l'autorité Mogole pour uſurper l'empire du Coromandel. On les a vus conquérir, ou ſe faire céder par des négociations artificieuſes, un terrein plus étendu qu'aucune puiſſance Européenne n'en avoit jamais poſſédé dans l'Indoſtan.

Les Anglois plus ſages n'ont travaillé à s'agrandir qu'après avoir dépouillé les François, & lorſqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverſer. La certitude de n'avoir que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter

leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandiſes propres pour les marchés d'Aſie & d'Europe, celle qui devoit le plus conſommer de leurs manufactures, celle enfin qu'à la faveur d'un grand fleuve leur pavillon pouvoit le plus aiſément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, & ils ſe flattent de jouir long-temps du fruit de leurs victoires.

Leurs ſuccès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend ſans peine comment des iſles abandonnées à elles-mêmes, ſans aucune liaiſon avec leurs voiſins, ſans avoir ni l'art ni les moyens de ſe défendre, ont pu être ſubjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours dans le continent par cinq ou ſix cents Européens ſur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, inſtruits la plupart dans les arts de la guerre, cauſent un étonnement dont on ne revient pas. La conduite militaire de ces peuples expliquera l'énigme, & ne ſera pas ſans quelque inſtruction pour nous.

D'abord les ſoldats compoſent la moindre partie de leurs camps. Chaque cavalier eſt ſuivi de ſa femme, de ſes enfants & de deux domeſtiques, dont l'un doit panſer le cheval, & l'autre aller au fourrage. Le cortege des officiers & des généraux eſt proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur garde. Le ſouverain lui-même, plus occupé, lorſqu'il ſe met en campagne, de l'étalage de ſa magnificence que des beſoins de la guerre, traîne à ſa ſuite ſon ſerrail, ſes éléphants, ſa cour, la plupart des ſujets de ſa capitale. La néceſſité de pourvoir aux béſoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude forme naturellement au milieu de l'armée une eſpece de ville remplie de

magaſins & d'inutilités. Les mouvements d'un monſtre ſi peſant & ſi mal conſtitué ſont néceſſairement fort lents. Il regne une grande confuſion dans ſes marches, dans ſes opérations. Quelque ſobres que ſoient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer ſouvent, & la famine entraîner après elle des maux contagieux & une affreuſe mortalité.

Cependant elle n'emporte preſque jamais que des recrues. Quoiqu'en général les habitants de l'Indoſtan affectent une grande paſſion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu aſſez de ſuccès dans les combats pour obtenir le titre de fortunés & d'invincibles, ſont diſpenſés pendant quelque temps du ſervice; & il eſt rare qu'ils ne profitent pas de ce privilege. La retraite de ces vétérans réduit les armées à n'être qu'un vil aſſemblage de ſoldats levés à la hâte dans les différentes provinces de l'empire, & qui ne connoiſſent nulle diſcipline.

La maniere de vivre des troupes eſt digne d'une conſtitution ſi vicieuſe. Elles mangent le ſoir une quantité prodigieuſe de riz, & prennent après leur ſouper quelque drogue ſoporative qui les plonge dans un ſommeil profond. Malgré cette mauvaiſe habitude, on ne voit point de garde autour du camp deſtinée à prévenir les ſurpriſes; & rien ne peut déterminer le ſoldat à ſe lever matin pour l'exécution des entrepriſes qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiſeaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, reglent les opérations. Les trouve-t-on peſants, engourdis; c'eſt un mauvais augure qui empêche de livrer bataille! Sont-ils furieux & emportés; on marche au combat, quel-

ques raiſons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette ſuperſtition, ainſi que l'obſervation des jours heureux ou malheureux, décident du ſort des projets les mieux concertés.

L'action n'eſt pas mieux dirigée que ſes préparatifs. La cavalerie, qui fait toute la force des armées Indiennes où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge aſſez bien à l'arme blanche, mais ne ſoutient jamais le feu du canon ou de la mouſqueterie. Elle craint de perdre ſes chevaux, la plupart Arabes, Perſans, Tartares, qui font toute ſa fortune. Ceux qui compoſent ce corps également reſpecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, que Moraro, célebre général Maratte, ayant eu le ſien tué ſous lui, en porta le deuil pendant huit jours, & ne ſe montra durant ce ridicule étalage d'affliction que rarement & ſans turban.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la conduire, & celle de s'en ſervir. Leurs pieces, qui ont toutes des noms pompeux, & qui ſont la plupart de ſoixante à quatre-vingt livres de balle, ſont plutôt un obſtacle qu'un inſtrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de ſe diſtinguer s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le ſang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivreſſe paſſagere, ils reſſemblent bien plus par leur habillement & par leur fureur impuiſſante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le Prince quel qu'il ſoit, Empereur, Nabab ou Raja, qui commande ces troupes mépriſables, monte toujours ſur un éléphant richement capa-

raçonné, où il eſt tout à la fois & le général & l'étendard de l'armée entiere qui a les yeux ſur lui. Prend-il la fuite ? eſt-il tué ? la machine ſe détruit ; tous les corps ſe diſperſent, ou ſe rangent ſous les enſeignes de l'ennemi.

Ce tableau, que nous aurions pu étendre ſans le charger, rend croyables nos ſuccès de l'Indoſtan. Les Européens ont travaillé eux-mêmes à les rendre dans la ſuite plus difficiles. En aſſociant à leurs jalouſies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la diſcipline, à la tactique, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux ſouverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes bien organiſées, les a tranſportés. Leur cavalerie à mis plus d'ordre dans ſes mouvements, & leur infanterie, juſqu'alors ſi mépriſée, a pris la conſiſtance de nos bataillons. Une artillerie nombreuſe & bien ſervie a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compoſées & plus réguliérement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne. Aideralikan, qui occupe actuellement les forces Angloiſes au Malabar, au Coromandel, a fait dans cet art meurtrier des progrès qu'on a peine à croire. Quelques Marattes même, en combattant pour & contre nous, ont appris à faire réguliérement la guerre.

Moraro, qui, en 1741, eſt parvenu à ſe former à cent milles au nord-eſt d'Arcate un petit état indépendant de ſa nation, a attiré les regards ſur lui. Il n'enrôle aucun de ſes compatriotes, qui ne ſoit d'une valeur à toute épreuve, & il les traite tous ſi bien, qu'ils ne penſent jamais à le quitter. Des expéditions continuelles, & un partage exact du butin entretiennent leur ardeur, & les rendent infatigables. Quoique leurs officiers ſoient ſi bien

choiſis qu'ils n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit capable d'un poſte ſupérieur à celui qu'il a, chacun eſt content de ſa place, & parfaitement ſoumis à ſon général. On diroit que l'armée entiere n'eſt qu'une famille. Ces troupes, ſans rien perdre de l'activité, de la ruſe, de la dextérité à manier les chevaux, qualités qui diſtinguent leur nation, ſont parvenues à ſurmonter en partie la terreur qu'imprime à tous les Indiens la mouſqueterie réguliere : elles tiennent même ferme contre la vivacité des pieces de campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché peut-être de prévoir, pourra devenir avec le temps aſſez conſidérable pour mettre des obſtacles inſurmontables à la paſſion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indoſtan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? ſera-ce un mal? C'eſt ce que nous allons diſcuter.

Lorſque les Européens voulurent commencer à négocier dans la péninſule, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des Princes du pays, & les autres par des Rois Patanes. Les haines qui les diviſoient leur mettoient preſque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque ſouverain & ſes ſujets. Elle étoit entretenue par des régiſſeurs ou fermiers, qui, pour ſe rendre agréables à la cour, faiſoient toujours outrer la meſure des impôts. Ces barbares ajoutoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines ne les rendoient que plus aſſurés de conſerver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raiſon.

Cette anarchie, ces violences nous firent prévoir qu'on ne pourroit établir un commerce sûr & permanent, ſans le mettre ſous la protection des armes, & nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Peut-être quand les Mogols, devenus les maîtres de tout l'Indoſtan, y firent régner plus d'ordre, plus de tranquillité, n'auroit-on pas eu beſoin de ces précautions. Mais la jalouſie, qui diviſe les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, empêcha de ſentir que ces dépenſes étoient inutiles. Chacun de ces peuples étrangers fut même obligé, pour n'être pas la victime de ſes rivaux, d'augmenter ſes forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos fortereſſes. Les marchandiſes y arrivoient des terres aſſez paiſiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas inſurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confuſion le nord de l'Indoſtan, la tranquillité continua ſur la côte de Coromandel. Elle y étoit maintenue par Nizam Elmoulouk qui avoit livré l'empire au tyran de Perſe, pour ſe rendre plus indépendant dans la Soubabie du Decan : ſon nom, ſa politique & ſa puiſſance y faiſoient régner l'ordre, la paix & la ſubordination. Le commerce fleuriſſoit ſous ſa protection ; & la confiance étoit ſi bien établie, que ſes propres officiers prêtoient de l'argent aux Européens, lorſque leurs vaiſſeaux tardoient trop à arriver dans ces parages. Cette ſituation aſſez heureuſe fut, à la vérité, un peu troublée en 1740 par un corps Maratte que le Souba avoit appellé dans le pays d'Arcate pour en châtier le Nabab, dont il étoit mécontent; mais la tranquillité ne tarda pas à ſe rétablir. La mort ſeule de Nizam, qui termina ſa

carriere en 1748, âgé de cent quatre ans, alluma un incendie qui fume encore.

La diſpoſition de cette immenſe dépouille appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foibleſſe enhardit les enfants de Nizam à ſe diſputer les richeſſes de leur pere. Pour ſe ſupplanter, ils eurent recours tour-à-tour aux armes, aux trahiſons, au poiſon, aux aſſaſſinats. La plupart des brigands qu'ils aſſocierent à leurs haines & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les ſeuls Marattes qui formoient une nation, qui épouſoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient ſouvent des troupes dans tous, ſurent profiter de cette anarchie. Tandis que d'autres armées Marattes ſorties de leurs montagnes preſſoient de tous côtés l'empire ébranlé, le retréciſſoient, & lui arrachoient des provinces qu'elles ajoutoient à leurs anciennes poſſeſſions, les corps répandus dans le Decan, marchoient à grands pas à la ſouveraineté. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverſer ce deſſein profond, mais ſecret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, ſont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne reſpectent point le droit des gens; ils n'ont aucune connoiſſance du droit naturel ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la déſolation. Le ſeul bruit de leur approche fait un déſert des contrées les plus habitées. On ne voit que confuſion dans tous les pays qu'ils ont ſubjugués. La culture, les manufactures y ſont anéanties; & des expériences répétées ne permettent pas de douter que ce ne ſoit pour toujours.

Cette opinion, que nous croyons mal fondée,

fit penſer aux nations Européennes prépondérantes à la côte de Coromandel, que de tels voiſins y ruineroient entiérement le commerce, & qu'il ne ſeroit plus poſſible de remettre des fonds aux courtiers pour tirer des marchandiſes de l'intérieur des terres, ſans que ces fonds fuſſent enlevés par ces brigands. Le deſir de prévenir un malheur qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établiſſements qu'elles avoient formés, fit naître à leurs agents l'idée d'un nouveau ſyſtême.

Dans la ſituation actuelle de l'Indoſtan, publierent-ils, il eſt impoſſible d'y entretenir des liaiſons utiles ſans la protection d'un état de guerre. La dépenſe, dans un ſi grand éloignement de la métropole, ne peut être ſoutenue par les ſeuls bénéfices du commerce, quelque conſidérables qu'on les ſuppoſe. C'eſt donc une néceſſité de ſe procurer des poſſeſſions ſuffiſantes pour fournir à ces fraix énormes, & par conſéquent des poſſeſſions qui ne ſoient pas médiocres.

Cet argument imaginé vraiſemblablement pour maſquer une grande avidité ou une ambition ſans bornes, mais que la paſſion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un ſi grand poids, pourroit bien n'être qu'un ſophiſme. Il ſe préſente pour le combattre une foule de raiſons phyſiques, morales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce ſera un fait. Depuis les Portugais, qui les premiers ont porté dans l'Inde des vues d'agrandiſſement, juſqu'aux Anglois, qui terminent la liſte fatale des uſurpateurs, il n'y a pas une ſeule acquiſition, ni grande ni petite, qui, à l'exception des iſles où croiſſent les épiceries & du Bengale, ait pu à la longue payer les dépenſes qu'a entraînées ſa conquête, qu'a exigées ſa con-

ſervation. Plus les poſſeſſions ont été vaſtes, plus elles ont été onéreuſes à la puiſſance ambitieuſe, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réuſſi à les obtenir.

D'autres écrivains examineront peut-être ſi cet inconvénient eſt une ſuite néceſſaire de la nature des choſes, ou ſeulement la preuve de l'infidélité des agents chargés de ces grands intérêts. L'opinion où nous ſommes que de quelque côté que vienne le mal, il eſt ſans remede, nous empêchera de nous livrer à cette diſcuſſion.

Par le même principe, nous n'examinerons pas la nature des engagements politiques que les Européens ont contractés avec les puiſſances de l'Inde. Si ces grandes acquiſitions ſont nuiſibles, les traités faits pour ſe les procurer ne ſauroient être raiſonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils ſont ſages, renoncent en même-temps, & à la fureur des conquêtes, & à l'eſpoir flatteur de tenir dans leurs mains la balance de l'Aſie.

La cour de Delhy achevera de ſuccomber ſous le faix de ſes diviſions inteſtines, ou la fortune ſuſcitera un Prince capable de la relever. Le gouvernement reſtera féodal, ou redeviendra deſpotique. L'empire ſera partagé en pluſieurs états indépendants, ou n'obéira qu'à un ſeul maître. Ce ſeront les Marattes ou les Mogols qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indoſtan, quelle que ſoit ſa deſtinée, fabriquera des toiles. Ils les acheteront, ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit que l'eſprit, qui de tout temps a régné dans ces contrées, nous a forcés de ſortir des regles ordinaires du commerce, que nous ſommes armés ſur les côtes, que cette poſition nous mêle malgré nous dans les affaires de

nos

nos voiſins, que chercher à nous trop iſoler, c'eſt tout perdre. Ces craintes paroîtront un phantôme aux gens raiſonnables, qui ſavent que la guerre en ces régions éloignées ne peut qu'être encore plus funeſte aux Européens qu'aux habitants, & qu'elle nous mettra dans la néceſſité de tout envahir, ce qu'on ne peut ſe promettre, ou d'être à jamais chaſſés d'un pays où il eſt avantageux de conſerver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extenſion à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes poſſeſſions comme néceſſaires, on ne déſeſpérera pas de pouvoir ſe paſſer un jour de poſtes fortifiés. Les Indiens ſont naturellement doux & humains, malgré le caractere atroce du deſpotiſme qui les écraſe. Les peuples anciens qui trafiquoient avec eux, ſe louerent toujours de leur candeur, de leur bonne foi. Cette partie de la terre eſt actuellement dans une poſition orageuſe pour elle & pour nous. Notre ambition y a ſemé par-tout la diſcorde, & notre cupidité y a inſpiré de la haine, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérants, uſurpateurs, oppreſſeurs auſſi prodigues de ſang qu'avides de richeſſes : tels nous avons paru dans l'orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons appris à ſe défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis ſur la bonne foi; ſi nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque eſt la baſe du commerce; ſi nous avions encouragé leur culture & leur induſtrie par des échanges également avantageux pour eux & pour nous, inſenſiblement on ſe ſeroit concilié l'eſprit de ces peuples. L'heureuſe habitude de traiter sûre-

ment avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés, & changé peut-être leur gouvernement. Nous ſerions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations ſtables & ſolidement policées, dont les forces auroient protégé nos établiſſements par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe une nouvelle patrie où nous aurions trouvé une sûreté entiere. Notre ſituation dans l'Inde eſt une ſuite de nos déréglements, des ſyſtêmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens penſent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyons tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Aſie, & ils font des vœux ardents pour une heureuſe révolution. Le déſordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes diſpoſitions. Pour qu'il réſultât un rapprochement ſolide de cette unité d'intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il ſuffiroit peut-être que les nations Européennes, qui trafiquent aux Indes, convinſſent entre elles pour ces mers éloignées d'une neutralité que les orages ſi fréquents dans leur continent ne duſſent jamais altérer. Si elles pouvoient ſe regarder comme membres d'une même république, elles ſeroient diſpenſées d'entretenir des forces qui les rendent odieuſes & qui les ruinent. En attendant un changement que l'eſprit de diſcorde qui nous agite ne permet pas d'eſpérer ſitôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes par les compagnies excluſives, ou de le rendre libre ? c'eſt la derniere queſtion qui nous reſte à examiner.

Si nous voulions la décider par des généra-

tés, elle ne ſeroit pas difficile à réſoudre. Demandez ſi, dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part; la réponſe eſt ſi ſimple, qu'elle n'eſt pas par cela même ſuſceptible de diſcuſſion. Il ſeroit affreux que des ſujets qui partagent également le fardeau des chaînes ſociales & des dépenſes publiques, ne participaſſent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils euſſent à gémir, & de porter le joug de leurs inſtitutions, & d'avoir été trompés en s'y ſoumettant.

D'un autre côté les notions politiques ſe concilient parfaitement avec ces idées de juſtice. Tout le monde ſait que c'eſt la liberté qui eſt l'ame du commerce, & qu'elle eſt ſeule capable de le porter à ſon dernier terme. Tout le monde convient que c'eſt la concurrence qui développe l'induſtrie, & qui lui donne tout le reſſort dont elle eſt ſuſceptible. Cependant depuis plus d'un ſiecle les faits n'ont ceſſé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes le font par des compagnies excluſives, & il faut convenir que des faits de cette eſpece ſont impoſants, parce qu'il eſt bien difficile de croire que de grandes nations chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès, ſe ſoient conſtamment trompées pendant plus de cent années ſur un objet ſi important, ſans que l'expérience & la diſcuſſion ayent pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenſeurs de la liberté ayent donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenſeurs du privilege excluſif ayent porté trop loin la néceſſité de l'exception. Peut-être auſſi en embraſſant des opinions extrêmes

a-t-on paſſé le but de part & d'autre, & s'eſt-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette queſtion fameuſe, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement ſimple ; on a toujours ſuppoſé qu'une Compagnie des Indes étoit eſſentiellement excluſive, & que ſon exiſtence tenoit à celle de ſon privilege. Delà les défenſeurs de la liberté ont dit : Les privileges excluſifs ſont odieux ; donc il ne faut point de Compagnie. Leurs adverſaires, au contraire, ont répondu : La nature des choſes exige une Compagnie ; donc il faut un privilege excluſif. Mais ſi nous parvenons à faire voir que les raiſons qui s'élevent contre les privileges ne prouvent rien contre les Compagnies, & que les circonſtances qui peuvent rendre une Compagnie des Indes néceſſaire ne font rien en faveur de ſon privilege ; ſi nous prouvons que la nature des choſes exige, à la vérité, une aſſociation puiſſante, une Compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilege excluſif tient à des cauſes particulieres, en ſorte que cette Compagnie peut exiſter ſans être privilégiée, nous aurons trouvé la ſource de l'erreur commune, & la ſolution de la difficulté.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matiere de commerce ? Ce ſont les climats, les productions, la diſtance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y ſont ſoumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à ſix milles lieues de l'Europe chercher les marchandiſes que fourniſſent ces contrées ; il faut y arriver dans une ſaiſon déterminée, & attendre qu'une autre ſaiſon ramene les vents néceſſaires pour le retour. Il réſulte delà que les voyages conſomment environ deux années & que les armateurs ne peuvent eſpérer de revoir

leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Premiere circonſtance eſſentielle.

La nature d'un gouvernement ſous lequel il n'y a ni sûreté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magaſins particuliers. Qu'on ſe repréſente des hommes accablés & corrompus par le deſpotiſme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes, & d'un autre côté la nature plus féconde que l'autorité n'eſt avide, fourniſſant à des peuples pareſſeux une ſubſiſtance qui ſuffit à leurs beſoins, à leurs deſirs; & l'on ſera étonné qu'il y ait la moindre induſtrie dans l'Inde. Auſſi pouvons-nous aſſurer qu'il ne s'y fabriqueroit preſque rien, ſi l'on n'alloit pas exciter les tiſſerands, l'argent à la main, & ſi l'on n'avoit pas la précaution de commander un an d'avance les marchandiſes dont on a beſoin. On paye un tiers du prix au moment où on les commande; un ſecond tiers, lorſque l'ouvrage eſt à moitié fait, & le dernier tiers enfin, à l'inſtant de la livraiſon. Il réſulte de cet arrangement une différence fort conſidérable ſur le prix & ſur la qualité; mais il réſulte auſſi la néceſſité d'avoir ſes fonds dehors une année de plus; c'eſt-à-dire trois années au-lieu de deux: néceſſité effrayante pour des particuliers, ſur-tout en conſidérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entrepriſes.

En effet, les fraix de navigation & les riſques étant immenſes, il faut néceſſairement, pour les courir, rapporter des cargaiſons complettes; c'eſt-à-dire, des cargaiſons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels ſont les négociants ou les capitaliſtes même en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le rembourſement qu'au bout de

trois années ? Il y en a ſans doute très-peu en Europe ; & parmi ceux qui en auroient la puiſſance, il n'y en a preſque aucun qui en eût la volonté. Conſultez le cœur humain. Ce ſont les gens qui ont des fortunes médiocres, qui courent volontiers de grands riſques pour faire de grands profits. Mais lorſqu'une fois la fortune d'un homme eſt parvenue à un certain degré, il veut jouir & jouir avec ſûreté. Ce n'eſt pas que les richeſſes éteignent la ſoif des richeſſes : au contraire, elles l'allument ſouvent ; mais elles fourniſſent en même-temps mille moyens de la ſatisfaire ſans peine & ſans danger. Ainſi d'abord ſous ce point de vue commence à naître la néceſſité de former des aſſociations où un grand nombre de gens n'héſiteront point de s'intéreſſer, parce que chacun d'eux en particulier ne riſquera qu'une petite partie de ſa fortune, & meſurera l'eſpérance des profits ſur la réunion des moyens que peut employer la ſociété entiere. Cette néceſſité deviendra plus ſenſible encore, ſi l'on conſidere de près la maniere dont ſe font les achats dans l'Inde, & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaiſon d'avance, il faut plus de cinquante agents différents répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage eſt fini, le vérifier, l'auner ; ſans quoi les marchandiſes ſeroient bientôt défectueuſes par la mauvaiſe foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe, depuis trois ſiecles, leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations, qui ne ſont pas moins néceſſaires. Il

faut des blanchiſſeurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchiſſeries même qui renferment des étangs, dont les eaux ſoient choiſies. Il ſeroit bien difficile ſans doute à des particuliers de ſaiſir & d'embraſſer cet enſemble de précautions; mais en ſuppoſant que leur induſtrie leur en fournît la poſſibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce ſuivi, & des expéditions toujours ſucceſſives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne ſe créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent ſe maintenir que par des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état pendant trois années de ſuite d'expédier ſucceſſivement un vaiſſeau chaque année, c'eſt-à-dire de débourſer quatre millions de livres. On ſent bien que cela eſt impoſſible, & qu'il n'y a qu'une ſociété qui puiſſe former une pareille entrepriſe.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maiſons de commerce qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaiſons toutes prêtes pour les vaiſſeaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établiſſement de maiſons de commerce à ſix mille lieues de la métropole avec des fonds immenſes pour faire les avances néceſſaires aux tiſſerands, nous paroît une chimere démentie par la raiſon & par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négociants qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Aſie pour y former des magaſins de mouſſelines, dans l'eſpérance de voir arriver des vaiſſeaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre & avec des fonds inſuffiſants? Ne voit-on pas au contraire que l'eſprit de retour

s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats, & qu'au-lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le ſervice des Compagnies, ils ſe preſſent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie?

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples? Voyez ce qui ſe paſſe en Amérique.

Si l'on pouvoit ſuppoſer que le commerce & l'eſpoir des profits qu'il donne fuſſent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce ſeroit ſans doute pour aller ſe fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Aſie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il ſemble qu'il ſeroit tout ſimple de voir des négociants acheter d'avance le ſucre des colons pour le livrer aux vaiſſeaux d'Europe à l'inſtant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendroient à ces mêmes colons, lorſqu'ils en auroient beſoin. C'eſt cependant tout le contraire qui arrive. Les négociants établis en Amérique ne ſont que de ſimples commiſſionnaires, des facteurs qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui ſont ſi peu dans le cas de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorſqu'un vaiſſeau n'a pas pu trouver le débit de ſa cargaiſon, elle reſte en dépôt pour le compte de l'armateur chez le commiſſionnaire auquel elle avoit été adreſſée. D'après cela on doit conclure que ce qui ne ſe fait pas en Amérique, ſe feroit encore moins en Aſie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établiſſement ſuppoſé de mai-

ſons de commerce dans l'Inde ne détruiroit point la néceſſité de former en Europe des ſociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourſer pour chaque armement douze ou quinze cents mille livres de fonds qui ne pourroient jamais rentrer que la troiſieme année au plutôt.

Cette néceſſité une fois prouvée dans tous les cas, il en réſulte que le commerce de l'Inde eſt dans un ordre particulier, puiſqu'il n'y a point ou preſque point de négociants qui puiſſent l'entreprendre & le ſuivre par eux-mêmes avec leurs propre fonds, & ſans le ſecours d'un grand nombre d'aſſociés. Il nous reſte à prouver que ces ſociétés démontrées néceſſaires ſeroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choſes à ſe réunir en une ſeule & même compagnie.

Deux raiſons principales viennent à l'appui de cette propoſition : le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la néceſſité des aſſortiments.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandiſes à leur juſte valeur. Lorſque la concurrence des vendeurs eſt plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandiſes tombe au-deſſous de leur valeur, comme il eſt plus conſidérable lorſque le nombre des acheteurs ſurpaſſe celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorſque vous ſuppoſez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armements particuliers qu'on y deſtinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'eſt pas en

votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'eſt comme ſi vous conſeilliez à des négociants d'aller en troupe mettre l'enchere à des effets pour les avoir meilleur marché.

Les Indiens ne font preſque aucune conſommation des productions de notre ſol & de notre induſtrie. Ils ont peu de beſoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils ſe paſſeroient facilement de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui, loin de leur procurer des jouiſſances, n'eſt qu'un aliment de plus à la tyrannie ſous laquelle ils gémiſſent. Ainſi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre meſure que le beſoin & la fantaiſie des échangeurs, il eſt évident que dans l'Inde nos marchandiſes valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaiſſeaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas beſoin de nous, & qu'il nous fera néceſſairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. Delà il ſuit que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera, & qu'enfin ce ne ſera qu'avec des exportations immenſes que nous nous procurerons les objets de commerce qui nous viennent de l'Aſie. Mais ſi par une ſuite de cet ordre de choſes, chacune des ſociétés particulieres eſt obligée d'exporter plus d'argent, ſans rapporter plus de marchandiſes, il en réſultera pour elles une perte certaine; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Aſie les pourſuivra encore en Europe pour la conſommer, parce que le nombre des vendeurs étant alors plus conſidérable, tandis

que celui des acheteurs eſt toujours le même' les ſociétés ſeront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des aſſortiments n'eſt pas moins important. On entend par aſſortiment la combinaiſon de toutes les eſpeces de marchandiſes que fourniſſent les différentes parties de l'Inde, combinaiſon proportionnée à l'abondance ou à la diſette connue de chaque eſpece de marchandiſe en Europe. C'eſt delà principalement que dépendent tous les ſuccès & tous les profits du commerce. Mais rien ne ſeroit plus difficile dans l'exécution, pour des ſociétés particulieres. En effet, comment voudroit-on que ces petites ſociétés iſolées, ſans communication, ſans liaiſon entr'elles, intéreſſées au contraire à ſe dérober la connoiſſance de leurs opérations, rempliſſent cet objet eſſentiel? Comment voudroit-on qu'elles dirigeaſſent cette multitude d'agents & de moyens dont on vient de montrer la néceſſité? Il eſt clair que les ſubrécargues ou les commiſſionnaires, incapables de vues générales, demanderoient tous en même-temps la même eſpece de marchandiſes, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conſéquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baiſſer en Europe, & aſſureroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettants & à l'état.

Toutes ces conſidérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitaliſtes, qu'on ſolliciteroit d'entrer dans ces ſociétés. La crainte de ſe trouver en concurrence avec d'autres ſociétés, ſoit dans les achats, ſoit dans les ventes, ſoit dans la compoſition des aſſorti-

ments, ralentiroit leur activité. Bientôt le nombre des ſociétés diminueroit, & le commerce au-lieu de s'étendre, ſe renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces ſociétés particulieres ſeroient donc intéreſſées, comme nous l'avons dit, à ſe réunir, parce qu'alors tous leurs agents, ſoit à la côte de Coromandel, ſoit à la côte de Malabar, ſoit dans le Bengale, liés & dirigés par un ſyſtême ſuivi, travailleroient de concert dans les différents comptoirs à aſſortir les cargaiſons qui devroient être expédiées du comptoir principal, tandis que, par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaiſons, formées ſur un plan uniforme, concourroient à produire un aſſortiment complet meſuré ſur les ordres & les inſtructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on eſpéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer ſans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont beſoin d'être excités, & c'eſt principalement, comme dans celui-ci, lorſqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuſe une protection qui leur eſt néceſſaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de ſon côté ne ſeroit pas moins intéreſſé à favoriſer cette aſſociation, puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt le moyen le plus ſûr, & peut-être l'unique de ſe procurer au meilleur marché poſſible les marchandiſes de l'Inde néceſſaires à la conſommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus ſenſible par un exemple infiniment ſimple.

Suppoſons un négociant expédiant un vaiſſeau

aux Indes avec des fonds conſidérables. Ira-t-il charger pluſieurs commiſſionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandiſes dont il il a beſoin ? Non, ſans doute, parce qu'il ſentira qu'en exécutant fort ſecretement ſes ordres chacun de leur côté, ils ſe nuiroient les uns aux autres, & feroient monter néceſſairement le prix des marchandiſes demandées ; en ſorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même ſomme d'argent que s'il n'eût employé qu'un ſeul commiſſionnaire. L'application n'eſt pas difficile à faire : c'eſt l'état qui eſt le négociant, & c'eſt la Compagnie qui eſt le commiſſionnaire.

Nous avons prouvé juſqu'à préſent que, dans le commerce des Indes, la nature des choſes exigeoit que les citoyens d'un état fuſſent réunis en corps de Compagnie, & pour leur intérêt propre & pour celui de l'état même ; mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette Compagnie dût être excluſive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'excluſif dont les Compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des cauſes particulieres qui ne ſont point de l'eſſence de ce commerce.

Lorſque les différentes nations de l'Europe imaginerent ſucceſſivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes que les particuliers ne faiſoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-temps, il fallut bien former des Compagnies, & leur donner des encouragements proportionnés à la difficulté de l'entrepriſe. On leur avança des fonds ; on les décora de tous les attributs de la puiſſance ſouveraine ; on leur permit d'envoyer des Ambaſſadeurs ; on leur donna le droit de faire la paix

& la guerre ; & malheureuſement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop uſé de ce droit funeſte. On ſentit en même-temps qu'il étoit néceſſaire de leur aſſurer les moyens de s'indemniſer des dépenſes d'établiſſements qui devoient être très-conſidérables. Delà les privileges excluſifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui ſe ſont enſuite perpétués par des circonſtances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux Compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges impoſées au commerce. Le droit d'avoir des fortereſſes, emportoit la néceſſité de les conſtruire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les ſoudoyer. Il en étoit de même de la permiſſion d'envoyer des ambaſſadeurs, & de faire des traités avec les Princes du pays. Tout cela entraînoit après ſoi des dépenſes de pure repréſentation bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les Compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui, en arrivant, ſe croyoient des ſouverains, & agiſſoient en conſéquence.

Cependant les gouvernements trouvoient fort commode d'avoir en Aſie des eſpeces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien ; & comme, en laiſſant toutes les dépenſes à la charge des Compagnies, il étoit juſte de leur aſſurer tous les profits, les privileges ont été maintenus. Mais ſi, au-lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté ſes regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous

les événements que la révolution d'un certain nombre d'années amene naturellement dans ſon cours, on auroit vu que les dépenſes de ſouveraineté, dont il eſt impoſſible de déterminer la meſure, parce qu'elles ſont ſubordonnées à une infinité de circonſtances politiques, abſorberoient plutôt ou plus tard, & les bénéfices & les capitaux du commerce : qu'il faudroit alors que le tréſor public s'épuisât pour venir au ſecours de la Compagnie privilegiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient du remede qu'au mal déja fait, ſans en détruire la cauſe, laiſſeroient à perpétuité les Compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernements ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur? pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les Compagnies, finit toujours par retomber tout entier ſur eux? Alors la néceſſité de l'excluſif s'évanouiroit. Les Compagnies exiſtantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuſes, ſeroient ſoigneuſement conſervées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilege ne leur auroient pas permis d'embraſſer. D'un autre côté le champ du commerce ouvert à tous les citoyens ſe fertiliſeroit ſous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entrepriſes nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, sûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore, & prendroit plus d'activité. Les Compagnies, attentives à toutes ces opérations, meſureroient leurs envois & leurs retours ſur les progrès du commerce particulier ;

& cette concurrence, dont perſonne ne ſeroit la victime, tourneroit au profit des différents états.

Ce ſyſtême nous ſemble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît ſuſceptible d'aucune objection raiſonnable, ſoit de la part des défenſeurs du privilege excluſif, ſoit de la part des défenſeurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les Compagnies ſans privilege excluſif n'auroient qu'une exiſtence précaire, & ſeroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaiſe foi, leur répondrois-je, lorſque vous ſouteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réuſſir. Car s'il parvient à ruiner celui des Compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles par la ſupériorité de ſes moyens, & par l'aſcendant de la liberté, de toutes les branches dont elles ſont en poſſeſſion. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui conſtitue réellement vos Compagnies? ce ſont leurs fonds, leurs vaiſſeaux, leurs comptoirs, & non pas leur privilege excluſif. Qu'eſt-ce qui les a toujours ruinées ? ce ſont les dépenſes exceſſives, les abus de tout genre, les entrepriſes folles, en un mot, la mauvaiſe adminiſtration bien plus deſtructive que la concurrence. Mais ſi la diſtribution de leurs moyens & de leurs forces eſt faite avec ſageſſe & économie ; ſi l'eſprit de propriété dirige leurs opérations ſous le guide de la liberté, je ne vois point d'obſtacle qu'elle ne puiſſe vaincre, point de ſuccès qu'elle ne puiſſe eſpérer.

Ces ſuccès feroient-ils ombrage aux défenſeurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces Compagnies riches & puiſſantes épouvanteroient les particuliers, & détruiroient en partie cette li-

berté

berté générale & abſolue, ſi néceſſaire au commerce.

Cette objection ne nous ſurprendroit pas de leur part. Car ce ſont preſque toujours des mots qui conduiſent les hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'en excepte pas le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre humain. Mais, ſans nous laiſſer ſéduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils repréſentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces reſpectables enthouſiaſtes de la liberté; que les loix aboliſſent juſqu'au nom de ces anciennes Compagnies, afin que chaque citoyen puiſſe ſe livrer ſans crainte à ce commerce, & qu'ils ayent tous également les mêmes moyens de ſe procurer des jouiſſances, les mêmes reſſources pour parvenir à la fortune? Mais ſi de pareilles loix avec tout cet appareil de liberté ne ſont dans le fait que des loix très-excluſives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter? Lorſque l'état permet à tous ſes membres de faire des entrepriſes qui demandent de grandes avances, & dont par conſéquent les moyens ſont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement? Il ſemble qu'on veuille ſe jouer de ſa crédulité, en lui permettant de faire des choſes qu'il lui eſt impoſſible de faire. Anéantiſſez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne ſe fera point, ou ne ſe fera que par un petit nombre de négociants accrédités.

Je vais plus loin; & en faiſant abſtraction des privileges excluſifs, je poſerai en fait que les

Compagnies des Indes, par la maniere dont elles ſont conſtituées, ont aſſocié à leur commerce une infinité de gens, qui ſans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce, & vous conviendrez qu'il eût été bien plus reſſerré dans la ſuppoſition contraire; que l'exiſtence des Compagnies n'a fait que l'étendre, en paroiſſant le borner; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuſe au peuple la conſervation d'un établiſſement qui lui ouvre une carriere que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les Compagnies & les particuliers réuſſiroient également, ſans que les ſuccès des uns puſſent nuire au ſuccès des autres, ou leur donner de la jalouſie. Les Compagnies continueroient à exploiter des objets, qui exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embraſſés que par une aſſociation puiſſante. Les particuliers au contraire s'adonneroient à des objets qui ſont à peine apperçus par une grande Compagnie, & qui, avec le ſecours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une ſource de richeſſes.

Il faut avouer néanmoins que ce ſyſtême, quoique fondé en raiſon & en principes, ne conviendroit peut-être pas également à toutes les nations Européennes. Peut-être eſt-il de l'intérêt des Hollandois, qui ſont en poſſeſſion de vendre excluſivement les épiceries à tous les peuples de la terre, de ne confier ce précieux dépôt qu'à une Compagnie excluſive. Peut-être la

Compagnie Angloiſe, propriétaire dans l'Inde d'un grand territoire & d'un revenu immenſe, dont une partie vient enrichir annuellement le tréſor public, a-t-elle des droits pour demander la conſervation de ſon privilege, & peut-être le gouvernement Anglois eſt-il intéreſſé de ſon côté à maintenir une Compagnie privilégiée qui a procuré à la nation tant de richeſſes & de puiſſance.

Nous ſommes loin d'oſer prononcer ſur des queſtions de cette importance, & nous nous contentons de former des doutes. Mais ce que nous croyons pouvoir dire avec aſſurance, c'eſt que la France, qui n'a ni épiceries, ni revenu territorial, eſt préciſément dans la ſituation la plus propre à adopter les vues que nous venons de développer. Il eſt démontré que les profits du commerce ne ſuffiſent plus pour mettre les comptoirs de l'Inde Françoiſe en état de ſoutenir le poids des dépenſes de ſouveraineté. D'ailleurs, l'obligation où elle eſt, par une ſuite eſſentielle de ſon privilege, d'approviſionner les iſles de France & de Bourbon, l'expoſeroit à une ruine certaine ; parce qu'elle ne reçoit en payement des denrées qu'elle importe dans ces colonies, que des lettres de change ſur le tréſorier de la marine, c'eſt-à-dire une créance ſur le Roi, dont le payement eſt toujours éloigné, & ſouvent incertain ; tandis que la néceſſité de faire des envois conſidérables ſe renouvelle & ſe perpétue.

Mais ſi ces conſidérations portent les actionnaires à vouloir que le gouvernement les décharge des dépenſes de ſouveraineté, & de l'approviſionnement des deux iſles, il n'y aura plus alors de prétexte pour la conſervation du pri-

vilege. Il ſera néanmoins très-important, comme nous l'avons déja fait voir, de maintenir une Compagnie qui poſſede encore de grands capitaux, & qui ſera excitée par l'eſpoir des profits à continuer le commerce, quand elle ſera la maîtreſſe d'en meſurer l'étendue ſur ſon ſeul intérêt, & qu'elle n'aura plus d'autres dépenſes à faire que celle qui y ſont eſſentiellement attachées.

Il paroît que le gouvernement a conſidéré ce grand objet ſous un point de vue tout différent. Il a ſuſpendu le privilege excluſif de la Compagnie, parce qu'il a reconnu qu'elle étoit dans l'impuiſſance d'approviſionner les iſles de France & de Bourbon, & d'acquitter les autres charges de ſon privilege. Dans une pareille extrêmité, il auroit fallu du moins veiller à la conſervation du commerce de l'Inde, & encourager les actionnaires à en continuer l'exploitation; mais par une ſuite de l'erreur commune, on a cru que la ſuſpenſion du privilege de la Compagnie entraînoit la ſuſpenſion de ſon commerce. On s'eſt imaginé que la liberté ſuppléeroit a tout. Des écrivains ont publié que tous les négociants du royaume la demandoient avec vivacité; qu'il n'y avoit qu'à ouvrir les mers de l'Aſie; que bientôt on les verroit couvertes de vaiſſeaux François, & que l'intérêt perſonnel inſpireroit aux particuliers des moyens & des reſſources inconnus aux Compagnies.

On ſait maintenant à quoi ſe réduiſent dans le fait toutes ces ſpéculations vagues ſur la puiſſance de l'induſtrie humaine, & ſur les effets de la liberté. Deux vaiſſeaux s'expédient pour Chine; mais que de ſacrifices & d'efforts n'a-t-il

pas fallu que fît le gouvernement pour exciter les armateurs ? Il a fallu leur prêter tout armés & tout gréés deux vaiſſeaux dont on ne payera point de fret, & à la charge ſeulement de les rendre à leur retour dans l'état où il ſe trouveront : faveur qu'ils ont eux-mêmes évaluée à près de huit cents mille livres pour les deux armements. Bien plus, il a fallu leur promettre encore de n'accorder ces mêmes avantages à aucun autre négociant, & leur aſſurer ainſi le plus fort de tous les privileges. D'un autre côté les deux armateurs ont ſenti la néceſſité de ſe réunir pour éviter leur concurrence réciproque, & pour ne faire qu'une ſeule & même opération. Ils ſont venus enſuite chercher des intéreſſés dans la capitale du royaume, & ils ont eu aſſez de peine à en trouver. Cette branche de commerce eſt pourtant, ſuivant les défenſeurs de la liberté, & même de l'aveu de leurs adverſaires, celle qui préſente tout à la fois le moins d'obſtacle & le plus d'attraits aux particuliers.

Quant au commerce de l'Inde, perſonne ne s'eſt préſenté. On a vainement offert à des négociants, à des capitaliſtes, à des gens de toute eſpece, des encouragements égaux, & même ſupérieurs à ceux qu'on avoit donnés pour Chine : toutes ces démarches ont été infructueuſes. Ainſi le commerce de la nation Françoiſe dans cette partie du monde va être totalement interrompu.

Encore s'il ne dépendoit que du gouvernement de fixer un terme à cette interruption, le mal ſeroit moins grand. Mais il ne faut pas croire qu'il ſoit le maître de reprendre à ſon gré cette branche de commerce, après l'avoir laiſſée échapper. Les marchands Indiens & les tiſſerands, que l'appas d'un gain ſuivi, des liaiſons anciennes

avec la Compagnie, & ſur-tout l'opinion de ſa ſtabilité avoient ramenés dans ſes comptoirs, la voyant tout-à-coup s'anéantir en pleine paix, ſans aucune calamité, ſans aucun échec, ſans aucune cauſe apparente, iront porter leur crédit & leur induſtrie chez des nations moins changeantes, & où ils n'auroit point les mêmes révolutions à craindre.

Que l'on conſidere d'ailleurs combien d'autres cauſes, qui concouroient puiſſamment au ſuccès du commerce de l'Inde, vont être détruites par cette fatale interruption. Dans les différentes provinces du royaume, des manufactures de toute eſpece étoient accoutumées à fabriquer les marchandiſes d'exportation dans des qualités qui puſſent convenir à ces climats. D'autres établies aux environs de l'Orient fourniſſoient le port de fers, de toiles à voile, & autres objets néceſſaires aux travaux qui s'y faiſoient perpétuellement. Dans le port même, des conſtructeurs, des charpentiers, & des ouvriers de toute eſpece garniſſoient les différents atteliers deſtinés à ſervir la navigation & le commerce. La Compagnie entretenoit un corps toujours ſubſiſtant d'officiers de marine, dont les membres attachés dès leur enfance à ſon ſervice, ne parvenoient au commandement qu'après une expérience de trente années. Elle avoit enfin dans les places de commerce les plus conſidérables du royaume & de l'Europe des correpondants sûrs, qui, par une ſuite de la confiance établie, l'avoient ſouvent aidée de leur crédit & de leur fortune, & l'auroient fait encore malgré la difficulté des temps, parce qu'ils ne s'en étoient jamais repentis.

Aujourd'hui tout eſt changé; & quand on

voudra reprendre le commerce dans quelques années, les ouvriers, les marins, les correſpondants, faute d'emploi, ſe feront dégoûtés, diſperſés, anéantis. La confiance ſera perdue en Europe & en Aſie ; & qui ſait combien de temps, de ſoins & de dépenſes il faudra pour la faire renaître ?

Mais, dira-t-on, pourquoi les actionnaires, ſi le commerce dégagé des dépenſes de ſouveraineté eſt ſi avantageux & ſi facile, n'ont-ils pas penſé d'eux-mêmes à le continuer comme particuliers ? Parce qu'on leur en a ôté les moyens en publiant leur impuiſſance ; parce que, ſans le leur interdire expreſſément comme on en avoit eu d'abord l'intention, on a au moins cherché à les en détourner, en leur propoſant ſans ceſſe pour toute iſſue l'établiſſement d'une caiſſe d'eſcompte ; parce qu'enfin, au-lieu de les encourager par l'aſſurance d'une protection conſtante de la part du gouvernement, cette protection a paru ſenſiblement s'éloigner d'eux. Il étoit impoſſible, on en convient, de ne pas faire de grands changements ; mais les révolutions ſubites ne ſont gueres propres qu'à jetter dans la confuſion les objets ſur leſquels elles s'exercent ; & il auroit fallu dans tous les cas, même en adoptant le plan que nous venons de propoſer, lier le nouveau ſyſtême à l'ancien, & trouver les moyens d'amener les choſes à leur terme par des degrés inſenſibles.

On doit préſumer que le miniſtere de France, ſe laiſſant guider par des inſpirations plus sûres & plus patriotiques que celles qu'il a reçues, arrêtera le mal dans ſa ſource. Il conſervera à l'état une branche de commerce, dont la perte

influeroit ſur l'induſtrie, ſur la navigation, ſur l'agriculture même du royaume; & par une ſuite néceſſaire, diminueroit la ſomme du travail national, qui eſt la meſure de la population, & par conſéquent de la vraie puiſſance.

Telles ſont les dernieres réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Aſie. Il eſt temps de s'occuper de l'Amérique.

Fin du cinquieme Livre.

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans ce ſecond volume.

A.

AUTRICHE, (l') ſes poſſeſſions ne ſont pas diſpoſées pour faciliter le commerce maritime, 160. Cauſes de ſes pas tardifs dans les ſciences, les arts & le commerce, *idem*. Les Pays-Bas même ont perdu leur ancien éclat, 161. Projet d'une Compagnie des Indes à Oſtende, accueilli par le Prince Eugene & réaliſé par le gouvernement, ſes ſciences & fonds: *idem & ſuiv.* Raiſons qu'alleguent les Anglois & Hollandois pour détruire cette compagnie, 164. La cour de Vienne la ſacrifie, 165. Les intéreſſés portent leurs capitaux en Suede, *idem*.

B.

BALLADIERES, danſeuſes de Surate, leur conduite, leurs agrémens, 20.

Banians, peuples des Indes, leurs mœurs, leur habileté dans le commerce, 17.

Bois d'Aigle, ce que c'eſt, commerce & uſage qu'on en fait, 43.

C.

CHANDERNAGOR, ville du Bengale, 129. Vexations de la compagnie Angloiſe, 130.

Chatigam, ville du Bengale, il convient aux François de la changer avec Chandernagor, avantages qui réſulteroient de cet échange, 131. *& ſuiv.*

Chine, (la) conquiſe par Genghis-Kan, 201. Repriſe par les Tartares en 1644, 202. Premier traité avec la Ruſſie, 204. Autre traité avec eux en 1719. *idem*. Commerce actuel de la Ruſſie avec la Chine, 205. Hiſtoire générale de ſes liaiſons avec les autres nations de l'Europe, 207. *& ſuiv.* Avec la Corée, 210. Avec les Tartares, *idem*. Avec le Japon, la Cochinchine, &c. 211. *& ſuiv.* Leur navigation défectueu-

ſe, 212. Canton eſt la ſeule ville où les Européens ſoient reçus, 213. Leur mauvaiſe conduite les a fait releguer dans un ſeul quartier, 216. Son commerce en porcelaine, en ſoie, en étoffe, &c. 220. *& ſuiv.* Avantage ſur le commerce de l'or, 242. Commerce de la Chine avec les Portugais, 243. Avec les Hollandois, 244. Avec les Anglois, 245. Avec les François, *idem.* Avec les Suédois & les Danois, 246. Evaluation générale du commerce des Européens, 247. Réflexion ſur le même ſujet, 248.

Cochinchine, (la) hiſtoire & deſcription, 39. *& ſuiv.* gouvernement, mœurs & uſages, 40. Le deſpotiſme s'y eſt introduit; malheurs qui en ſont les ſuites, 41. *& ſuiv.* Objet de ſon commerce, 42.

Compagnie des Indes Danoiſes, 151. Il s'en forme une ſeconde en 1670, 153. Ses mauvais ſuccès & ſa fin, *idem.* Il s'en forme une troiſieme en 1732, 154. Ses privileges, ſes fonds, &c. *idem & ſuiv.* Son commerce, 156 *& ſuiv.* Il languira toujours: cauſes, 159.

Compagnie des Indes d'Embden, 182. Etablie en 1750. 183. Ses premiers fonds & ſes premiers ſuccès, *idem.* Elle eſt anéantie, 184.

Compagnie des Indes Françoiſe, 10. Ses privileges, 11. *& ſuiv.* Son debut à Madagaſcar, ſans réuſſite, 12. forme des établiſſemens à Mazulipatan, Viſapour, &c. *idem.* Suite de ſes opérations à l'iſle de Ceylan & à St. Thomé, 29. S'établit á Pondichery, 30. Forme des projets ſur Siam, *idem.* Les financiers mettent des entraves à ſon commerce, 48. *& ſuiv.* Fautes de la compagnie, 49. Elle abandonne ſon commerce aux négocians de S. Malo, 50. Son anéantiſſement par le ſyſtême de Law, 52. Elle ſe rétablit ſur de nouveaux principes, 56. La direction générale en eſt confiée à Orri de Fulvy; ſes ſuccès, *idem.* Autre faute de la compagnie, ſuites fâcheuſes qui en réſultent, 65. Guerre avec les Anglois, 97. Suite de cette guerre, 98. Fautes du miniſtere & de la compagnie, 100. Ses pertes dans l'Inde, 101. Réflexions ſur leurs cauſes, 102. Mauvais état de la compagnie en Europe, 104. Le miniſtere lui ôte la vente excluſive du tabac, 106. Hiſtoire & progrès de la ferme du tabac, 106. *& ſuiv.* Réflexions ſur le traité du miniſtere avec la compagnie, 108. Réſumé général de ſon commerce depuis 1726 juſqu'en 1756. 109. *& ſuiv.* Cauſes principales de la ruine de la compagnie, 111. Nouveau plan pour la relever, ſuites de ce nouvel ordre, 113. Ses actions & ſes dettes actuelles, 114. Variation de ſes dividendes, 115. Hypotheques accordées aux actionnai-

res, 116. Etat des dettes hypothécaires de la compagnie, 117. Autres dettes de la compagnie, 118. Ses créances & ſon avoir, 119. Réſumé de ſon actif & de ſon paſſif, *idem*. Autres rentes de la compagnie, 120. Cauſes principales de la langueur du commerce actuel de la compagnie, 121. Moyens de lui rendre ſa vigueur, 122. Etat de ſes poſſeſſions actuelles dans l'Inde, & moyens de réparer le mal que les Anglois y ont fait, 126. *& ſuiv.* ſa ſituation au Coromandel, 133. Elle cherche à retablir Pondichery, 138. Ses fauſſes combinaiſons ſur l'iſle de France, 140.

Compagnie des Indes d'Oſtende, 161.

Compagnie des Indes Suédoiſe, établie en 1731. 168. Ses ſuccès, ſes variations, 169. *& ſuiv.* Son principal établiſſement eſt à Gotenbourg, 170. Son ſecret ſur ſes fonds, 171. ſon commerce & ſes dividendes, *idem*.

D.

DANEMARCK, origine & occupation de ſes premiers habitans, 146. *& ſuiv.* ſuivent la religion d'Odin, 149. Reçoivent le Chriſtianiſme, 150. Circonſtance qui engage les Danois au commerce des Indes, 151. Etabliſſement d'une compagnie, *idem*. Ses premiers ſuccès, 152.

Diſſertation ſur le commerce des Indes (Voyez ce mot) 250 *& ſuiv.*

Dupleix chargé de la direction de la colonie de Chandernagor, 63. Sa bonne conduite, *idem*. Eſt envoyé à Pondichery pour en être gouverneur, 64. Il défend Pondichery, & en fait lever le ſiege aux Anglois, 67. Son projet pour réunir nombre d'ouvriers Indiens, 84. Ses projets de conquête, 85. Commencement de ſes opérations, 87. Suite & avantages qui en réſultent, *idem & ſuiv.* Il eſt revêtu du titre de Nabab, ſon luſtre, 91. Suite de ſes opérations, guerre avec les Anglois, 96. Fait un traité avec eux, 97.

F.

FERNANDEZ (iſle de Jean) ſituation & deſcription, 199. Avantage qu'on en peut retirer, *idem*.

France, (la) ſon commerce depuis Louis XI. juſqu'au dix-ſeptieme ſiecle, 5. Sa ſituation après la mort de Colbert, 51. Enormité des dettes de l'Etat à la mort de Louis XIV. 52. Etabliſſement d'une chambre de juſtice, *idem*. Syſtême & projet de Law. 53.

G.

GAULOIS, (commerce des) 3. Il augmente après les conquêtes des Romains, 4. Diminue ſous les Francs, *idem*. Etabliſſement des Foires, 4.

Gengiskan, ſubjugue la plu grande partie de l'Aſie, 68.

Ginſeng, plante de la Tartarie, deſcription, vertus, 210.
Guzarate, preſqu'iſle des Indes, 13. Deſcription, *idem*. Hiſtoire de ſes peuples, *idem*.

I.

Indes, avantage que l'Eſpagne tireroit de négocier en droiture avec elles, 193. Indes, trois queſtions à ce ſujet : Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établiſſemens ſont-ils néceſſaires pour le faire avec ſuccès ? Faut-il le laiſſer dans les mains des compagnies excluſives ? 250.
Indoſtan, tableau hiſtorique de ſa ſituation, 67. *& ſuiv.* ſes loix, ſes mœurs, ſon gouvernement, &c. ſous Babar, ſucceſſeur de Tamerlan, 71.
Iſle Bourbon, ſon hiſtoire, 58. Sa population & ſes productions en 1763. 59.
Iſle de France, les François s'y établiſſent, 60. La compagnie y envoie Labourdonnais, *idem*. Fauſſes ſpéculations de la compagnie ſur cette iſle, 140. Sa population & ſes productions en 1765. 142. Le gouvernement en prend poſſeſſion en 1767. 143. Intérêt qu'a la France de porter cette colonie à ſa perfection, 144.

K.

Karikal, ville du royaume de Tanjaour, hiſtoire de cette poſſeſſion Françoiſe, 133. *& ſuiv.* Commerce de la compagnie 134.

L.

Labourdonais, ſon portrait & ſes voyages, 60. Sa conduite à l'iſle de France, 61. Il eſt ſoupçonné & obligé de ſe juſtifier, 63. Ses projets lors de la rupture entre la France & l'Angleterre, 64. Il eſt contrarié par la compagnie, ſuites fâcheuſes qui en réſultent, 65. Prend Madras, *idem*. Il eſt traverſé par Dupleix, revient en Europe, & eſt enfermé, 66.
Law, ſon projet détaillé, 52.
Louis XIV. ſon portrait, 46.

M.

Madagascar, (iſle de) 6. Deſcription, mœurs, uſages, loix, religion, climat; ſol, &c. *idem & ſuiv.* Les François s'y établiſſent, leur peu de ſuccès, 9.
Madras, cette ville eſt priſe par Labourdonais, 65.
Mahé, ville des Indes, priſe par les Anglois en 1760, & rendue aux François, 127. ſa ſituation, réparations qu'il y faut faire, commerce immenſe de poivre qu'on y peut faire, *idem & ſuiv.*
Marattes, peuple de l'Inde, ſon hiſtoire, 93. Ils font un traité avec l'Empereur du Mogol, 94. Leurs guerres avec le Mogol, 95.
Mazulipatan, les François n'y peuvent ſoutenir la concurrence avec les Anglois, 133.
Mogol, tableau de l'Inde ſous ſes empereurs, 72 *& ſuiv.*

guerres civiles, 77. Cet empire eſt attaqué par Thamas Kouli-kan, qui le met à contribution, 79. Le gouvernement Mogol devient féodal, *idem*. Cruelle politique des Seigneurs Mogols, 81. Situation affreuſe du Mogol, 82.

N.

NORWEGE, *voyez* Danemarck, 146.

O.

ODIN, cruauté de ſa religion, 149.

P.

PAPIER de la Chine, ſa fabrication, ſon emploi, &c. 240.

Patanes, peuple fameux de l'Aſie, qui conquit une grande partie de l'Indoſtan, 68. Leur état actuel, 92.

Philippines, (iſles) ci-devant Manilles, 187. Situation, deſcription, hiſtoire de leur découverte, *idem & ſuiv.* Population actuelle, 190. Manille eſt la capitale, *idem*. Gouvernement dangereux, 191. Leur commerce avec le Mexique, 192. Fertilité de leur ſol, 195. Commerce avantageux que l'Eſpagne pourroit y établir, 195 *& ſuiv.*

Pondichery, les François y forment un établiſſement, 30. Eſt aſſiégé & pris par les Hollandois, 47. Cette ville fleurit ſous le gouvernement de Martin, *idem*. Elle augmente ſous celui de Dumas, 57. Elle eſt aſſiégée par les Anglois, qui ſont obligés d'en lever le ſiege, 67. Eſt pris par les Anglois en 1761, 102. Sa population, ſes fortifications & ſon état en 1761, 135. Sa ſituation avantageuſe pour le commerce, 137. La compagnie le retablit en 1765, 138.

Porcelaine (diſſertation ſur la) 220. Différentes eſpeces, 221 *& ſuiv.* Maniere de les peindre, 225. Fabriques de porcelaine en Europe, 226. Celles de France & d'Angleterre, 227. Avantages de la nouvelle manufacture du comte de Lauragais, 230.

Pruſſe [portrait du Roi de] 182. Continuation, 184. Apoſtrophe de l'auteur au Roi de Pruſſe, 185.

R.

RUSSIE, ſes liaiſons & ſon commerce avec la Chine, 203. *& ſuiv.* Diſſertation ſur les changemens arrivés dans cet empire depuis Pierre I. 206.

S.

SIAM, les Miſſionnaires François s'y introduiſent, 30. Ce royaume étoit gouverné par Conſtantin Phaulion, ſon caractere, ſes projets, *idem*. Envoie un ambaſſadeur à Louis XIV 31. Deſcription de ce royaume; mœurs, *idem*. Uſages, gouvernement,

loix, religion, &c. Mauvaiſe conduite des Jéſuites, 34 *& ſuiv.* Avantages des François pour le commerce dont ils profitent mal ; ils en ſont chaſſés, 36.

Soie, [hiſtoire de la] 231. Doit ſon origine à la Chine, *idem.* Différentes qualités des ſoies, *idem & ſuiv.* Productions de la France en ſoie, 232. Soie de Nankin ou de la Chine, 233.

Suede, (la) origine de ſes peuples, 165. Vices de ſon gouvernemeut, 166. Réforme par Guſtave Vaſa, *idem & ſuiv.* Fautes qu'il fait, *idem.* Réparées par Guſtave Adolphe, 167. Les guerres replongent ce royaume dans ſon premier état, *idem.* Ses nouveaux progrès dans les ſciences, les arts & le commerce, 168. Il ſe formé une compagnie des Indes, *idem.* Ses premiers ſuccès, droits qu'elle paie à l'Etat, 169. Nouveaux réglemens qui durerent juſqu'en 1766, 170. Autres qui ſubſiſtent actuellement, *idem.* Sa deſcription & diſſertation ſur la population, 172 *& ſuiv.* Son agriculture, ſes mines, ſes manufactures, ſes pêcheries & ſa navigation, 174 *& ſuiv.* Etat de ſon militaire, de ſes finances, 177 *& ſuiv.* Sa langue, ſa banque, 179. Triſte ſituation de la Suede, & cauſes, 180 *& ſuiv.* Unique moyen de le rétablir, & qui vient de ſe réaliſer, 181.

Surate, capitale du Guzarate, 12. Eſt l'entrepôt des affaires de la compagnie des Indes Françoiſes, *idem.* Son commerce, ſa navigation, ſa population ; bonne foi de ſes négocians, &c. 15 *& ſuiv.* Décadence de Surate en 1664, 24. Son commerce actuel, 25 *& ſuiv.*

T.

Tabac, hiſtoire & progrès de la Ferme du Tabac en France, 106.

Tamerlan ſubjugue toute l'Aſie, 68. Hiſtoire de ſon ſucceſſeur Babar, 69.

Tanjaour, royaume des Indes, ſa deſcription, &c. 151.

Tartarie, (hiſtoire de la) 200 *& ſuiv.* Fameuſe muraille qui le ſépare de la Chine, 201. Les Tartares font la conquête de la Chine en 1644, 202.

Thamas Kouli-kan attaque le Mogol, & le met à contribution, 79.

Thé, arbriſſeau de la Chine, deſcription, culture, différence dans ſes qualités, vertus, &c. 216.

Thiphons, eſpece d'ouragans, 250.

Tonquin, [le] deſcription, 38. Les Européens n'ont jamais pu y former d'établiſſement ſolide, *idem.*

V.

Vernis de la Chine, ce que c'eſt, 236. Maniere de le recueillir & de l'employer, 237.

Witshnou, (temple du Dieu) description & conduite de ses prêtres, 88.

Y.

YANON, comptoirs des François sur la côte du Coromandel ; avantages que la compagnie en peut retirer, 133.

Fin de la Table du Tome second.

71-79
Argus
Aug. 1970

E T13
R294n1
v.2